

**LA RÉGION D'IN-GALL-TEGIDDA-N-TESEM
(NIGER)**

Programme Archéologique d'Urgence

1977 - 1981

V

LES POPULATIONS ACTUELLES

Edmond BERNUS et Nicole ECHARD

ÉTUDES NIGÉRIENNES N° 52

37580

ÉTUDES NIGÉRIENNES N° 52

**LA RÉGION D'IN GALL-TEGIDDA-N-TESEMT
(NIGER)**

Programme Archéologique d'Urgence

1977 - 1981

V

LES POPULATIONS ACTUELLES

Edmond BERNUS et Nicole ECHARD

Institut de Recherches en Sciences Humaines
Niamey - 1992

*Ouvrage publié avec le concours
du ministère de la Coopération
de la République Française*

ISBN 2-85921-061-X

**LA RÉGION D'IN GALL-TEGIDDA-N-TESEMT
(NIGER)**

V

LES POPULATIONS ACTUELLES

Edmond BERNUS et Nicole ECHARD

SOMMAIRE

PREMIERE PARTIE
Nicole ECHARD

A PROPOS DE LA MÉTALLURGIE
Système technique, organisation sociale et histoire 7

LA SOCIÉTÉ TOUARÈGUE ET LE MÉTAL 8

LA PRODUCTION ARTISANALE TOUARÈGUE 8

LES ARTISANS *INADAN* 10

LE TRAVAIL CONTEMPORAIN DES MÉTAUX 20

Métaux 20

Outils 22

LA PRODUCTION DES MÉTAUX DANS LA RÉGION
D'IN GALL - TEGGIDDA - N - TESEMT 37

LE SAVOIR TOUAREG CONTEMPORAIN 38

Le fer 38

Le cuivre 43

LES CONNAISSANCES ARCHEOLOGIQUES 44

TECHNIQUE ET SOCIÉTÉ 48

BIBLIOGRAPHIE 57

DEUXIÈME PARTIE
Edmond BERNUS

| | |
|---|-----|
| LES POPULATIONS ACTUELLES | 61 |
| La mise en place des populations | 61 |
| Les nomades de la région du Projet | 67 |
| Les Saisonniers | 71 |
| Acteurs et saisonniers rassemblés : les parcours confondus de la saison des pluies | 73 |
| <i>L'évolution récente de la population : les nomades et les « autres », étrangers et citadins</i> | 75 |
| <i>La source des données démographiques</i> | 76 |
| La situation actuelle ou la difficile interprétation des données | 77 |
| L'avenir en question | 79 |
| | |
| LES KEL FADEY | |
| | |
| 1. Traditions d'origine, migrations historiques et formation du groupe | 82 |
| 2. Des guerres de la fin du XIX^e siècle à l'arrivée des Français : la figure d'El Kabus | 86 |
| 3. L'<i>ettebel</i> des Kel Fadey | 90 |
| 4. Aires de nomadisation - Economie pastorale | 96 |
| | |
| OUVRAGES CITÉS | 105 |

A PROPOS DE LA MÉTALLURGIE

Système technique, organisation sociale et histoire

Nicole Echard

Les études menées par des chercheurs de différentes disciplines sur l'exploitation des gisements locaux de cuivre et de fer ont conduit à la formulation d'une hypothèse selon laquelle la pratique métallurgique serait l'un des facteurs déterminants de la continuité régionale (cf. Vol. I, *Atlas*, carte 10 : « Cartographie d'une hypothèse »). Quel peut être l'apport de l'ethnologie à une telle perspective ? Quelle lecture des traces du passé peut-elle proposer à partir de l'observation des faits du présent ?

Dans le cadre de ce rapport, et à propos d'un programme auquel, n'étant pas archéologue, je n'ai pas directement participé, j'ai choisi de confronter, dans une perspective d'histoire sociale des techniques, les témoins des métallurgies anciennes et médiévales du fer et du cuivre aux données recueillies, avec les moyens de l'ethnologie, dans la zone concernée et dans les provinces qui lui sont méridionales, notamment l'Ader et le Damargu. Ce projet se heurte d'emblée à une difficulté majeure qui tient au fait que le métal semble ne jamais avoir été produit par les actuels occupants de la région d'In Gall-Tegidda-n-Tesemt dont le peuplement s'est considérablement transformé au cours du temps. Les populations qui y résident de nos jours étant surtout d'origine et de culture touarègues, on partira ici des observations sur la pratique métallurgique effectuées dans cette société * et des traditions orales collectées à propos de l'histoire technique avant d'examiner les questions soulevées par les traces de métallurgies anciennes.

Cette tentative de confrontation de données assurément hétérogènes et, de surcroît, dispersées dans le temps depuis le premier millénaire avant J.-C. jusqu'à nos jours pourrait paraître vaine si les objectifs assignés n'étaient très limités : il ne s'agit en effet que de proposer à la réflexion de premiers éléments susceptibles d'orienter les recherches ultérieures et, ce faisant, d'exprimer quelques hypothèses sur certaines des caractéristiques de la logique sociale et technique dans laquelle s'inscrit l'histoire locale de la métallurgie.

* Que soient ici vivement remerciés E. Bernus et A. Bourgeot pour les informations qu'ils ont bien voulu me transmettre et la recherche de données qu'ils ont effectuée dans le Dictionnaire du Père de Foucauld, ouvrage inaccessible à un profane.

LA SOCIÉTÉ TOUARÈGUE ET LE MÉTAL

LA PRODUCTION ARTISANALE TOUARÈGUE

Certaines des caractéristiques de la production artisanale touarègue telle qu'elle peut être observée actuellement dans les régions d'In Gall et d'In Aggar intéressent directement l'histoire technique régionale. Ce sont en particulier : le fait qu'elle soit associée ou non à une professionnalisation traduite par l'appartenance des artisans à une classe spécifique, celle des *inadan* ; le type de division du travail, sexuelle et, secondairement, « tribale » (1), sur lequel elle repose ; enfin, son inaptitude à couvrir la totalité des besoins de la société touarègue. Ces diverses caractéristiques apparaissent clairement dans le tableau suivant dressé à partir de données extraites de l'ouvrage d'E. Bernus, 1981 (125-140, 170-194 et 205-226) :

| | Production non professionnelle | | Production relevant d'une spécialisation professionnelle (S.P.) ou « tribale » (S.T.) | |
|--------------------|--|--|---|---|
| | Travail féminin | Travail masculin | Travail féminin | Travail masculin |
| TRAVAIL DES PEAUX | Préparation | — | S.P. Teinture et transformation | S.P. Garniture des fourreaux et des selles |
| TRAVAIL DU BOIS | — | — | — | S.P. Abattage, débitage et transformation |
| TRAVAIL DES MÉTAUX | — | — | — | S.P. Transformation Orfèvrerie |
| SPARTERIE | Préparation des fibres et transformation | Préparation des matériaux et fabrication de cordes | S.T. et S.P. Préparation des matériaux et fabrication de nattes de lit et de nattes paravent | — |
| POTERIE | — | — | S.T. et S.P. Préparation des matériaux et fabrication | — |
| TEXTILES | — | — | — | — |

(1) On reprend ici l'usage linguistique des anthropologues ayant mené des études sur l'organisation sociale touarègue.

La comparaison de la production artisanale avec les besoins qui lui correspondent montre qu'un faible niveau de besoins est associé à la spécialisation dite « tribale » à défaut d'une meilleure expression. En revanche, la satisfaction de besoins multiples et différenciés est assurée essentiellement par le travail des femmes en ce qui concerne la sparterie et par celui des artisans *inadan*, hommes et femmes, pour ce qui est des objets de bois, de peau et de métal.

Ainsi, correspondant à de faibles besoins, la fabrication de nattes de lit et de nattes paravents, objets d'importance mais peu fréquemment renouvelés, et la fabrication de céramique relèvent d'une spécialisation « tribale ». Comme la fabrication des nattes, la production des céramiques est un travail féminin mais se trouve, de surcroît, être professionnalisée (cf. tableau). Les besoins en céramique sont limités à deux types d'objets : d'une part les marmites destinées à cuire les aliments, une seule pouvant suffire par foyer ; d'autre part les tuyères (embouts) des soufflets de forge. Ce sont les Ekanawen (ou Ikanawan, l'orthographe variant selon les auteurs), associés aux Touaregs Kel Gress actuellement sédentarisés en Ader, qui en sont producteurs. Les poteries et les tuyères fabriquées par les femmes en Ader sont commercialisées par les hommes dans les régions septentrionales. P. Bonte (1978 : 228) indique que la production de céramique aurait été autrefois plus importante qu'elle ne l'est aujourd'hui. A quels facteurs attribuer cette baisse du volume de la production ? Le développement des établissements permanents et de leur marché, tels Agadez et In Gall, aurait-il permis aux céramiques hausa et aux marmites de fonte de supplanter la poterie des Ikanawan ? De petites productions locales de poteries (Bernus, E. et S., 1972 : 81-82, et Gros) se développeraient-elles diminuant les besoins d'importation ? A In Gall se trouveraient, d'après M. Gros, cinq potières Ingelshi et une potière hausa qui commercialisent une partie de leur production. « Il est possible », écrit M. Gros, « que la poterie ait longtemps été une activité domestique pour la plupart des femmes d'In Gall au même titre que la vannerie l'est encore ». Mais, pour ce qui est des embouts de soufflets, seuls les Ikanawan en produisent et ils demeurent très recherchés. Quand ils font défaut, ce sont les forgerons eux-mêmes qui les fabriquent ou qui leur substituent un autre type d'agencement.

Aux productions de nattes (de lit et paravent) et de céramiques, à la fois peu importantes en volume et peu diversifiées, s'opposent celles des objets de sparterie autres que les nattes, des objets de bois et des objets de peau dont le niveau de besoins est très élevé dans la société pastorale touarègue. Artisanat non professionnel la sparterie est, à l'exception des cordes, travail féminin. Les principaux objets produits interviennent dans la vie domestique, l'habitat, l'élevage et le transport. Toutefois c'est incontestablement la peau et le bois, travaillés par les artisans *inadan*, qui connaissent les usages les plus divers. La peau est le matériau de pièces d'habitat, d'habillement, de harnachement des animaux et sert à confectionner la plupart des contenants de grande capacité. Elle entre par ailleurs dans la fabrication des selles, des fourreaux et des poignées d'épées. Quant au bois, il apparaît comme le matériau par excellence de la vie domestique et est en outre utilisé dans les

techniques d'habitat et de transport. Ainsi cette civilisation réputée être celle du « cuir » peut-elle aussi bien être dite celle du « bois ».

Les besoins en objets métalliques sont remarquablement peu nombreux : ils se limitent aux couteaux, au briquet de fer, qui pouvait être remplacé par un dispositif de bois et l'est maintenant par les allumettes d'importation, au porte-braises et à d'indispensables éléments du harnachement des montures ainsi qu'à diverses pièces d'orfèvrerie. Les différents auteurs s'accordent à dire que les « forgerons » fabriquaient et entretenaient les armes et les outils. Actuellement, les artisans n'assurent que tout ou partie de la transformation de métaux qu'ils ne produisent pas.

Par ailleurs, toute production textile est absente de cette société pastorale nigérienne qui ignore le filage et le tissage et est, de surcroît, dépourvue d'animaux lainiers.

Ces différentes caractéristiques de la production artisanale touarègue, brièvement évoquées ici, sont en partie communes à la société touarègue et à la société ingelshi d'In Gall. La production artisanale dans la société ingelshi qui est dépourvue de classe d'artisans se limite à des nattes et à des poteries fabriquées par les femmes (Bernus, E. et S., 1972 : 77-78). On peut se demander à cet égard si le début de commercialisation des nattes et des poteries n'indique pas la tendance à une spécialisation des Ingelshi du même type que celle observée à propos de certaines « tribus » touarègues.

Le système technique touareg implique donc, en ce qui concerne la production artisanale, une nécessaire complémentarité avec d'autres systèmes techniques présents localement ou accessibles grâce au transport et à l'organisation des échanges. Cette caractéristique semble ancienne et constitue sans doute, associée à ses implications quant à l'organisation sociale, la différence la plus fondamentale d'avec les sociétés paysannes méridionales hausa ou kanuri qui, jusqu'à la période contemporaine, étaient productrices de tous les biens nécessaires à leur survie.

LES ARTISANS INADAN

Les descriptions de l'organisation sociale touarègue font apparaître la classe des artisans *inadan* comme constituée de groupes différemment spécialisés. Ainsi Bernus (1981 : 76 et 1983), reprenant les données du Père de Foucauld et de C. Saenz, distingue-t-il – tout au moins en ce qui concerne les Kel Air et les lullemeden Kel Dinnik – les groupes suivants :

- les « artisans du métal », *inadan wa-n tizoli*, qui fabriquent armes et bijoux ;
- les « artisans de l'argile », *inadan wa-n talaq*, qui travaillent le bois et dont les femmes sont potières ;
- les « artisans des selles de chameau », *inadan wa-n tamenannad*, qui travaillent le bois et produisent les selles les plus recherchées ; leurs femmes sont parfois potières et fabriquent des nattes de lit ainsi que des nattes paravents ;
- les « artisans d'intendance », *inesfadan*, qui remplissent des « tâches de relation publique et d'intendance aux côtés des grands chefs ».



In Aggar - Campement de forgerons nomades (on distingue quelques outils épars sur le sol parmi les charbons de bois).

Ainsi, à l'intérieur de la classe des *inadan*, qui représente 3 à 4 % de la population (Bernus, 1981 : 74), se répartissent diverses fonctions associées soit à la production artisanale professionnelle, soit à la médiation sociale et politique. Or ce discours portant sur l'organisation sociale et tenu d'une manière très générale par les acteurs sociaux eux-mêmes (toutes classes confondues) apparaît, dans la zone concernée, en contradiction partielle avec les données collectées lors de l'enquête menée en 1981 (1) et celles livrées par diverses autres études. Ces contradictions qui touchent à la pratique artisanale et aux représentations ainsi qu'aux traditions d'origine qui lui sont associées ne seront évoquées ici que dans une seule perspective : celle visant à situer la place du travail du métal dans la société touarègue.

Diverses *traditions* interprètent l'*origine de la classe des inadan* et la constitution de ses différenciations internes.

Gabus (1958) rapporte, pour l'Ader, trois traditions différentes au terme desquelles les artisans seraient issus soit d'un enfant maudit par le Prophète (car il se serait moqué de lui alors qu'il faisait ses ablutions), soit de l'enfant caché par Eve à l'archange Gabriel (qui avait demandé à voir sa descendance pour la bénir), soit des menstrues. Ces traditions expliquent la constitution de la classe des *inadan* par leur exclusion de la communauté globale. Elles sont à référer, semble-t-il, aux caractéristiques et aux représentations de la société hausa implantée au nord de l'Ader. La première d'entre elles rappelle la dominance islamique, faisant état d'une moindre adhésion des artisans, ce qui est exact en Ader pour ce qui est des métallurgistes hausa. La seconde est calquée sur un modèle général en zone hausa donnant les génies du culte de possession comme les descendants des enfants qu'Eve a cachés à Dieu qui lui en demandait présentation. Quant à la troisième, elle réfère les *inadan* aux femmes en fondant leur origine dans une particularité communément utilisée pour le marquage dévalorisant du sexe féminin. Cependant, en Ader comme plus au Nord, la plupart des traditions renvoient les débuts du travail artisanal à deux « Prophètes » de la tradition islamique : David et Noé. Ainsi Mogha (Kel Fadey, In Gall, 1981) :

« L'origine des artisans (inadan), c'est le Prophète David. C'est lui qui a fait le travail du fer. Le fer, il l'a trouvé là, dans les pierres. C'est le Grand qui a rendu les pierres obéissantes. Il a fait avec elles le fer. Il n'y a rien qu'ils n'aient fait avec les pierres. (...)

(1) Effectuée dans une zone approximativement comprise entre Agadez, Tanout et Filinge, l'enquête menée a essentiellement consisté en un sondage sur le traitement contemporain des métaux dans les divers ateliers implantés en zone nomade, dans l'oasis d'In Gall et dans les régions d'agriculteurs sédentaires situées immédiatement au Sud. L'étude a porté sur 16 ateliers produisant des objets de métal choisis selon le seul critère de leur implantation géographique et donc de leur clientèle potentielle (cf. carte p. 20). Parmi les 11 ateliers touaregs figurant à l'échantillon, 2 étaient nomades, 3 semi-nomades et 6 sédentaires. Par ailleurs, ils étaient rattachés aux groupes touaregs suivants : Ikazkazan (1), Kel Fadey (4), Igdalen (2), Isherifan (1), Kel Ewey (2), Lisawan (1), les membres d'un atelier, installé à Talsho (Filinge), ignorant le nom du groupe auquel il était en dernier lieu associé.

Il a fait les effets du fer (...). Il leur a donné des noms. Au début, ils faisaient avec un caillou ». (1)

Quant au travail du bois, il commence avec le déluge universel dont furent sauvés ceux qui suivirent Noé. Le Prophète ordonna de construire un grand vaisseau de bois avec lequel « *ils traversèrent les eaux. Quand ils eurent traversé les eaux, il leur dit :*

— *Bon, maintenant, coupez les arbres, vous vivrez de cela. Vous les emporterez pour les vendre, vous les vendez, vous faites des bois de hâches, vous faites ainsi... ».*

Dès le début, ils auraient fabriqué des selles de chameau sans cuir et avec cuir, des manches de haches, des lits, etc. De la même façon, les diverses particularités des artisans sont souvent référées à la tradition islamique et expliquées par des anecdotes mettant en scène le Prophète dont on pourrait multiplier les exemples.

Cette geste islamique des différences coexiste avec d'autres traditions. Certaines d'entre elles se limitent à un constat banal, ainsi :

...« *Il y a les artisans qui font plusieurs travaux, il y a ceux qui n'en font qu'un seul... Il y a un artisan qui ne travaille que le bois. Il y a un artisan qui travaille seulement l'argent... Il y a plusieurs sortes d'artisans qui n'ont rien de commun, qui ne sont pas de même **tawshit** (« tribu »), qui n'ont pas la même manière de faire les choses ».*

Mais de nombreuses traditions orales s'emploient à expliquer l'origine de la classe des *inadan* et la genèse de ses différenciations internes. On citera ici les plus élaborées d'entre elles en commençant par un récit Kel Fadey d'Albadey ag Rissa (In Gall, 1981) qui explicite l'étymologie parfois avancée du terme *inadan*, « ceux de la nuit », de la façon suivante :

« *Voici la raison pour laquelle on dit qu'autrefois il n'y avait pas d'artisans mais seulement des « travailleurs », le mot **inadan** étant alors inconnu...*

*Des travailleurs ont marché jusqu'à arriver auprès d'un **amajagh** (« noble », sing.) qui avait un troupeau important ; puis ils s'installèrent, il les nourrit. Ils étaient chez lui, ils étaient ses artisans, il arriva d'autres **imajeghen** (« nobles », plur.). Ils ont pillé l'**amajagh**. Ils ont pillé son troupeau. Eux, les travailleurs, ils partirent, ils partirent avec lui ; puis, ils virent ce noble-là sans troupeau. Ils se couchèrent à jeun. Puis ils se concertèrent entre eux :*

— *Qu'allons-nous faire chez cette personne qui ne possède rien du tout ? Mieux vaut que nous suivions les gens qui ont pillé, là nous trouverons de quoi vivre.*

*Ils partirent et allèrent jusqu'à arriver chez les **imajeghen**, ceux-là même qui ont razié les chamelles... Cet **amajagh**-là leur dit :*

— *Vous, qui êtes-vous ?*

Ils répondirent :

— *Nous sommes des travailleurs.*

*Ils restèrent, ils faisaient le travail. Ils restent chez cet **amajagh**, ils étaient chez lui. Lui aussi de même il reste avec eux.*

(1) L'outillage de la forge est ainsi dit avoir été lithique, tout au moins en ce qui concerne les masses.



In Aggar - Forgeron nomade achevant de préparer son aire de travail.

Jusqu'à ce qu'arrivent d'autres imajeghen. Ils le pillèrent. Alors, ils suivirent les autres, ceux qui ont pillé. Eux aussi sont partis. Eux aussi ont dit :

— *Qui êtes-vous ?*

Ils ont dit :

— *Nous sommes des travailleurs !*

Ils restèrent de nouveau. Ils étaient là, ils étaient là...

(...)

Puis, l'amajagh se leva, celui d'avant, celui qui les possédait en premier. Puis il razzia, puis il pilla ces chamelles-là, lui aussi. Ils suivirent les chamelles et revinrent à leur amajagh d'avant. Ils baraquèrent. Alors il vint à eux :

— *Quelles sont les nouvelles ?*

— *Le bien seulement !*

— *D'où sortez-vous ?*

— *De tel endroit...*

Il leur dit :

— *Ah que Dieu vous casse l'âme ! Chez qui êtes-vous ? Vous suivez celui qui a pillé, vous de la nuit, inadan !»*

L'autonomie de « ceux de la nuit » par rapport à la société touarègue, ici représentée par divers « nobles » *imajeghen*, est ainsi référée au travail de production artisanale qui peut être exercé n'importe où et libère des impératifs de la production pastorale.

Voici comment la même tradition Kel Fadey d'In Gall (Mohamed ag Bididan, In Gall, 1981) rapporte la constitution des divers groupes de spécialistes :

« Ils étaient cinq. Ils voyagèrent. Il n'y a pas ce qu'ils n'ont pas fait pour chercher de quoi se nourrir. Ils ne trouvèrent pas. Alors le besoin se fit sentir. Ils se séparèrent : trois marchèrent ensemble ; les deux autres, Anegmod et Adabib, c'est d'eux dont sont sortis les artisans.

Les trois-là, ils marchent. L'un d'entre eux marche jusqu'à un pays où se trouve un amenokal (1). Il s'installa, il fut assidu ; chaque jour il fut assidu. Il était là, l'amenokal s'habitua à lui. Il lui faisait faire des commissions, il l'accepte, il lui fait confiance, il lui donna ses clefs. S'il fait venir une personne, il l'envoie chercher.

Le second arriva dans un pays où il se mit au travail du bois. Il fabriqua des objets pour trouver quelques sous. Il partit. Avec l'argent, il acheta du petit bétail, il arriva, il l'égorgea, il vendit cette viande. Il mangea le bénéfice. Il acheta deux (animaux) encore. C'est devenu son métier. Ils ont fait de lui le boucher.

Le troisième marcha. Il avait sa culotte de cuir ; il avait une seille. Il se dirigea vers un campement, un lieu qu'on a dit être un campement.

— *Par quel moyen de science trouver quelque chose ? se dit-il.*

Alors il prit sa taglimt (2), celle qu'il pose sur ses épaules, il l'ôta,

(1) Titre de chef touareg.

(2) D'après le Dictionnaire du Père de Foucauld (III : 1076), « peau ouverte, tannée, assouplie, garnie de ses poils (pouvant servir, soit seule, soit cousue à d'autres, de tapis, couverture ou manteau), de dimension inférieure à celle d'une peau de mouton de taille moyenne ».

il enveloppa la seille, il attacha puis il prit de la fibre : il serra très fort. Il partit alors se promener jusqu'à arriver à ce campement. Il frappait, il déblatérerait. Quand il sortit de ce campement, il avait gagné quelque chose. Il dépassa, il arriva à un autre, il y fit de même. Cette chose-là est devenue son métier. Ainsi devint-il tambourinaire.

Les deux autres, Anegmod et Adabib, ce sont eux qui ont trouvé le métal, **tizoli**, ce sont eux qui ont enlevé la **tama**, le fer » (terme hausa).

Ici se situe dans le récit un épisode relatant la découverte du procédé de réduction du minerai de fer sur lequel nous reviendrons plus avant. Après qu'ils eurent fabriqué du fer, « *dedans, ils firent la hache. C'est elle la première parmi les outils des artisans, tous. La hache là, c'est avec elle qu'ils ont fait la lime. Encore, de nouveau, ils aiguisèrent la hache avec des cailloux.*

(...)

Adabib avait des ruses que nous appelons savoir-faire. C'est entre eux qu'ils ont fait la hache, qu'ils ont fait la lime. Ils partirent. L'autre lui dit :

— *Avec cette hache, comment ferons-nous ?*

Celui qui a le savoir-faire lui dit :

— *Apporte-là !*

Alors, ils allèrent à un arbre, ils se saisirent de la hache, ils se mirent à couper l'arbre. Avec lui, ils firent le manche de la hache. Puis ils partirent, ils marchèrent jusqu'à un puits. En ce temps-là les gens n'avaient pas d'auge ; ils font des trous, ils y mettent de la peau. C'est dedans qu'ils abreuvent. Alors, ils dirent :

— *Ces gens qui abreuvent dans des peaux, trouvons leur un moyen avec cet arbre !*

Ils se couchèrent sous un gros acacia (...) ; puis ils le coupèrent. Lorsqu'ils l'eurent abattu, alors ils le coupèrent dans la longueur : ils en firent deux auges et ils les vendirent aux gens du puits. Puis, ces auges-là de ce puits-là furent remarquées par tous. Lorsqu'ils partirent ils firent des auges, ils les vendirent parmi les gens, ils trouvèrent quelque chose (une rémunération), il partirent, ils marchèrent (...), ils arrivèrent à un campement. Dans ce temps-là, les choses dans lesquelles ils mangeaient, ils les faisaient en argile (...). Les mortiers et les pilons n'existaient pas. La bouillie qui avait été préparée (1), les cuillers manquant, ils y mirent les mains. Ils se brûlèrent. Alors, l'un dit :

— *Allons bon ! Toi, là, tu dis que tu as du savoir-faire, trouvons le moyen de manger cette bouillie ! Comment nous, des savants, nous nous brûlons ?*

Alors, ils se couvrirent, puis ils se levèrent vers l'arbre. Ils le coupèrent. Ils coupèrent du bois, ils firent quelques trous, des cuillers. Lorsqu'ils eurent mangé ils les laissèrent dans le bol. Lorsque l'écuelle retourna, les cuillers ont été remarquées... Alors, on les garda au campement jusqu'à ce qu'ils aient fait des cuillers. L'autre a dit :

— *Faisons le remplacement d'une chose pour ces gens, qui ne soit pas d'argile !*

Alors, ils firent une écuelle. Elle aussi fut remarquée, cette écuelle-là.

(1) et que leur avaient fait porter les gens du campement pour les accueillir.

*Ils firent des ustensiles de cuisine. Ils quittèrent le campement. Ils marchèrent de nouveau jusqu'à ce qu'ils rencontrent un **amajagh** qui tirait son chameau. La selle, **terik**, manquait. L'**amajagh** était brûlé, fatigué, il avait des boutons. Ils lui dirent :*

— *Maintenant, donne-nous notre dû, nous te ferons quelque chose. Nous sommes des hommes du savoir. Si tu le veux, tu passeras un mois monté sur ce chameau, cela ne te fera rien.*

Il leur dit :

— *Faites-moi tout ce que vous voudrez, je vous donnerai alors !*

*Ils lui firent une simple selle, **kantuki**, ils lui firent avec le bois des arbres (...). Alors il leur donna le chameau, il les habilla puis il les emmena dans son campement. Il dit que ces hommes-là, ces savants, il veut les voir. Alors ils arrivèrent, il les mit à l'aise. Ils dirent (...) :*

— *Trouvons lui un moyen qui ne soit pas cette simple selle, qui soit élégant. Ils préparèrent, ils coupèrent leurs arbres, ils les travaillèrent de toutes les façons. C'est alors qu'ils firent l'atelier, **ahansawa**. Ces fers-là qu'ils avaient apportés, en même temps ils avaient apporté d'autres boules : ils faisaient des apprêts dedans.*

Chaque fois qu'ils se rappellent quelque chose qui convient pour leur travail, ils le font. Puis ils lui dirent :

— *Trouve-nous le cuir d'une vache !*

*Elle fut saisie, la vache. Alors ils lui firent une selle un peu meilleure, **tahyast**. Il les fit dîner beaucoup de nouveau. Ils restèrent là jusqu'à ce qu'ils disent :*

— *Cet **amajagh**, le nôtre, faisons-lui quelque chose de meilleur, de nouveau avec notre savoir-faire.*

*Alors, avec leur savoir, ils lui firent une selle moins simple, **teka-kayt** (...). Ils restèrent là, ils s'installèrent. A un moment donné (..) ils firent une autre selle, la meilleure, **tamzak**.*

Ce sont eux l'origine des artisans. »

Deux de ces cinq voyageurs, ceux qui devinrent respectivement boucher et tambourinaire sont dits, dans cette tradition Kel Fadey, avoir été d'origine hausa et kanuri. De tels récits, en effet, traitent globalement de l'émergence des métiers associés à des statuts comparables, présentés comme d'infériorité sociale. Ce faisant, ils conservent le souvenir des groupes haoussaphones, des Gobirawa, actuellement implantés au sud-ouest de la région d'Agadez où ils auraient été jadis installés. Ils intègrent par ailleurs des représentants d'ethnies présentes localement ou avec lesquelles les *inadan* touaregs ont poursuivi des échanges réguliers. Alors que l'activité technique résulte de l'association de deux travailleurs, la fonction de conseiller du chef *amenokal* est, en revanche, le fruit de l'initiative individuelle de l'un des voyageurs. Elle est de plus clairement dissociée de toute fonction productrice. Si l'on met provisoirement entre parenthèses l'épisode qui relate la découverte du procédé permettant de fabriquer du fer — sur lequel on reviendra plus avant —, le travail du bois est donné comme premier. La production d'ustensiles domestiques aurait précédé la fabrication des diverses selles de chameau qui nécessite la création de l'atelier *ahansawa*, littéralement « le logement des outils ».

L'activité artisanale admet ainsi un dénominateur commun, constitué par le travail du bois, à partir duquel s'opèrent les différenciations et s'élaborent les hiérarchies (1). Les artisans des selles de chameau, dits *tamenannad*, dont l'origine est référée à l'Air, sont considérés comme surpassant les autres en ce qu'ils produisent les selles les plus raffinées, travaillant à la fois le bois et les divers métaux. Les « artisans du métal », *inadan tizoli*, quant à eux, sont dits ne pas fabriquer de selles décorées mais transformer les métaux et détenir les techniques de l'orfèvrerie. Artisans *tamenannad* et artisans du métal sont distingués explicitement de tous les autres qui ne travaillent pas le métal mais le bois et/ou l'argile, et qui sont dits leur être socialement inférieurs ainsi qu'en témoignent diverses traditions, par exemple celle rapportée par Mohamed ag Bididan (Kel Fadey, In Gall, 1981) : « *Nous les surpassons car, autrefois, nous ne mangions pas avec eux. Nous leur laissons le reste à ceux-là, les inadan wa-n talaq, les « artisans de l'argile » ! C'est d'eux que sont sortis les ikanawan. D'autres, parmi ceux dont sont sortis les potiers, sont devenus des fada, des « courtisans ». D'autres enfin aident leurs femmes pendant qu'elles font la poterie. Ils ramassent le bois, ils aident à la cuisson, ils vendent. Ils se sont faits les fada de leurs femmes* ». Albadey ag Bidiban (Kel Fadey, In Gall, 1981) : « *Les potiers ikanawan, ce sont les artisans qui leur ont fait ce avec quoi ils travaillent. Les arbres avec lesquels on fait des mortiers, ce sont les artisans inadan qui les travaillent. Le fer avec lequel on marque le bord de la marmite, ce sont les artisans qui l'ont fabriqué. Ils ne possèdent rien qu'ils aient fait par eux-mêmes, ils ne font rien d'autre que récolter la terre* ».

Les différents groupes et catégories d'artisans sont associés aux diverses tribus touarègues dont ils empruntent les noms pour leur propre désignation (cf. E. Bernus, 1983). Seuls les *ikanawan* ne sont rattachés qu'à un seul groupe, les Touaregs Kel Gress, actuellement sédentarisés dans la province de l'Ader hausa, qui ont, de ce fait, à la fois des artisans du métal et des potiers. Les Kel Air disent avoir « partagé » entre eux — Kel Ferwan, Kel Fadey, Kel Nan, etc. — « leurs artisans », les religieux Igdalen faisant exception à cette règle en ce qu'ils n'auraient jamais « eu » d'artisans.

Ainsi, les *inadan* (qui tous travaillent le métal) auprès desquels a été menée l'enquête de 1981 énoncent les règles d'une hiérarchie fondée sur le savoir-faire technique, qui accorde la prééminence au travail conjugué du bois et du métal et entraîne une spécificité de la production de chacun des groupes. Cette hiérarchie est marquée dans le langage par l'usage des différentes dénominations : les *inadan wa-n talaq*, par exemple, sont censés ne travailler que le bois. Le discours de la société globale indique par ailleurs un rapport d'appartenance, les artisans étant toujours dits être la propriété des « nobles » *imajeghen*. Ces

(1) A propos du Hoggar, H. Lhote (1944 : 277) écrit que le travail du bois « devait être autrefois le travail de tous, sans distinction, avant la création de la caste artisanale ». Cet auteur formule en effet l'hypothèse du développement du travail des métaux après la constitution de la classe des *inadan* (ibid. : 276).

deux aspects au bout du compte se cumulent : ce sont les groupes politiquement dominants qui détiennent les artisans désignés comme étant les meilleurs, c'est-à-dire les *inadan wa-n tamenannad*.

Or, l'observation des faits contemporains de la pratique artisanale révèle un certain nombre de contradictions par rapport à ce discours. En premier lieu, la terminologie distinctive ne correspond pas à l'activité réelle des différents groupes d'artisans auxquels elle s'applique. Il semble qu'il suffise d'appartenir à la classe des *inadan* — à l'exclusion des *ikanawan* — ou d'avoir une origine servile pour être socialement apte à entreprendre l'apprentissage et la pratique de quelque activité technique que ce soit. Ainsi le groupe des artisans travaillant le métal installé en 1981 chez les Illabakan d'In Aggar témoigne-t-il à la fois de l'élasticité du système et du mélange des genres. Se disant *inadan wa-n talaq*, « artisans de l'argile » des Isherifan, ils vivaient jusque vers 1975 dans la vallée de Shin Walemban, à Telmozalem (cf. carte p. 00). Ni leur père ni leur grand-père ne forgeaient et ils disent ignorer si même ils travaillaient le bois, leur père étant mort alors qu'ils étaient encore enfants. L'aîné s'est fait éleveur mais, ayant perdu tous ses animaux, il commença à apprendre le travail de la forge avec des artisans des Isherifan qui nomadisaient alors dans le région d'Abalak. Le plus jeune apprit le même métier avec des Isherifan d'In Aggar. Par ailleurs, les divers ateliers visités produisaient les mêmes types d'objets (seuls deux d'entre eux fabriquant les selles *tamzak*) et offraient les mêmes services, répondant à tous les besoins de la société pastorale. Mais le caractère nouvellement sédentaire ou nomade — même en milieu urbain de l'implantation et de l'équipement des ateliers introduisait de considérables différences. L'atelier sédentaire de l'artisan du métal des Igdalen, Mohamed, fixé à In Gall, est à cet égard exemplaire : équipé pour transformer des métaux durs avec les techniques *hausa* ou *kanuri*, il travaille en coopération avec un atelier nomade, celui de Moussa, fils de Mohamed, installé dans la vallée d'Asawas. L'ensemble formé par ces deux ateliers est susceptible de répondre non seulement à toutes les demandes de la société pastorale traditionnelle mais aussi aux besoins nouveaux associés aux transformations contemporaines. Le père de Mohamed était déjà artisan des Touaregs Igdalen qui, donc, bien que supposés être dépourvus d'*inadan*, « ont » actuellement le groupe le plus « performant » de la région.

En fait, les distinctions langagières censées rendre compte d'une typologie des *inadan*, apparaissent essentiellement, dans la situation contemporaine tout au moins, comme un outil idéologique permettant l'expression de la hiérarchie sociale entre les différentes « tribus » touarègues, hiérarchie qui se reproduit à l'intérieur de la population artisanale. C'est ce que concluait déjà C. Saenz (1980 : 5) à propos de la seule désignation *tamenannad* qu'il définit « as an ideological tool to be used in building a claim to social and professional status » (1). Ainsi, le discours exprime-t-il des distinctions qui ne se retrouvent pas au plan de la pratique concrète. Chaque groupe d'artisans, constitué en atelier,

(1) Pour ce qui est du sens de la désignation *tamenannad*, nom présumé de la femme ancêtre des artisans de l'Air, on se reportera à C. Saenz, 1981 : 3-6.

quelle que soit sa désignation — *tamenannad*, « du métal » ou « de l'argile » —, est susceptible, à partir de sa connaissance du travail, non seulement du bois mais aussi de la peau, de transformer son activité : ce faisant, il la spécialise, restreignant sa production aux bijoux et à la fabrication de selles décorées par exemple, ou, au contraire, la diversifie par l'acquisition de nouvelles techniques, notamment celles qui concernent le travail des métaux.

LE TRAVAIL CONTEMPORAIN DES MÉTAUX

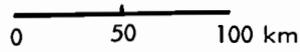
Avant d'évoquer les principales caractéristiques du travail du métal et les questions qui se posent à son propos, on présentera succinctement quelques-unes des observations effectuées en 1981 sur les métaux travaillés et les outillages détenus dans les ateliers visités (cf. note 5 et carte, p. 00). En effet, d'une part la production des ateliers ainsi que les principales techniques réputées spécifiques — travail à froid des métaux mous et fonte à la cire perdue (1) par exemple — ont été suffisamment décrites par ailleurs pour qu'il soit nécessaire d'y revenir (cf., en particulier, Nicolas, 1950, Urvoy, 1955, Gabus, 1955 et 1958, Bernus, E., 1981) ; d'autre part et surtout, c'est l'outillage qui, actuellement, se trouve être le meilleur indicateur quant aux innovations et aux transformations associées à l'émergence de nouvelles demandes ainsi qu'à la nature des métaux traités.

Métaux

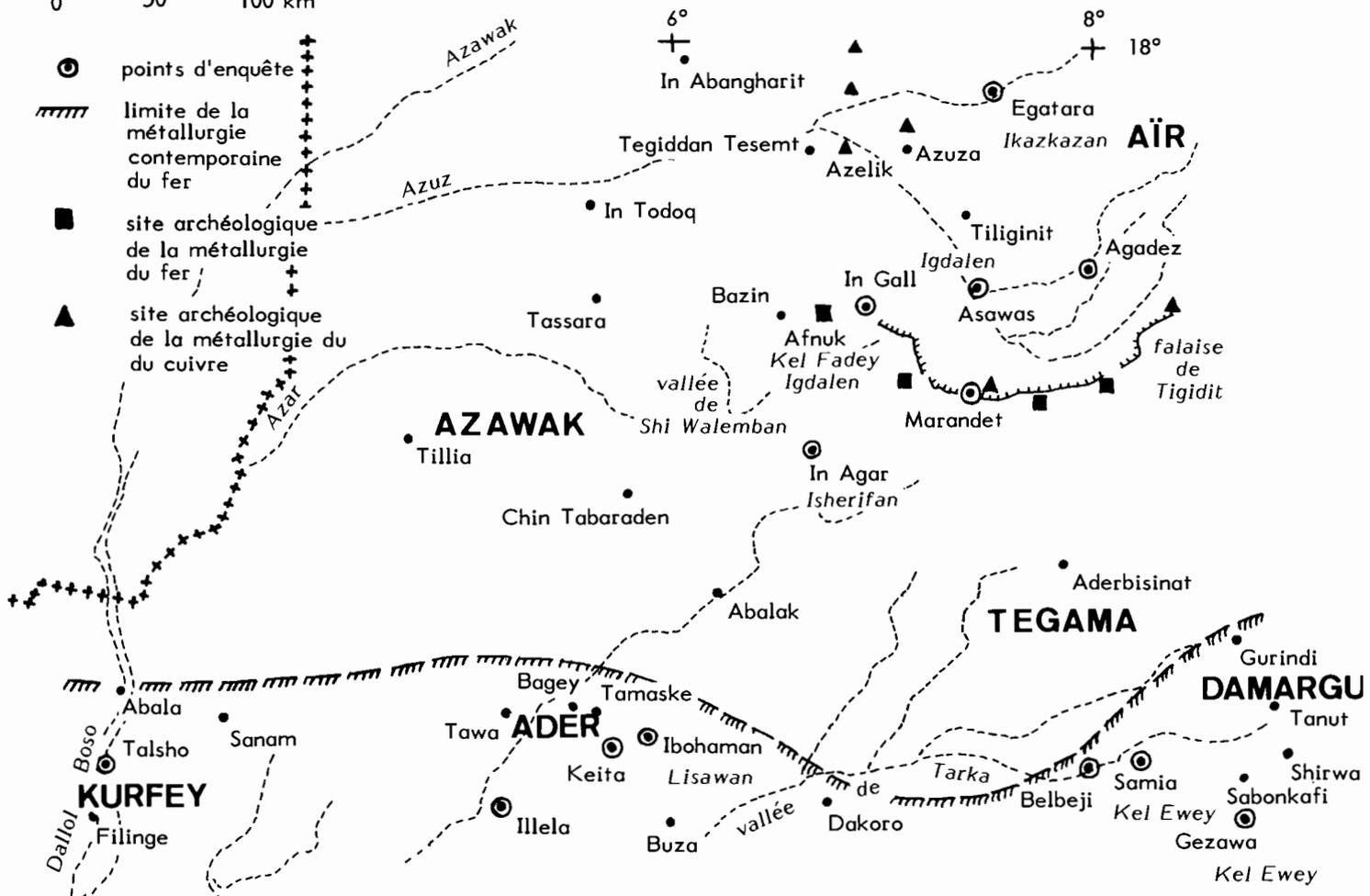
Le *tamasheq* dispose d'un terme, *tizoli*, s'appliquant à toutes les matières contenant du métal et désignant également le fer, qu'il soit de récupération ou qu'il ait été produit (jadis) par les sédentaires méridionaux. Dans ce dernier cas, le terme *tizoli* est en concurrence avec le hausa *tama* (également en usage parmi les populations de langue kanuri du Damargu). Il est remarquable à cet égard que le terme *tama* soit ainsi, sur une très large zone, toujours exclusivement appliqué au fer de fabrication locale. Par ailleurs, les forgerons touaregs utilisent fréquemment le lexique hausa concernant la métallurgie soit sous la forme d'emprunts directs, soit sous celle de traduction en *tamasheq* d'expressions hausa. Ainsi, l'expression « métal noir » est-elle parfois utilisée pour désigner le fer. Est dit, d'une manière générale, « métal noir » ou *tizoli* tout acier employé pour la fabrication de certaines pièces des véhicules automobiles, les *raswel*, « ressorts » (c'est-à-dire les lames de ressorts) étant parmi les plus appréciées.

Si le terme *aghor* ne semble désigner que le cuivre rouge importé de plus en plus rarement du Nord (Algérie) et du Sud (Nigéria), celui de *darogh*, en revanche, s'applique indifféremment, à l'exception de l'or, *oregh*, à toute substance métallique de couleur jaune. Ainsi trouve-t-on

(1) La technique de la fonte à la cire perdue serait d'introduction récente. Il n'y aurait pas d'abeilles dans la région d'In Gall où la cire est désignée par le terme hausa, *danko*.



- ⊙ points d'enquête
- ▬ limite de la métallurgie contemporaine du fer
- site archéologique de la métallurgie du fer
- ▲ site archéologique de la métallurgie du cuivre



sous ce même terme : le cuivre de couleur jaune récupéré sur les radiateurs des automobiles ; des alliages mous, tels les laitons utilisés pour la fabrication des douilles de cartouches ; des alliages durs, par exemple les différents bronzes employés pour fabriquer quelques pièces des automobiles (paliers, coussinets, essieux, etc.)

De la même façon, le mot *azref*, qui désigne l'argent, est souvent appliqué aux alliages et aux métaux de couleur claire tendant vers le blanc. En effet, aucun terme ne semble exister dans la langue pour nommer des métaux tels l'aluminium ou des alliages produits à partir de celui-ci. Parfois, ces matières se trouvent désignées du nom du zinc, d'origine arabe, *tutiya*, cela en raison peut-être de la faible température requise pour fondre alliages d'aluminium, aluminium et zinc, ainsi que de la malléabilité de ces matières. Boîtes de conserves et automobiles fournissent largement ces « métaux blancs ».

Enfin, sont considérés comme *tizoli* les soudures dites *aldun* ou *sanfelma* (hausa) parfois utilisées pour la fabrication de petits objets (les boucles d'oreille par exemple). Elles sont soit extraites des batteries pour torches électriques dont l'enveloppe est constituée d'un alliage à l'étain, soit achetées sur les marchés où elles sont importées d'Algérie. On trouve ainsi à la vente deux sortes de soudures qui, à l'œil, semblent être l'une une soudure à l'étain, l'autre, de qualité moindre, une soudure au plomb (métal désigné également par le terme *aldun*). C'est aussi sur les marchés que les forgerons se procurent le produit, réputé d'origine européenne et importé d'Algérie, dit *sinadir* ou *shinadir* qui, au goût, semble être du nitrate de potassium et qui permet, comme le borax, de dégraisser et de nettoyer les parties à braser.

Les métaux et les alliages sont ainsi classés, à l'exception du cuivre rouge et de l'or, essentiellement en fonction de leur couleur et parfois de leur malléabilité, la distinction entre métal pur et alliage n'apparaissant pas au plan lexical. Mais, techniquement, certains métaux — les aciers, les bronzes — offrant davantage de résistance que ceux traités traditionnellement, les artisans touaregs ont souvent été contraints d'adapter leur forge à ces nouveaux matériaux.

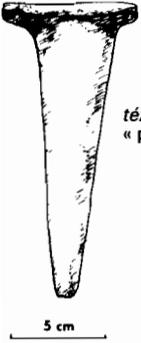
Outils

Les principaux outils utilisés pour travailler le métal à froid et à chaud sont, dans l'ordre de présentation adopté par les informateurs eux-mêmes, les suivants :

Enclume, *tehunt* (subst. fém.)

La taille des enclumes varie du simple au double selon le caractère nomade ou sédentaire de l'atelier, toutes les tailles intermédiaires pouvant se rencontrer. L'enclume d'un artisan nomade est de très petites dimensions, sa longueur totale n'excédant pas 16 à 18 cm et la plus grande largeur de sa table 5 cm. En revanche, des artisans complètement sédentarisés équipent leurs ateliers de grandes enclumes, identiques à celles du pays hausa ou du Damargu. Elles atteignent 35 cm de longueur, leur table présentant un grand côté de 9 à 10 cm.

OUTILS D'UNE FORGE NOMADE



tézagant en-tehunt,
« pilon de l'enclume »

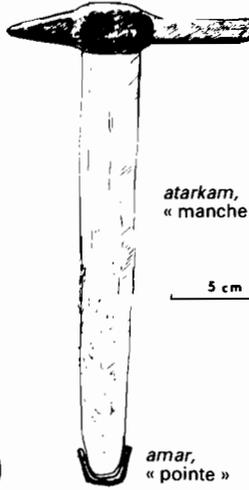
tishét en-tehunt,
« miroir de l'enclume »



shet, « œil »

ENCLUME *tehunt*

imi, « bouche »
amga, « palais » (intérieur)
anesmir, « rivet, vis, clou »



atarkam,
« manche »

5 cm

amar,
« pointe »

MARTEAU *afedes*



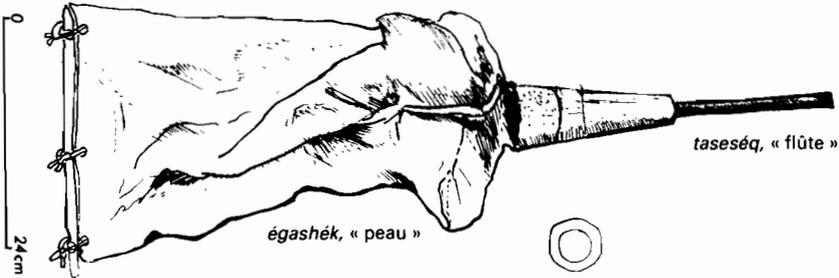
tishét,
« miroir »



idaran, « jambes »

10 cm

TENAILLE *ighamden*



taseséq, « flûte »

égashék, « peau »

taherdant, « guitare »

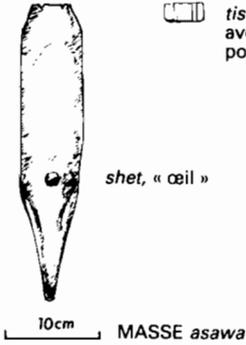
ighéfawan,
poignées du soufflet
(« les têtes »)



anifis,
tuyère en argile

SOUFFLET *anahod*

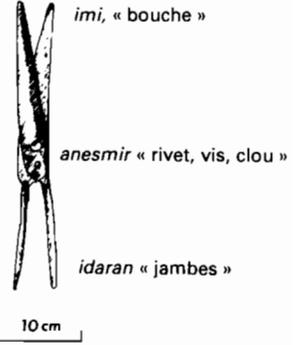
OUTILS D'UNE FORGE NOMADE



shet, « œil »



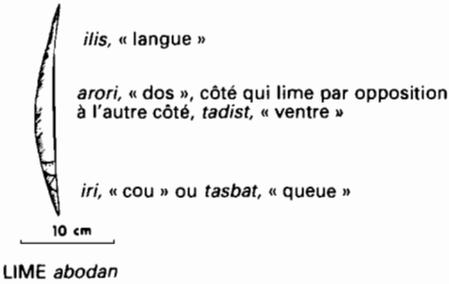
tishét, « miroir »
avec des encoches *tazurgut*
pour la fabrication des bijoux



imi, « bouche »

anesmir « rivet, vis, clou »

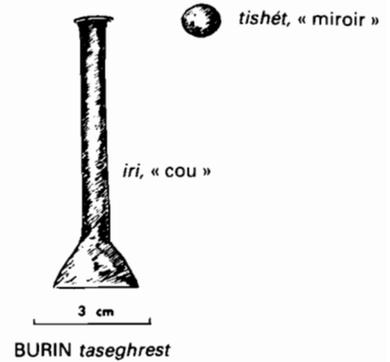
idaran « jambes »



ilis, « langue »

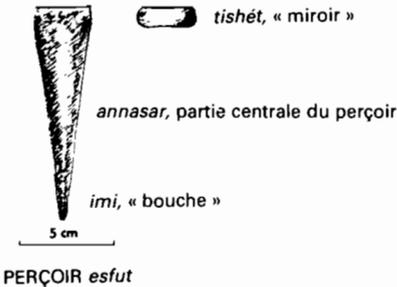
arori, « dos », côté qui lime par opposition
à l'autre côté, *tadist*, « ventre »

iri, « cou » ou *tasbat*, « queue »



tishét, « miroir »

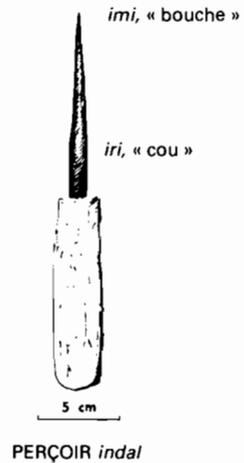
iri, « cou »



tishét, « miroir »

annasar, partie centrale du perçoir

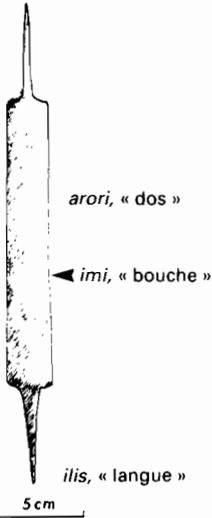
imi, « bouche »



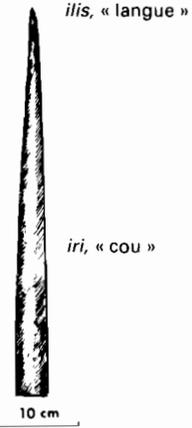
imi, « bouche »

iri, « cou »

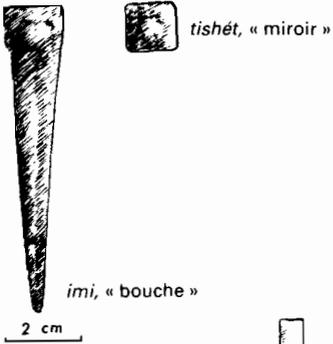
OUTILS D'UNE FORGE NOMADE



GRATTOIR *asakret*



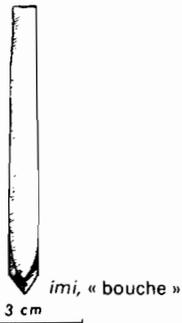
FORME CÔNIQUE *izerzey* ou *mijin maso*, « mari de la pointe de selle »



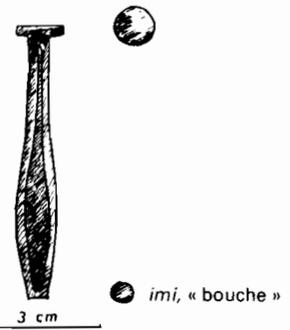
TAS *tende*



FORME CIRCULAIRE *asakefu*

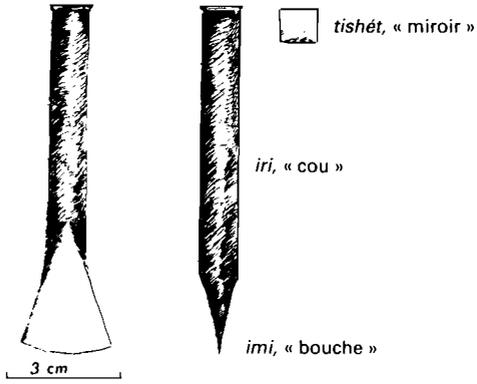


GUILLOCHE *ismermer*

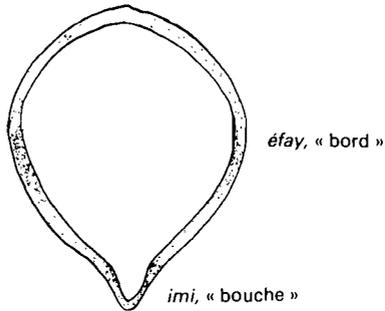
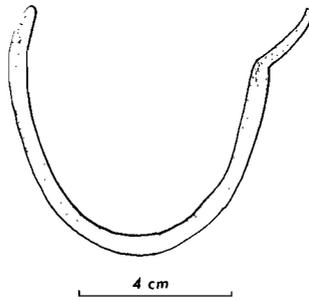


POINÇON À DÉCOUPER *tezori*

OUTILS D'UNE FORGE NOMADE



POINÇON À GRAVER *asagarafo*



CREUSET *tadangest*

La table, rectangulaire, comporte toujours un œil et, parfois, un aménagement particulier constitué d'une rainure destinée à la fabrication des perles cylindriques.

Selon le type de travail à effectuer, l'enclume est utilisée directement plantée dans le sol — maintenue en place par une bague métallique —, ou plantée dans un billot de petites dimensions enterré ou non dans le sol. Petites et grandes enclumes restent rarement en place : elles sont extraites du sol ou de leur billot dès que le travail est terminé et rangées avec le reste des outils. Cette absence de fixation solide dans le sol (petites dimensions du billot, caractère provisoire et peu soigné de l'enfouissement de celui-ci) restreint considérablement le rendement des grandes enclumes par ailleurs adaptées au travail des métaux durs.

Marteaux

Dans chaque atelier se trouvent au moins deux marteaux de tailles différentes : un gros marteau, *afedes* (subs. masc.) dont la longueur de la tête est en moyenne de 12 à 13 cm ; un petit marteau, *tafedest* (subs. fém.) dont la longueur de la tête est de 8 cm environ. Le plus souvent, trois ou quatre marteaux permettent le martelage des pièces de diverses dimensions.

Tenaille, *ighamden* (subs. masc. plur.)

Semblable à la tenaille hausa ou kanuri, d'une longueur totale de 30 à 45 cm, on n'en trouve généralement qu'une par atelier.

Soufflet, *anahod* (subs. masc.)

La forge traditionnelle touarègue n'utilise que d'un seul soufflet mais, actuellement, tous les ateliers fixes équipés d'une grande enclume destinée à travailler des métaux et des alliages durs disposent de deux soufflets utilisés parfois simultanément comme dans les forges hausa ou kanuri.

Le soufflet est fabriqué par le forgeron lui-même à l'exception de l'embout de poterie acheté aux Ikanawan. Souvent, cependant, le forgeron fabrique également la tuyère avec un mélange d'argile, d'excréments animaux et, rarement, de tessons pilés.

Masse, *asawa* (subs. masc.)

Semblable à celle de l'Ader et à tête plate, elle a une longueur de 25 à 30 cm. Il ne s'en trouve qu'une par atelier qui sert moins à battre les métaux durs chauffés au rouge que d'enclume auxiliaire, posée à plat sur le sol, d'où l'aménagement fréquent d'un œil.

Cisailles, *telmidas* (subs. fém. plur.)

Souvent absentes ou en mauvais état, leur longueur totale atteint 25 à 30 cm.



In Aggar - Utilisation de l'œil de l'enclume.



In Gall - Réparation du bec verseur d'une théière.

Lime à métaux, *abodan* (subs. masc.)

Dans chaque atelier se trouve en général une petite lime de fabrication locale (de 20 à 25 cm de longueur) et une grande lime industrielle achetée sur les marchés.

Burin, *taseghrest* (subs. fém.)

Tout outillage comporte divers burins portant des noms différents (le terme générique demeurant dans la région *taseghrest*) dont le tranchant est plus ou moins large (de 0,3 à 5 cm). Ces burins servent à couper les métaux et les alliages, les plus petits d'entre eux étant utilisés pour faire des décorations ajourées dans des plaques de métal.

Perçoirs

Deux types de perçoirs sont toujours présents : l'un, *esfut* (subs. masc.), triangulaire, de 10 cm de longueur en moyenne, est utilisé avec un percuteur pour percer les métaux durs (c'est avec lui qu'on fait l'œil de l'enclume) ; l'autre *indal* (subs. mas.), fin et allongé (de 16 à 25 cm de longueur totale), emmanché — le bois étant protégé par une virole — perce les métaux mous (ainsi que les peaux).

Grattoir, *asakret* (subs. masc.)

La forme de ce grattoir servant à lisser les lames de sabres et des couteaux rappelle celle de la plane courbe utilisée en Europe (par exemple par les tonneliers pour galber les pièces de bois). Les deux extrémités du couteau dont l'envergure est de 16 cm en moyenne se terminent par des soies qui ne sont jamais emmanchées.

Formes

— Forme conique *izerzey* ou *mijin maso*, « mari(hausa) de la pointe de selle ».

De 40 cm de longueur en moyenne, cette forme sert à fabriquer les pointes en cuivre des selles de chameau.

— Forme circulaire *asakefu*

D'un diamètre de 3 à 5 cm, elle est utilisée pour la fabrication des bagues de cuivre des selles de chameau ainsi que pour celle d'une partie du pommeau des sabres.

Tas, *tende*, « mortier »

Fixé dans l'œil de l'enclume, il permet de fabriquer certains bijoux, en particulier les pendentifs de forme rectangulaire (orfèvrerie).

Forme en tube, *tasentsek*, « flûte »

Utilisée pour la fabrication des perles cylindriques (orfèvrerie).

Guilloche, *ismermer* (subs. masc.), « zigzag »

Parfois emmanché et à tête en biseau, il est employé pour tracer des zigzags sur des surfaces métalliques.

Poinçon à découper, *tezori* (subs. fém.), « hyène »

Ce poinçon est destiné à découper des cercles décoratifs de 0,3 à 0,5 cm de diamètre dans des métaux mous.

Poinçon à graver, *asagarafo* (subs. masc.)

Utilisé pour graver des traits rectilignes sur les surfaces métalliques.

Poinçons à étamper

Les noms de ces poinçons servant à étamper les métaux mous (et les peaux) correspondent à la représentation qu'ils évoquent. Sont présents dans tous les ateliers : « les dents », la « pintade », « le faon de la gazelle dama », « l'œil de caméléon ».

Creuset, *tadangest* (subs. fém.)

La taille des creusets varie de 3 à 7 cm de hauteur. Leur paroi est partout de même épaisseur. Evasés, ils présentent un bec verseur plus ou moins marqué modelé dans le bord.

Les creusets sont fabriqués par l'artisan qui mélange à de l'argile soit du charbon de bois d'*Acacia nilotica* (le charbon de bois communément utilisé à la forge), soit des excréments d'animaux (d'âne, de vache, de cheval), soit de la balle de mil. Les opinions des forgerons diffèrent quant à la qualité des creusets obtenus selon qu'on utilise l'un ou l'autre des procédés de fabrication. Généralement, l'artisan fabrique le creuset quand il en a besoin, le laisse sécher une petite heure avant de l'employer et ne le réutilise que rarement.

Les artisans du métal travaillent ainsi un grand nombre de métaux et disposent d'un outillage diversifié correspondant, dans certains cas, à celui des orfèvres. Ces derniers, écrit A. Leroi-Gourhan (1943 : 211) offrent « l'image la plus complète du travail des métaux » en ce qu'ils détiennent « les procédés du fondeur, du forgeron et du chaudronnier ». Même si cela n'est exact que de manière potentielle pour les artisans touaregs, il convient de noter, en comparaison avec le travail forgeron des zones méridionales sédentaires, la sophistication des outillages et

des procédés mis en œuvre. Toutefois, l'outillage « lourd » des ateliers touaregs est rarement fabriqué par les artisans qui n'ont pas la maîtrise technique du forgeage à chaud des métaux durs. Les enclumes, les marteaux, les masses, les tenailles et parfois les cisailles sont acquis, sauf en de rares cas (1), auprès des forgerons hausa ou kanuri et il semble qu'il en ait été de même par le passé. Aussi les outils font-ils l'objet d'une gestion spécifique, investis d'une valeur d'autant plus grande qu'ils semblent avoir été et demeurent encore peu aisés à se procurer. « Les outils de l'artisan sont plus (importants) que ses animaux. Ils représentent sa nourriture. C'est eux qu'il laissera en héritage à son fils » (Mougha, Kel Fadey, In Gall, 1981). De l'enclume et du marteau un forgeron nomade (Ikazkazan, Egatara) dit : « Ce sont nos parents. L'enclume est notre mère, le marteau notre père. Ils ont nourri toute notre famille ». De fait, l'enclume avec laquelle il travaille — petite et de fer indigène *tama* — aurait traversé trois générations, ayant subi bien évidemment réparations et modifications de détail. La circulation des enclumes, et à un moindre degré celle des autres outils, matérialise les rapports parentaux et sociaux. Ainsi, un forgeron des Kel Fadey fixé à In Gall dont l'enclume d'héritage, ancienne et en *tama*, s'était brisée, se fit-il donner par un forgeron des Kel Ferwan de passage à Agadez une nouvelle enclume, elle aussi petite et de *tama*. Convoitée par un autre forgeron des Kel Ferwan passant à In Gall et installé à Agadez, cette même enclume fut ensuite échangée contre une grande enclume de fer de récupération qui avait été achetée à des forgerons hausa dans la région de Tawa.

Dans les ateliers touaregs visités, deux tendances se manifestent qui sont susceptibles de provoquer des changements. Toutes deux sont liées à l'acquisition de techniques non détenues précédemment par le groupe dont les artisans sont issus.

En premier lieu, certains artisans ont élargi le champ de leur pratique en acquérant soit en partie soit en totalité les techniques du travail du métal. Ainsi, le père des forgerons des Ikazkazan d'Egatara ne fabriquait-il que les selles alors que ses fils (nés entre 1925 et 1935) produisent maintenant des objets de métal. A l'origine *inadan wa-n tamenannad*, ils sont maintenant devenus, de fait, *inadan wa-n tizoli* sans en porter le nom. De la même façon, les *inadan wa-n talaq* des Isherifan travaillant pour les Touaregs Illabakan dans la région d'In Aggar dont il a été fait mention plus haut (cf. p.19) ont acquis récemment les techniques du travail du métal. Ces cas ne sont pas exceptionnels, bien au contraire. D'une manière générale, il ne semble pas qu'un artisan transformant les métaux abandonne cette pratique alors que ceux qui jusque-là ne travaillaient que le bois l'adoptent. A quels facteurs attribuer ce développement du travail des métaux ? Les exemples relevés correspondant toujours à des ateliers nomades (pourvus d'un outillage de petites dimensions), peut-on supposer que leur création correspond à l'augmentation des besoins en même temps qu'à l'éloignement de nombreux forgerons qui tendent à s'installer dans les bourgades et dans les villes ?

(1) Parmi les artisans d'In Gall par exemple, seul Mohamed, artisan des Igdalen, a fabriqué lui-même avec du fer de récupération (des cardans) trois des quatre enclumes de son atelier.



In Gall - Travail des métaux mous.



In Aggar - Jeunes garçons travaillant le bois.



In Gall - Travail des peaux (ici grattage de la peau avec le couteau *tizigis*).



In Gall - Travail des peaux (ici lissage de la peau avec un galet).

Agadez et In Gall abritent en effet de nombreux forgerons qui s'y sont installés peu à peu de manière permanente ou n'y résident qu'une partie de l'année. Selon leur degré de sédentarité leur outillage varie : tel qui se déplace encore plusieurs mois par an dispose d'outils dont la taille est intermédiaire entre celle des « petits » et celle des « grands » ; tel autre, définitivement fixé, utilise un outillage identique à celui des Hausa et des Kanuri. Désir de sédentarité ou nécessité de disposer d'outils adaptés au travail des alliages et des métaux durs ? Il est difficile de juger de la hiérarchie des motifs ayant entraîné le choix d'une résidence fixe. Tout juste peut-on constater, au plan technique, la tendance très générale à adopter l'outillage lourd des forgerons méridionaux sédentaires et à acquérir la technicité correspondante.

La taille des outils s'est ainsi considérablement accrue en l'espace d'une génération : les artisans auprès desquels a été menée l'enquête et qui utilisent actuellement les grands outils méridionaux ont en effet tous déclaré avoir commencé avec ce qu'ils nomment eux-mêmes les « petits ». Ce mouvement a été précédé et s'accompagne de transformations de détail, notamment : l'aménagement de certains outils, l'adoption progressive et relativement ancienne (à partir de 1945-1950 ?) de la masse de fer à tête plate des Hausa de l'Ader et le remplacement du bois par le métal pour la fabrication de certains des outils destinés au travail des peaux. La forme utilisée pour fabriquer l'extrémité des fourreaux des épées est ainsi exécutée en métal depuis quelques années au sud de la zone d'enquête. Les artisans déclarent que jadis le métal était rare et que les poinçons à étamper les peaux étaient alors en bois (*Acacia nilotica* et *Balanites aegyptiaca*). Néanmoins, nul n'aurait vu ses parents travailler avec de tels poinçons sauf, pendant un déplacement, lors d'une perte accidentelle de l'un de ces outils qui devait être rapidement remplacé (1). De fait, l'innovation technique n'apparaît guère que dans le domaine du travail des peaux. Les artisans font état à ce propos de nombreuses créations toujours rapportées à leur inventeur dont le souvenir est conservé. C'est ainsi qu'un artisan des Kel Ferwan nommé Kishiri, installé dans la région d'Aderbissinat avant 1959, date approximative de sa mort, aurait « fait sortir » divers outils dont certains sont actuellement très répandus, en particulier un ciseau permettant de denteler les peaux en les découpant, travail auparavant effectué à la cisaille.

L'adoption, par les artisans touaregs, des grands outils méridionaux, pour être générale dans les ateliers sédentaires, ne s'est cependant pas accompagnée, à quelques exceptions près — celle de l'atelier fixé à In Gall de l'artisan des Igdalen déjà mentionné par exemple —, de l'acquisition du savoir-faire technique correspondant. Destinés au forgeage à chaud des grosses pièces de métal (2), ces outils sont, jusqu'à présent, généralement mal utilisés. On a déjà signalé au passage quelques-uns

(1) L'alternance du bois et du métal comme matériau de fabrication est souvent soulignée par les artisans eux-mêmes. Ainsi le briquet de fer, identique au briquet hausa *kastu*, double-t-il un dispositif de bois (cf. Bernus, E. 1981 : 205-206).

(2) C'est-à-dire des pièces qui, tels certains outils, l'enclume ou la masse par exemple, requièrent pour être forgées le travail simultané de deux ou trois exécutants, du fait du volume du métal nécessaire à leur fabrication.

de leurs mésusages : installation des grandes enclumes identiques à celle des petites enclumes, c'est-à-dire mal fixées dans le sol, et utilisation de la masse destinée à battre le fer chaud en tant qu'enclume. Mais, pour l'essentiel, le mauvais emploi de cet outillage tient à l'organisation même de l'atelier. Pour intégrer les techniques de forgeage des métaux durs, celui-ci devrait se constituer en forge fixe. Par ailleurs, le travail individuel serait à remplacer par un travail de type coopératif. La forge nomade, telle qu'elle se voit, est en effet un dispositif mobile que l'artisan installe quand il en a besoin n'importe où. Ayant préparé ses braises, de la main droite il actionne un unique soufflet, tandis que de l'autre il tient une tenaille qui lui permet de présenter le métal à la chaleur. Lâchant le soufflet, il bat le métal sur l'enclume. Comment donc pourrait-il, seul, à la fois actionner un double soufflet lui permettant d'obtenir des températures suffisantes et battre le fer ? Comment, même si un assistant actionnait les soufflets, l'artisan pourrait-il, seul, battre l'acier porté à chaud provenant, par exemple, d'un arbre de transmission de camion ou d'un demi-arbre ? Une telle opération requiert, dans les ateliers méridionaux, la présence de trois travailleurs : l'un actionne les soufflets et les deux autres battent conjointement le fer sur l'enclume avec une masse tenue à deux mains. Ce n'est qu'en renonçant au caractère éminemment mobile de l'atelier et en transformant l'organisation du travail que l'artisan touareg parvient, comme le forgeron des Igaldalen déjà cité, à forger les métaux durs.

Doit-on penser, si l'on considère ces caractéristiques du travail contemporain du métal, que le forgeage du fer est une acquisition technique récente ou en cours, que cette technique a été oubliée ou que seuls certains artisans, par exemple ceux de l'Air dont les qualités de forgerons sont partout vantées, la détenaient ?

On lit couramment, dans les ouvrages traitant de la société touarègue, que « les forgerons fabriquent et entretiennent les armes », épées, lances et poignards pour l'essentiel. Or, il paraît de fait difficile que les ateliers visités puissent produire ces pièces de grandes dimensions que sont les lames d'épées. H. Lhote (1944 : 280) écrit à propos des Touaregs de l'Ahaggar : « Les Enaden (...) ne fabriquent pas d'armes et se contentent de les réparer. Sabres, poignards, lances étaient pour la plupart fabriqués par les forgerons de la tribu des Kel Dinnik (Ioullimiden de Tahoua). Les lames de sabre étaient importées de Rhât et montées par les artisans ; les lances venaient de chez les Kel Geres (...). Seuls quelques poignards sont fabriqués dans l'Ahaggar ». Pour ce qui est des Touaregs Iullemeden Kel Dinnik cités par H. Lhote, F. Nicolas (1950 : 124) rapporte que les meilleures lames d'épée venaient du Bornu, de la Libye et du Moyen Orient, et que « les meilleures lances de fer étaient fabriquées dans le Nord-Ader, à Terimna-Bag'ey, Tamnaskey », c'est-à-dire en pays hausa. Ce même auteur (*op. cit.* : 113) ne mentionne pas les lames d'épées parmi les pièces produites dans les ateliers touaregs. On sait par ailleurs que l'introduction des lames européennes a commencé vers la fin du XV^e siècle (cf. le résumé des données connues dans Bernus, E., 1981 : 85) et leur importation a fait l'objet d'articles spécifiques (cf. en particulier, Lhote, 1954 et Briggs, 1965).



In Gall - Travail des peaux (sur l'établi portatif *telkillip*).

Certains des artisans auprès desquels a été menée l'enquête laissent entendre qu'ils fabriquent des lames d'épée en transformant des lames de ressort (1) mais la plupart d'entre eux déclarent n'effectuer que les opérations de montage et d'entretien. Il semble de ce fait difficile d'affirmer que les artisans de cette région aient été aptes, tout au moins dans un passé récent, à fabriquer des lames d'épée et, d'une manière plus générale, à forger de grandes pièces à partir des métaux durs.

Le caractère peu usuel du travail du fer en pays touareg, confirmé par l'usage lexical et les fonctions symboliques de ce métal (par exemple son caractère protecteur dans certaines occasions) qui sont comparables à celles des populations sédentaires méridionales, est manifeste dans des situations où se trouvent réunies les conditions d'une spécialisation. Ainsi, dans les premiers établissements sédentaires rencontrés au Sud et de fondation récente — nord de l'Ader, Vallée de Tarka, Damargu — où cohabitent sédentaires et anciens nomades récemment installés, la division du travail entre les divers ateliers aboutit au fait que les artisans d'origine touarègue, conservant leur ancien outillage, ne travaillent que très rarement des métaux ferreux. A Belbeji, par exemple (Vallée de Tarka), les ateliers nomades de la brousse proche sont spécialisés dans l'orfèvrerie (or, argent, *darogh*), le travail du bois et des peaux ; l'atelier Kel Ewey installé au village produit des bijoux en « argent » et en *darogh*, des sabres, des couteaux et de petits objets de fer ainsi que des selles, les femmes ne travaillant presque plus la peau ; enfin, le forgeron hausa a réduit son outillage à l'essentiel : il ne fabrique en effet que les grandes pièces de fer réputées difficiles à forger, c'est-à-dire tous les outils nécessaires aux artisanats, à la chasse et à l'agriculture. Cette nouvelle division des tâches s'accompagne d'une disposition particulière : les ateliers villageois sont éloignés du domicile des forgerons et situés aux abords du marché (alors qu'ailleurs ils sont plus généralement installés soit dans la cour de la maison, soit à proximité immédiate de celle-ci).

Les *inadan*, bien que souvent nommés « forgerons » par les divers auteurs, ne sont pas des spécialistes de la transformation des métaux mais des artisans polyvalents qui *tous* savent travailler le bois et les peaux. Dans chaque atelier regroupant au moins deux ménages, une très stricte division du travail est à l'œuvre qui opère d'une part entre les classes d'âge, d'autre part entre les sexes. Le travail du bois est exclusivement masculin, les jeunes garçons fabriquant des objets de petites taille non ajustés (cuillers et poulies par exemple) tandis que les hommes adultes produisent les grandes pièces ainsi que celles associant le bois à la peau. Le travail des peaux est féminin pour ce qui est des opérations de préparation et la production des objets constitués uniquement de peaux. C'est sur ce fond initial qu'apparaît le travail du métal, essentiellement décoratif et dont la petite production répond aux faibles besoins de la société pastorale. L'orfèvrerie (2), séquence technologique située aux confins d'une chaîne opératoire aboutissant à la trans-

(1) A. Bourgeot a vu, dans l'Ahaggar, fabriquer une lame d'épée à partir d'une lame de ressort par limage.

(2) Je n'ai personnellement mené aucune étude sur l'orfèvrerie dont il semblerait que certaines des techniques soient récentes.

formation des métaux en produits finis, apparaît, dans cette logique, comme une sur-spécialisation résultant à la fois des besoins exprimés par la société et du type même du traitement touareg des métaux qui s'intéresse principalement à apporter des ajouts décoratifs aux objets fonctionnels (pommeaux d'épées, fourreaux, selles). De ce fait, il paraît improbable, dans la zone concernée tout au moins (1), que le travail des alliages et des métaux durs, quand il apparaît, se soit développé autrement que par des emprunts successifs aux artisans des sociétés voisines. Au demeurant, l'absence de travail de forgeage à proprement parler dans une société pastorale paraît plus vraisemblable que l'inverse. Du discours tenu par les traditions rapportées plus haut et des observations effectuées émerge une perspective évolutionniste quant à l'histoire des différenciations qui se seraient produites à l'intérieur de la population des *inadan*. Deux groupes sont décrits comme initiaux : les artisans *wa-n tamennanad* qui travaillaient le bois et le cuir, produisant des selles décorées, et les *inadan wa-n talaq* qui transformaient le bois, fabriquaient des selles simples *ayas* et dont les femmes étaient potières. L'introduction progressive du travail du métal aurait entraîné la constitution des divers groupes précédemment énumérés : artisans du métal et des selles, dits issus des *inadan wa-n tamennanad*, artisans du bois, potiers *ikanawan* et artisans « d'intendance » (?) dont l'origine serait le groupe des *inadan wa-n talaq*. Bien qu'on ne puisse juger de son exactitude, une telle conception, qui interprète la hiérarchie sociale contemporaine, aide néanmoins à la compréhension du discours tenu par ces mêmes artisans sur la production des métaux.

LA PRODUCTION DES MÉTAUX DANS LA RÉGION D'IN GALL-TEGIDDA-N - TESEMT

La production des métaux à partir des minerais locaux de fer et de cuivre est attestée de manière certaine dans la région d'In Gall-Tegidda-n-Tesemt depuis le début du premier millénaire avant J.-C. (cf. vol. II, Etudes Nigériennes, 49). Certains vestiges de la fabrication du fer dans des fours, datés au Carbone 14 de la période contemporaine, témoignent que le minerai était encore traité au sud d'In Gall (sites de Kori Bazin et d'Afnuk, cf. vol. II, t. III : 383-387) entre 1860 et nos jours. En revanche, aucune trace de la fabrication du cuivre n'a été retrouvée qui soit postérieure à la fin du XIV^e siècle (2). D'après S. Bernus (1983 et vol. IV), le procédé utilisé aurait consisté en la fonte de nodules de cuivre natif dans des creusets. Or, au XV^e siècle, certaines des populations qui sont actuellement installées dans la région ou dans les provinces méridionales étaient déjà présentes pour la plupart venues, dit-on, du Nord (de Syrte ou du Maroc) et de l'Ahaggar. Par contre, une partie des groupes qui ont

(1) Les *inadan* de l'Air, par exemple, sont très souvent cités comme ayant été célèbres fabricants d'épées.

(2) Cela sans préjuger de la production qui pourrait avoir eu comme siège la bourgade de Marandet dont il ne sera pas question ici.

peuplé la région à différentes époques aurait émigré vers le Sud, en particulier dans l'Ader qui ne cessa d'accueillir jusqu'au XIX^e siècle des populations de diverses origines (Echard, 1975, Hamani, 1975).

C'est en raison de ces caractéristiques de l'histoire du peuplement que l'enquête sur la métallurgie menée en 1981 a tenté de retrouver, dans la mémoire contemporaine, des souvenirs concernant la fabrication des métaux. Ces souvenirs, confrontés à la pratique observée actuellement, ne relèvent pas de la mémoire technique à proprement parler mais participent néanmoins du corps des savoirs détenus sur les métaux par les artisans d'aujourd'hui. Après l'exposé de ces données seront abordées les questions que soulèvent les traces et les faits connus de l'histoire de la métallurgie dans la zone comprenant à la fois la région d'In Gall-Tegidda-n-Tesemt et les provinces méridionales de l'Azawak, de l'Ader et du Damargu.

LA SAVOIR TOUAREG CONTEMPORAIN

Actuellement, les artisans travaillent exclusivement des matériaux de récupération provenant certes de ces véritables « mines » que constituent les véhicules automobiles mais aussi des divers déchets laissés après usage par des objets d'importation : fers de construction, emballages métalliques, enveloppes de batteries, clous, douilles de cartouches, etc. De rares et peu variés qu'ils étaient auparavant, les métaux sont devenus surabondants et diversifiés, fait dont on ne saurait négliger l'importance dans le développement contemporain du travail des métaux. En effet, pour la fabrication et la réparation des petits objets, les artisans montrent une très grande maîtrise de certaines des techniques, — le brasage par exemple —, qui sont indispensables pour la réutilisation des divers matériaux aujourd'hui disponibles. Dans un passé relativement proche, avant que les touristes effectuant leurs « raids transsahariens » ne deviennent involontairement les principaux pourvoyeurs de matières premières, le cuivre *aghor* était importé et le fer obtenu par le moyen des échanges commerciaux avec les artisans associés aux agriculteurs méridionaux. Même si, actuellement, les artisans achètent de plus en plus fréquemment des marteaux de fabrication industrielle proposés à la vente sur les marchés locaux, l'outillage lourd est encore acquis, comme par le passé et de la même façon que le fer jadis, auprès des forgerons kanuri ou hausa des provinces méridionales de l'Ader et du Damargu. Ainsi, le fonctionnement des ateliers touaregs en ce qui concerne le métal reposait et repose encore en partie sur une division ethnique du travail dont le cadre est actuellement inter-régional.

Le fer

C'est à l'occasion du commerce caravanier (sel et dattes contre mil) que les Touaregs nomades disent s'être procuré de tout temps du fer *tama* dans le Damargu ou dans l'Ader, ce fer étant destiné à fabriquer les petits outils ainsi que les lames des armes (?) et des couteaux. Quant

aux forgerons d'origine touarègue déjà fixés en pays sédentaire, ils auraient acheté de la *tama* aux fondeurs voisins. Ainsi, dans le nord de l'Ader, un forgeron des Lisawan — installés dans la région depuis le XVIII^e siècle — indique avoir acheté l'ultime loupe vers 1955-59 pour le prix d'une vache. Toutefois, les Kanuri comme les Hausa démentent avoir jamais cédé de la *tama* aux Touaregs sous une forme autre que celle de produits finis : enclumes, masses, tenailles, marteaux, cisailles, burins, limes, herminettes, haches. « La *tama* n'est pas à vendre. Elle ne peut être cédée qu'aux parents, jamais aux Touaregs ». Les témoignages des uns et des autres s'accordent cependant sur le fait qu'aucun forgeron sédentaire aie jamais eu de clientèle fixe parmi les nomades, ceux-ci achetant indifféremment à n'importe quel forgeron de rencontre.

A voir les faibles quantités de fer ou d'acier travaillées actuellement dans une forge touarègue et la résistance des outils à l'usure — certaines petites enclumes ont plus d'une centaine d'années —, il fait peu de doute que le volume global des besoins en fer devait — tout au moins au XX^e siècle — être de peu d'importance. D'où peut-être un malentendu entre les deux groupes sur ces « échanges », le fer se comptant, si l'on peut dire, par loupe - une trentaine de kilogrammes en moyenne — du côté hausa ou kanuri et par fragments de quelques centaines de grammes chez les Touaregs. Un tel fait peut concourir à expliquer le caractère contradictoire des déclarations sans pour autant exclure d'autres hypothèses qui porteraient sur l'ancienneté relative de ces relations d'échange ou sur le fonctionnement propre de la mémoire des artisans. Actuellement, les Touaregs continuent pour la plupart à acquérir la quasi totalité de leurs outils auprès des Hausa ou des Kanuri, achetant les enclumes déposées pour la vente sur les marchés ou passant commande dans une forge (1).

Bien que se procurant les métaux à l'extérieur de leur société, la plupart des artisans touaregs ont une connaissance plus ou moins complète du procédé de fabrication du fer. Certains d'entre eux, fixés aux confins de la zone de peuplement sédentaire, assurent même qu'ils pourraient réduire le minerai mais qu'ils en sont empêchés parce qu'ils n'ont pas « hérité » du statut autorisant cette pratique. C'est de cette incapacité sociale que témoigne d'abord la réponse immédiate à toute demande d'information concernant la fabrication du fer. Eludant la question, elle assure que tous les métaux ont pour origine les automobiles... Les artisans réfèrent leur connaissance partielle des procédés de réduction du minerai de fer au fait que, jadis, ils se procuraient ce métal dans la région même, auprès des habitants hausa d'In Todoq, de Telegenit et d'Azusa qui produisaient la *tama*. In Todoq est un important site

(1) Ainsi un forgeron kanuri de Tanut, dont la clientèle touarègue est constitué des nomades géographiquement proches (Kel Ewey, Ikazkazan et Isherifan de l'Est), avait-il eu, en 1980, commande de deux enclumes de petite taille : l'une destinée à un Touareg Kel Ewey qui avait porté le fer (de récupération) et a payé la façon 1800 CFA, l'autre demandée par un « Touareg de l'Air » qui n'a pas fourni le matériau et est parti avec l'enclume... sans payer.



La montagne de Teleginit qui est donnée comme lieu originel d'habitat des Gobirawa.

médiéval de l'Azawagh (1) auprès duquel se trouvent des traces d'habitat néolithique, Teleginit (2) est le nom d'une butte de forme conique située près de l'Eghazer wa-n Agadez dont ni les flancs ni les alentours immédiats ne recèlent de site visible en surface. Au lieu dit Azuza (3), aucune trace d'habitat n'a été repérée.

Toutes les traditions orales, y compris celles recueillies auprès des Lisawan de Keïta (Ader), s'accordent cependant sur un certain nombre de points qu'on résumera ici. Les Gobirawa, c'est-à-dire les gens du Gobir, état hausa fondé vers les XI^e-XII^e siècles dans le sahel au sud-est de l'Aïr, auraient été installés à Teleginit ou dans sa région ainsi qu'à Azuza. Dans certaines variantes, seules leurs terres de culture auraient été situées aux abords de la montagne de Teleginit. Ils cultivaient du sorgho *ashaghor* (*Sorghum ethiopicum*) qui croît encore spontanément dans la région, se resemant chaque année. Dits ignorants des techniques de construction, ils érigeaient des sortes de clôtures circulaires, en entassant grossièrement des pierres de grande taille, et les couvraient d'un toit de paille. Ils se déplaçaient dans le pays ; ils faisaient la *tama*. Ils ont eu sept chefs. Une querelle les opposa alors aux *imajeghen* touaregs qui les vainquirent. Effrayés, ils décidèrent de partir en emportant leur montagne. Ils ceinturèrent celle-ci de cordes et tirèrent en criant : « Teleginit ! Lève-toi ! On part en Hausa ! » Mais la montagne ne bougea pas et on peut voir encore sur ses flancs les traces des cordes. Après avoir séjourné à Marandet où les récoltes de mil étaient mauvaises, les Gobirawa émigrèrent dans la région de Maradi.

Dans une perspective hausa, cette tradition semble indiquer, entre autres, que la montagne de Teleginit n'ait été qu'un lieu de culte et que les vestiges d'habitat des Gobirawa soient ainsi à chercher ailleurs. Mais ce qui importe ici, pour autant que cette tradition orale, très répandue, rende compte d'événements réels, c'est que les forgerons des Gobirawa (ou d'autres groupes haoussaphones) aient produit le fer dans la région d'Agadez, peut-être selon certaines des modalités qui ont été observées en milieu contemporain hausa (Echard 1965, 1968, 1983 ; Lévy-Luxereau, 1983 ; Rodd, 1923). Par ailleurs, à une époque indéterminée (qui commencerait au cours du premier millénaire de notre ère ?), la division ethnique du travail se serait faite dans un cadre régional et non pas inter-régional, et a pu par ailleurs présenter une autre forme que celle observée actuellement. Le fait que les forgerons hausa aient accompli la totalité des opérations de production et de transformation du fer est en effet l'une des hypothèses qui paraît la plus apte à rendre compte de l'actuelle organisation de la division du travail dans l'ensemble formé par la région d'In Gall-Tegidda-n-Tesemt et les provinces méridionales.

(1) D'après E. Bernus qui a visité le site, les monuments les plus visibles sont, en effet, une grande mosquée et une nécropole. Une tradition Kel Eghlal recueillie par E. Bernus indique que plus de trente tribus berbérophones — dont les *inadan tamennanad* — auraient vécu à In Todoq (ou Tedoq) avant sa « destruction » (1655).

(2) Cf. vol. I, *Atlas* : 63, sites TTA 28, 29. « TTA 28, *Teleginit* : nombreux tumulus sur les flancs et à la base de la butte de Teleginit. TTA 29, *Teleginit* : gravures rupestres très érodées sur affleurement de grès patiné dans la plaine à l'est de la butte ».

(3) Cf. vol. I, *Atlas* : 67, sites TTS 80, 81, 82. « TTS 80, *Azuza* : groupe de tumulus dont des tumulus à autels. TTS 81, *Azuza* : gravures rupestres. TTS 82, *Azuza* : groupe de tumulus ».

A l'inverse de ces informations qui désignent les Hausa comme les producteurs de fer, une tradition recueillie à In Gall auprès de Mohamed ag Bididan (Kel Fadey, 1981), traitant de la différenciation sociale et déjà évoquée plus haut (p.00), comporte un épisode relatant la découverte du minerai de fer et de la façon de le traiter. On se souvient que cinq voyageurs, ne trouvant pas de quoi se nourrir, se séparèrent. De deux d'entre eux, Anegmod et Adabib, qui continuèrent leur route ensemble, seraient issus les artisans *inadan*.

Anegmod et Adabib marchèrent jusqu'à arriver dans une montagne. Alors ils dormirent. Alors, ils virent des pierres. Elles étaient noires, brillantes, miroitantes. L'un dit :

— *Ces pierres-là,... à quoi conviennent-elles ?*

L'autre dit :

— *C'est toi qui sais à quoi elles servent !*

Le premier dit :

— *C'est toi, c'est toi qui sais à quoi elles servent !*

Le second :

— *Moi, ce à quoi elles servent, il faut que je dorme pour le savoir ! (1)*
Alors, il dormit jusqu'à voir dans le sommeil que ces pierres-là ont une utilité : si on les met dans le feu, d'elles sortira une utilité.

Alors, il se leva, il apporta de grosses bûches, il en ramassa beaucoup. Il se mit à ramasser ces pierres-là. Il les mettait dans le feu. Une fois qu'il les eut amoncelées dedans, il eut sommeil. Il dormit. L'autre se leva lui aussi ; il avait froid. Alors, il se réchauffa, il attisa le feu. Alors qu'il se réchauffait au feu, il aperçut quelque chose qui luisait dans le feu, qui brillait. Alors il tira... comme ça... Il vit quelque chose qui court, qui est comme de l'eau. Alors, il fit une rigole, il tira le fer dedans. Quand il a eu tiré, il se met à courir. Le fer comme de l'eau. Il courait. Il l'attrait. Lorsqu'il eut fini de tirer, il attendit un moment, il prit le fer : c'était une barre, puis il réveilla Adabib. Lorsqu'il fut éveillé, il lui dit :

— *Toi, regarde la chose que j'ai faite là !*

L'autre dit :

— *Cette chose, qu'est-ce que c'est ?*

— *Cette chose-là, ce sont les pierres, celles de tout à l'heure, c'est moi qui les ai mises dans le feu.*

— *Eh bien ! Cette chose, elle a une utilité !*

*Puis, ils augmentèrent le feu. Quand ils l'eurent augmenté, ils mirent de nouveau des pierres. Ils firent une coulée, **eneghel**.*

Alors, ils se réveillèrent complètement. Alors, ils se mirent au travail, ils firent une coulée, ils l'ôtèrent, etc.

*Ce sont eux, Anegmod et Adabib, qui ont trouvé le métal **tizoli**, qui ont ôté la **tama** ».*

On a vu précédemment (p.16) comment ils utilisèrent le métal ainsi obtenu : une partie est transformée en hache et en lime à bois tandis que l'autre est conservée ; elle servira plus tard à confectionner des

(1) L'acquisition du savoir est ici référée aux visions que l'on a pendant les rêves.

ajouts pour les selles de chameau, leurs ultimes créations. La découverte du minerai et de la façon d'obtenir le métal est ainsi associée à l'origine du travail du bois et non pas à celle du travail de la forge. Néanmoins, et quel que soit le statut que l'on puisse donner à ce récit, une telle tradition est à rapprocher de l'opinion selon laquelle les *inadan* de l'Air auraient connu le fer. Ainsi, d'après J. Gabus (1958 : 45), « ils disposaient de minerais et le façonnaient en loupe ». (1)

Le cuivre

Anegmod et Adabib ont donc inventé successivement tous les objets usuels avant de commencer à fabriquer des selles qu'ils firent de plus en plus raffinées jusqu'à créer la plus belle d'entre elles, la selle *tamzak*. Mohamed ag Bididan poursuit ainsi son récit :

« Au moment où ils commencèrent à faire la belle selle tamzak, Anegmod a dit :

— Allez, voici ta place. Trouve cette expérience grâce à laquelle tu créeras la chose là dont nous ferons cette selle, une chose jolie !

Adabib a dit :

— Je vais me coucher.

Il dormit. Lorsqu'il fit jour, ils allèrent vers la montagne, ils trouvèrent des cailloux, ces cailloux dont ils sortirent le zinc, tutiya (2). Ils trouvèrent des cailloux dont ils sortirent le cuivre rouge, aghori. Ils trouvèrent des cailloux dont ils sortirent le métal jaune, darogh.

Ces cailloux-là, ils les mirent dans le feu. Une fois qu'ils eurent ôté, ils les mélangèrent tous et firent avec eux du métal jaune. Même aujourd'hui, quand ils n'ont pas de darogh, les artisans mélangent le zinc avec le cuivre rouge. C'est dans les cailloux qu'ils les ont extraits ; tous les métaux sont pareils ».

Anegmod et Adabib, après qu'ils eurent fabriqué du fer, découvrirent ainsi le moyen de traiter d'autres minerais dont deux minerais de cuivre différents. Cette tradition d'origine de la production de cuivre n'a été entendue qu'une fois et peut n'être, comme celle concernant le fer, que l'intégration, dans un récit à fonction littéraire, de bribes de savoirs glanés au hasard. Elle fait écho à une information recueillie au dehors de la classe des *inadan* auprès d'un Amasdragh, Mohamed, né vers 1900 (in Gall, 1981) :

(1) Les informations, en ce qui concerne le savoir des artisans de l'Air, sont contradictoires. Cf., par exemple, ce passage de Jean (1909 : 139) signalé par A. Bourgeot : « Les gisements métalliques sont inconnus. Seul le minerai de fer (*tazoli*) est abondant mais personne ne songe à l'exploiter. Les forgerons ne sont cependant pas rares dans la domesticité des tribus, mais ni l'extraction ni la préparation du *tazoli* ne sont connues. Des ouvriers, mandés du Damergou en 1904 pour répandre cet art, ne trouvèrent personne pour les aider, malgré de sérieux encouragements pécuniaires. Les forgerons de l'Air sont trop paresseux ; ils ne font que des réparations et leur outillage sommaire ne leur permet rien de sérieux. Les lances, sabres et autres objets de fer ou d'acier viennent de Tripolitaine ou de Kano. »

(2) Aucun gisement de zinc n'étant attesté dans la région, on peut se demander s'il ne s'agit pas ici d'étain. Il ne semble pas, en effet, que le tamasheq dispose d'un terme spécifique pour désigner ce métal. Ainsi, le Père de Foucauld (Tome II : 596) rapporte que les Kel Ahaggar n'ont qu'un seul mot, *ahalloum* (*aldun* dans la région d'In Gall comme on l'a vu plus haut), pour désigner le plomb et l'étain bien qu'ils ne confondent pas ces deux métaux.

« A Azelik, il y avait trois puits : l'un contenait du cuivre rouge, *aghor*, l'autre du cuivre jaune, *darogh*, le troisième du plomb, *aldun*. Les gens faisaient des bracelets et des bagues. Ils soudaient avec *aldun*.

On voyait le métal au fond des puits très profonds (*ighuran*). Le métal poussait dedans comme le natron auprès des sources. Ils accrochaient des bassines à des cordes pour prendre le métal au fond des puits.

Le cuivre appartenait aux *Imesdraghen* : ce sont eux qui le cultivaient. Même les artisans qui sont là et qui travaillent le métal, c'est d'eux dont ils ont hérité ».

Une telle tradition qui, au plus, indique qu'il fallait creuser des puits pour extraire le minerai (1) est de lecture difficile dans le contexte actuel. Isolée, elle ne renvoie qu'au seul récit d'Anegmod et Adabib découvrant le procédé de fabrication du zinc et du cuivre. Les artisans auprès desquels a été menée l'enquête, bien qu'ayant une relative connaissance de la façon de réduire le minerai de fer, paraissent ignorer que le cuivre puisse être obtenu d'une manière comparable et témoignent, quant à son origine, d'une relative indifférence (2).

Les caractéristiques de la mémoire technique semblent donc témoigner d'un savoir sur la fabrication du fer — qui serait associé à la présence ancienne de populations ayant pratiqué la réduction du minerai de fer dans la région — et, par ailleurs, confirmer que le travail du métal effectué dans les ateliers touaregs, y compris la transformation à froid des métaux mous, représente la seule séquence de la chaîne opératoire qui soit accomplie par eux. En d'autres termes, les *inadan* de la région d'In Gall-Tegidda-n-Tesemt auraient une relative connaissance des métaux ferreux qu'ils ne travaillent pas mais dont sont faits leurs outils alors que, d'une part ils ignoreraient l'origine des métaux cuivreux dont la transformation constitue l'essentiel de leur pratique artisanale et que, d'autre part, une production ancienne du cuivre est attestée dans la région où elle a laissé de nombreuses traces.

LES CONNAISSANCES ARCHÉOLOGIQUES

On rappellera rapidement ici quelques-uns des résultats acquis au

(1) De la même façon que, dans la région de Maradi, on extrayait le minerai de fer (cf. Lévy-Luxereau, 1983).

(2) Ces mêmes artisans déclarent par ailleurs ignorer les creusets du type de ceux trouvés à Marandet qui leur ont été présentés. De forme allongée et présentant un fond épais se terminant en pointe, ils auraient servi, rappelons-le, à traiter le cuivre (cf. vol. IV, t. II : 00). La forme pointue du fond paraît aux artisans actuels devoir permettre de fixer le creuset dans le sol sans qu'il se renverse. Quant à l'épaisseur du fond, elle est interprétée soit comme un manque d'intelligence technique des gens d'autrefois - il faut beaucoup de braise pour chauffer un tel creuset —, soit par la nécessité d'utiliser un creuset particulièrement robuste pour fondre des métaux durs tel le cuivre rouge *aghor*. Aucun des forgerons interrogés n'associe la forme de ces creusets anciens aux caractéristiques semblant pouvoir être évoquées à leur propos : leur forme, beaucoup plus élaborée techniquement que celle des creusets actuels garantissait sans doute une meilleure répartition de la chaleur intérieure ainsi qu'une température plus constante.

terme des recherches menées pour les périodes anciennes par D. Grébenart (cf. vol. III, t. II et III) et, pour l'époque médiévale, par S. Bernus (cf. vol. IV, t. II et 1983).

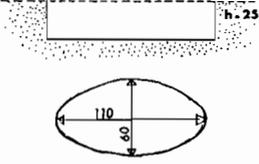
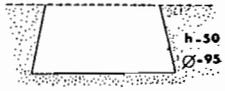
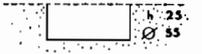
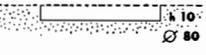
La fabrication du cuivre est attestée, dans la partie septentrionale de la zone d'étude, tout au long du premier millénaire av. J.-C. Le dispositif utilisé semble avoir été un four tronconique ou cylindrique en partie enfoui dans le sol qui était équipé d'une soufflerie auxiliaire et devait être détruit pour récupérer la loupe. Pendant la période qui précéda cet « âge du cuivre » et à partir de la fin du troisième millénaire av. J.C., aurait été pratiquée une « pré-métallurgie » (Grébenart, 1983) : les seuls témoins mis à jour sont les restes de structures complexes à l'intérieur desquelles ont parfois été retrouvés des résidus de combustion qui pourraient être associés au travail du cuivre. La technologie de ces dispositifs n'ayant pu être reconstituée d'une manière satisfaisante, les données concernant cette « pré-métallurgie » ne seront pas prises en compte ici.

Sous sa forme ancienne associée à l'utilisation de fours, la production du cuivre semble s'arrêter au début du premier millénaire de notre ère et ne reprendre que plusieurs siècles plus tard, à l'époque médiévale, par le traitement, dans des creusets, de nodules de cuivre natif extraits de calcaires dolomitiques. La fabrication du cuivre dans la région cesserait définitivement au XV^e siècle en même temps que décline la cité d'Azelik qui en est le seul siège connu.

A l'inverse de la fabrication du cuivre, discontinuée dans le temps et ayant usé de deux procédés différents (fours et creusets), la production du fer, dans des fours tronconiques ou cylindriques, se poursuit de manière quasi-continue à partir d'environ 500 av. J.-C. Toutefois, la fabrication ancienne du fer aurait connu deux époques successives, séparées de quelques 500 ans selon les datations actuellement disponibles. Les sites du premier âge du fer sont situés dans une aire géographique sensiblement plus septentrionale que ceux de la seconde période et les dispositifs utilisés diffèrent en ce que les fours, contrairement à ceux destinés à la fabrication du cuivre et qui leur sont contemporains, étaient posés sur le sol et non pas en partie enterrés dans celui-ci.

A partir de données extraites des travaux de D. Grénebart, concernant exclusivement des dispositifs associés à des scories lors de leur découverte et qui ont pu être datés au Carbone 14 (à ± 90 ans près), on peut, à titre indicatif, dresser les deux tableaux suivants des technologies de fabrication du cuivre et du fer dans des fours.

CUIVRE

| Datation | Site | Schéma (les mesures sont en cm) | Autres observations |
|------------|---------------------------------------|---|---|
| 850 BC | Afunfun-TAG 11 D.G. : 162 - 25 (1) |  | (Traces d'habitat peut-être temporaire associé au site 162) |
| 790 BC | Afunfun-TAG 11 D.G. : 162-44 |  | Fragments de parois montrant un orifice oblique |
| 640 BC | Afunfun-TAG 11 D.G. : 162-27 |  | Fragments de tuyère |
| 570 BC | Afunfun-TAG 11 D.G. : 162 - B 10 |  | Fragments de tuyère |
| 570 BC | Afunfun-TAG 11 D.G. : 162 - B 9 |  | |
| 560 BC | Azelik - TTS 40 D.G. : 210 - A 1 |  | Fragments de tuyère et de parois |
| 460 BC | Tyeral - AG 117 D.G. : 207 - 1 |  | Fragments de parois |
| 210 BC | Ikawaten - IAG 1 D.G. : 193 - A 3 |  | (Rares vestiges d'occupation) |
| 140 BC | Ikawaten - IAG 1 D.G. : 193 - A 2 |  | Fragments de parois |
| 670 AD (2) | Ikawaten - IAG 1 D.G. : 193 - T 1 |  | |

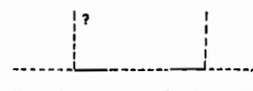
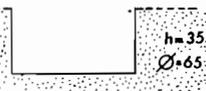
(1) La première des références (ici TAG 11) renvoie à la désignation du site telle qu'elle figure dans la notice de l'Atlas (vol. I) alors que la seconde est celle utilisée par D. Grébanart (D.G.) dans ses travaux (cf. vol. III).

(2) Cette date isolée est ici citée pour mémoire : elle pourrait en effet provenir d'un rajeunissement aberrant des charbons de bois à partir desquels a été faite la datation.

FER

----- Niveau actuel du sol

30 cm

| Datation | Site | Schéma (les mesures sont en cm) | Autres observations |
|-----------------------|--|--|---|
| I 490 BC | Ekne wan Ataram AG 94 D.G. : 119 (1) |  (Dessins reconstitués N.E.) | Fragments de parois. La datation est celle de la fosse voisine |
| 260 BC et 60 BC | In Taylalen II AG 11 D.G. : 15 |  | La datation est celle de la fosse voisine |
| II 490 AD | Afnuk - IG 16 D.G. : B |  | Pas de contexte archéo. 2 tuyères tronconiques |
| 1270 AD | Buntani (2) Région de Jola |  | Pas de contexte archéo. |
| 1380 AD | Hichem (2) Région de Jola |  | |
| III | Kori Bazin - IG 4 D.G. : 1 et 2 |  | |
| | Afnuk - IG 16 D.G. : C |  | |

I : Premier âge du fer

II : Second âge du fer

III : Période contemporaine

(1) La première des références (ici TAG 11) renvoie à la désignation du site telle qu'elle figure dans la notice de l'Atlas (vol. I) alors que la seconde est celle utilisée par D. Grébanart (D.G.) dans ses travaux (cf. vol.II).

(2) Situé au sud du périmètre étudié, ce site ne figure pas dans l'index des sites archéologiques de l'Atlas.

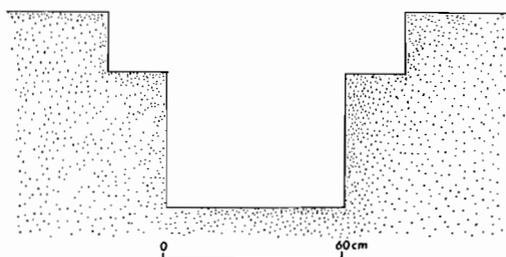
Production du fer et production du cuivre, comparables par certains de leurs aspects, notamment par l'utilisation de fours, s'opposent en de nombreux points que l'on précisera ci-dessous à propos des questions soulevées par les données présentées.

TECHNIQUE ET SOCIÉTÉ

Diverses observations ethnologiques tendent à montrer que la pratique contemporaine de la métallurgie du fer s'inscrit dans le prolongement de celle dont les traces ont été relevées par l'archéologie.

En premier lieu, les données concernant la *technologie* font apparaître davantage de convergences que de divergences. Dans le Damargu et dans la région de Maradi par exemple, les tuyères utilisées jusqu'à l'abandon de la fabrication du fer avaient des dimensions et une forme comparables à celles des tuyères retrouvées sur le site d'Afnuk qui est daté de 490 A.D. (1). Mais les convergences ne se limitent pas à des points de détail : elles intéressent l'ensemble des dispositifs observés et suscitent diverses interrogations.

Le dispositif de réduction du minerai de fer utilisé jusqu'en 1967 en Ader (Echard 1968, 1983) était constitué d'une cheminée tronconique d'argile posée sur des tuyères au-dessus d'un foyer aménagé dans le sol. Le four était à tirage naturel mais l'adjonction d'une soufflerie est attestée dans la région de Maradi (Lévy-Luxereau, 1983). L'ensemble des informations dont on dispose, qui intéressent l'Ader, le Koni, le Kurfey, le Damargu et la région de Maradi, montrent que le dispositif de réduction contemporain *dissocie le foyer de la cheminée*. Cette organisation particulière des appareils hausa permettait certes de ne pas les détruire en totalité pour extraire la loupe de métal mais, surtout, de réutiliser la cheminée à plusieurs reprises (jusqu'à quinze et vingt fois) en la déplaçant, après chaque opération de réduction, sur un nouveau foyer dont la coupe était, en Ader, la suivante :



Certains témoins de la métallurgie médiévale du fer, relevés par D. Grébenart dans la région de Jola (située à une centaine de kilomètres au

(1) Dans les provinces méridionales, la forme des tuyères constitue la variante la plus remarquable des dispositifs observés ou dont on a retrouvé les traces. Elle se présente soit en tronc de cône complet, soit en demi-tronc de cône comparable à une tuile canal.

sud de Marandet), pourraient indiquer que ce type de dispositif était déjà utilisé au XV^e siècle (cf. tableau fer). Seule une fouille spécifique serait susceptible d'infirmer ou de confirmer la présence de ces structures dans la série archéologique constituée et de mettre à jour les témoins matériels des modalités d'une telle transformation. Au cas où ce dispositif serait attesté dans la série archéologique, la *continuité technologique* deviendrait une hypothèse vraisemblable, cela sans préjuger de l'identité des populations ayant fabriqué le métal. En effet, la dissociation entre foyer et cheminée, caractéristique du dispositif hausa contemporain, serait alors la principale innovation technique qui soit intervenue au cours du temps. Assurant un meilleur rendement et permettant la mobilité des ateliers de réduction — donc le maintien de l'organisation sociale du travail sur laquelle on reviendra plus avant —, cette caractéristique apparaît comme le facteur technique essentiel dans le maintien de ce procédé de fabrication du fer jusqu'à nos jours.

Une observation effectuée par F. Rodd en 1922 dans le Katsena, région située au sud-ouest du Damargu, indique que, concurremment aux dispositifs qui viennent d'être évoqués, des fours en bol, constitués d'une simple cuvette creusée dans le sol, étaient alors en usage pour la fabrication du fer. « The ore placed in the hearth and covered with charcoal burning in a current of air supplied by two sheepskin bellows, the mouth of which are opened... ». Le recours à un tel appareil peut être interprété comme la réponse au besoin urgent de produire une faible quantité de métal. Certaines des traces datées de l'époque contemporaine qui ont été retrouvées à Kori Bazin et à AfnuK (cf. tableau fer) pourraient correspondre au même type de production. L'usage simultané de deux dispositifs très différents technologiquement, l'un élaboré, l'autre archaïque, indique à la fois le maintien de techniques anciennes et la capacité sociale, pour un artisan isolé, de produire le métal dont il a besoin.

L'hypothèse d'une continuité technologique dans l'histoire de la métallurgie de la région, dont les modalités restent à préciser par des travaux ultérieurs, est ainsi fondée, au niveau technologique, sur l'usage de *fours de structure comparable* définis, par D. Grébenart, comme *semi-enterrés* dans le sol. Cette hypothèse intègre non seulement la fabrication du fer à partir de 490 A.D., c'est-à-dire le « second âge du fer » du tableau précédent, mais aussi la fabrication ancienne du cuivre — de 850 B.C. à 670 A.D. — dans des appareils munis de soufflerie. Il n'y a en effet aucune difficulté logique dans l'enchaînement de ces techniques dont la présence est attestée de manière contemporaine dans des régions ou des localités voisines. De plus, on peut admettre que la production du cuivre ait été peu à peu abandonnée après l'apparition de celle du fer, ce métal ayant une meilleure qualité et des applications plus diverses dans les domaines de l'outillage et de l'armement.

De cette continuité se trouve en revanche exclu le premier âge du fer (cf. tableau), caractérisé par des dispositifs qui auraient été *posés* sur le sol, fait qui n'a jamais été relevé pour aucune autre période de fabrication du métal dans l'ensemble de la région. Sauf à penser que le niveau du sol se soit modifié au cours du temps dans l'un ou l'autre des cas observés, cette disposition des fours distingue à elle seule ce

premier âge du fer. La question soulevée est d'autant plus intéressante qu'une autre caractéristique accompagne ce trait technique : le fait, unique dans la région, que les traces des fours soient associées à des habitats (1).

En effet, l'hypothèse de continuité formulée ici s'appuie non seulement sur les données de la technologie mais aussi sur un trait, mis en évidence par les archéologues, qui renvoie à l'*organisation sociale* de la production des métaux dans les fours : *la situation des aires de travail à l'écart des habitats* — à l'exception du premier âge du fer — depuis les origines jusqu'à nos jours.

L'éloignement des habitats a été interprété principalement, par les archéologues, comme résultant d'une volonté des métallurgistes de se rapprocher de l'une ou l'autre des sources de matières premières nécessaires à leur activité ou comme renvoyant au caractère « itinérant » de forgerons qui viendraient saisonnièrement d'ailleurs pour fabriquer le métal. Sans que ni l'un ni l'autre de ces facteurs ne soient à exclure, ils paraissent néanmoins insuffisants pour expliquer que, dans tous les cas observés, les ateliers se soient trouvés implantés à distance des habitats. Les observations ethnologiques montrent que si les métallurgistes s'arrangent pour ne pas s'installer trop loin de leurs sources de matières premières — le contraire serait étonnant —, leur caractère « itinérant » peut, dans la zone, se définir comme une mobilité à l'intérieur d'un espace social fortement structuré. Les informations recueillies en pays hausa font apparaître deux situations extrêmes entre lesquelles tous les cas de figure peuvent se produire : un éloignement considérable (parfois plus de 100 kilomètres) de l'habitat des métallurgistes, l'implantation de l'atelier de réduction à faible distance du lieu de résidence (2 à 5 kilomètres). Mais, dans tous les cas, l'atelier est installé à proximité de l'habitat du leader de la fabrication du fer sous la conduite duquel s'effectue, en coopération, l'ensemble des travaux.

De ce fait, deux ordres de remarques, qu'il conviendrait de traduire en questions archéologiques, peuvent être faites quant aux vestiges retrouvés : les unes concernent la différenciation sociale, les autres l'organisation du travail.

L'éloignement des habitats peut en effet relever, outre d'explications techniques — rapprochement des matières premières, nuisances entraînées par la fabrication du fer, etc. —, d'interprétations référant à un processus de différenciation sociale ayant abouti à exclure, des lieux habités, certaines activités métallurgiques et à particulariser les groupes producteurs de métal. C'est bien évidemment le modèle hausa qui est privilégié ici pour des raisons tenant principalement à l'histoire du peuplement de la zone (2). Il convient néanmoins de rappeler la part d'arbitraire de tels transferts de modèles dans le temps et de souligner

(1) Le seul doute qui subsiste à cet égard tient au fait que les datations n'ont pu être effectuées qu'à partir des charbons de bois retrouvés dans les fosses voisines.

(2) Le peuplement de certaines provinces méridionales, en particulier l'Ader, aurait résulté, rappelons-le, de la migration de populations installées auparavant au Nord, dans la région d'Agadez et à ses alentours.

les limites de la grille proposée ici. Ces dernières tiennent pour l'essentiel à l'ignorance dans laquelle nous sommes d'un certain nombre de points, en particulier quant à l'origine ethnique des métallurgistes associés de manière contemporaine aux populations haoussaphones.

La particularisation des groupes de métallurgistes peut ou non s'accompagner d'une organisation spécifique du travail. Ainsi, en pays hausa, la réduction du minerai de fer était accomplie, jusqu'à son abandon, par des groupes de forgerons travaillant en coopération sous la conduite d'un leader. A la limite on pourrait dire que la seule phase du travail nécessitant techniquement la coopération de plusieurs travailleurs était le transport de la cheminée sur un nouvel emplacement, et réduire ainsi la question archéologique à celle déjà exprimée sur la transformation technique ayant abouti à la dissociation foyer-cheminée. Mais la plupart des opérations, compte tenu de la taille des fours, de la quantité de combustible qu'ils réclamaient, des nécessités de leur approvisionnement en minerai concassé, etc., paraissent difficiles à mener sous la forme de travail individuel. Les caractéristiques relevées par D. Grébenart pour de nombreux fours et le fait qu'ils soient parfois, comme au puits de Hichem (Région de Jola) regroupés en batteries laissent plutôt supposer une organisation coopérative du travail. L'étude de l'extension et des formes de celle-ci demanderait le recours à de nouveaux relevés et à diverses analyses (1). Toutefois, il paraît difficile que la division ethnique du travail entre des populations à vocations économiques différentes, clairement rapportée par les diverses informations ainsi qu'on l'a vu plus haut, puisse faire l'objet d'investigations archéologiques du même ordre.

On ne saurait trop insister d'une part sur l'association entre une forme particulière d'organisation du travail et l'organisation sociale à la fois interne au groupe de producteurs et générale à la société dans laquelle ils sont insérés, d'autre part sur l'inter-relation étroite de ces deux niveaux avec la technologie mise en œuvre. Celle-ci dépend certes des conditions sociales dans lesquelles elle se déploie mais, dans le même temps, elle a des effets spécifiques en général largement sous-estimés. Ainsi, les caractéristiques du dispositif de réduction utilisé en pays hausa, et peut-être depuis le XIV^e siècle plus au nord, à la fois implique et permet la production du fer dans des conditions sociales dont les principales caractéristiques sont : au niveau des artisans, une organisation inter-régionale ayant des conséquences sur l'ensemble des échanges et, au niveau de la société globale, une extrême particularisation du groupe producteur. Insister sur les effets sociaux des techniques, c'est indiquer l'importance des vestiges retrouvés par l'archéologie et la nécessité, pour leur constitution en séries, de prendre en compte les connaissances acquises sur le fonctionnement des systèmes techniques. Ainsi, en conjuguant l'ensemble des données disponibles sur la zone étudiée, peut-on formuler l'hypothèse que la fabrication du métal

(1) Par exemple, les relations qui pourraient être établies entre certains habitats et les sites de production par l'analyse des résidus et des objets ferreux trouvés dans les uns et les autres permettraient une première approximation de la circulation du métal.

dans des fours s'est effectuée dans deux cadres sociaux différents : l'un correspondant au premier âge du fer, l'autre à la fabrication ancienne du cuivre et au second âge du fer qui se serait éventuellement poursuivi jusqu'à la période contemporaine.

Ces diverses considérations soulignent le caractère singulier de la production médiévale du cuivre à Azelik, seul site où elle soit clairement attestée. Le cuivre y aurait été fabriqué, rappelons-le, sur le lieu d'habitat, dans des creusets dont les vestiges retrouvés en surface, peu nombreux, indiquent qu'ils n'étaient pas de grandes dimensions (environ 10 cm de hauteur au plus). Aucune fouille d'un atelier ou d'un espace supposé tel n'ayant encore été effectuée, il est difficile de préjuger de l'organisation des aires de travail. Toutefois, l'utilisation de creusets semble indiquer que le travail était individuel pour ce qui est de la fonte du cuivre, les diverses autres opérations ayant bien entendu pu résulter de formes particulières de la division du travail (entre les sexes, les classes d'âge, les groupes sociaux, etc.). Les quelques caractéristiques connues opposent ainsi la production médiévale du cuivre à la fabrication des métaux dans des fours : dans des ateliers fixes associés aux habitats, des artisans auraient produit du cuivre de manière intermittente ou permanente. Ces mêmes artisans ou d'autres en auraient transformé au moins une partie, fabriquant des objets de petites dimensions si l'on en juge d'après les vestiges retrouvés en surface (Bernus, S., 1983). Tout laisse ainsi penser à un traitement des métaux relevant de techniques d'orfèvrerie plus proches de la pratique touarègue contemporaine (cf. *supra*) que de celle observée chez les forgerons des zones méridionales. La production du cuivre à Azelik aurait alors visé à répondre aux besoins en objets de petites dimensions (bijoux par exemple) ou en éléments décoratifs. Ainsi qu'on l'a vu plus haut, la société contemporaine touarègue exprime des besoins du même ordre. Sans que l'on soit assuré d'une éventuelle permanence de ceux-ci dans le temps, ce fait remarquable rend néanmoins d'autant plus obscures les raisons de l'abandon de la fabrication du cuivre à Azelik vers le début du XV^e siècle. Doit-on le référer à l'épuisement de l'une des matières premières (gîtes cuprifères, bois), à la transformation de tout ou partie des impératifs de la production, à l'introduction de métaux d'importation moins coûteux (1) ou à la disparition — quelles qu'en soient les causes — du groupe producteur ?

Certains des facteurs évoqués, qui ont pu jouer seuls ou en association renvoient pour une part à l'*histoire régionale*. Le caractère conjectural de celle-ci et l'absence de certitude quant à la grille chronologique dans laquelle elle s'inscrit réduisent les remarques que l'on pourrait

(1) Le seul site actuellement connu autre qu'Azelik où aurait été travaillé le cuivre est la cité de Marandet. Les études qui y ont été menées ne permettent pas de déterminer quel a été son rôle dans l'industrie métallurgique régionale et inter-régionale, ni si elle a pu être le centre d'un travail du cuivre de nature à concurrencer celui qui était effectué à Azelik. De la même façon l'ignorance dans laquelle nous sommes à l'égard d'In Todoq interdit toute hypothèse sur les rapports et les échanges entre ces cités contemporaines.

formuler à l'observation de *coïncidences* entre l'apparition ou, au contraire, la disparition de l'une ou l'autre des techniques de production des métaux et certains faits historiques, notamment les migrations plus ou moins bien repérées dans le temps. Ainsi peut-on noter à titre indicatif, pour ce qui est du cuivre, divers rapprochements :

— L'abandon de la production ancienne du cuivre dans des fours se situerait peu avant l'arrivée des premiers groupes de migrants touaregs (en même temps qu'il coïncide avec le développement d'un second âge du fer comme on l'a vu plus haut).

— Le renouveau, à Azelik, de la production du cuivre dans des creusets correspond à la venue de populations berbérophones septentrionales, en particulier les Igdalen et les Iberkorayen, à une époque précédant de peu la fondation de l'état hausa du Gobir.

— L'abandon de la fabrication du cuivre à Azelik coïncide avec la « chute » de cette ville (fin du XV^e siècle) qui précède largement la disparition de la cité d'In Todoq (1658), le déclin de ces deux centres urbains paraissant avoir été entraîné non seulement par des événements politiques mais aussi par des transformations climatiques. La région aurait en effet connu, rappelons-le, deux *optima* d'humidité, le second d'entre eux se situant entre les VIII^e et XIII^e siècles de notre ère (cf. vol. II, t. II).

C'est dans ce contexte (cf. tableau) que se pose la question de l'interprétation des souvenirs conservés, à propos de l'histoire de la métallurgie, par les actuels occupants touaregs de la région.

On a vu que la mémoire technique associe la fabrication du fer à des populations hausa alors installées à Teleginit, Azuza et In todoq, des artisans d'autres origines ayant éventuellement pu réduire eux aussi le minerai. Mais, à propos de la fabrication du cuivre, seuls deux souvenirs ténus ont été relevés qu'il est difficile d'interpréter. Si l'on en croit l'ensemble des informations de nature historique actuellement disponibles sur la région, celle-ci aurait été habitée, durant plusieurs siècles, par des populations rurales et urbaines, à économie agricole et à économie pastorale. Leurs systèmes techniques, complémentaires (?), auraient pu admettre l'hyper-spécialisation de groupes restreints issus d'une classe sociale dominée. La société contemporaine offre un modèle observable d'une telle organisation du travail : celui de la production du sel dans les salines de Tegidda-n-Tesemt où le travail est effectué par des gens d'origine servile (cf. vol. IV, t. III, et Bernus, 1972). Tel pourrait avoir été le cas de la fabrication du cuivre à Azelik, le caractère restreint de l'entreprise et l'affectation des tâches techniques à des captifs ou à un groupe équivalent expliquant pour une part l'absence de souvenirs à son propos (1).

La division ethnique du travail, observée de manière contemporaine dans l'ensemble géographique incluant les régions septentrionales et méridionales, ne serait alors qu'un reflet appauvri et en partie inexact d'une situation passée : celle d'une répartition de tâches plus nombreuses et plus diversifiées entre différentes populations, qui aurait été à l'œuvre dans une même région alors traversée par le trafic transsaharien. C'est sans doute l'existence passée d'un tel contexte historique qui pourrait expliquer l'apparence paradoxale que présentent actuellement à la fois le savoir et les techniques touarègues en regard de ce que l'on sait sur l'histoire régionale de la métallurgie.

Pour l'ethnologue donc, la métallurgie n'aurait été l'un des facteurs de la « continuité régionale », notion de géographie, qu'à une époque antérieure au XV^e siècle, fondée sur la seule fabrication du cuivre qui est un métal rare mais localement présent. Le fer, étant abondant et partout répandu, rien ne s'opposait à ce qu'une population transfère ailleurs, à l'occasion d'une migration, tout ou partie de son système technique. C'est bien ce qui se serait produit dans la région d'In Gall-Tegidda-n-Tesemt où, avant même que les transformations climatiques défasent le couvert arboré, privant de combustible les éventuels métallurgistes, de nombreux groupes avaient déjà commencé leur mouvement migratoire. Ils emportaient avec eux leur propre culture technique ainsi que les acteurs de celle-ci et poursuivaient désormais leur histoire dans d'autres paysages.

Paris, CNRS, 1981

(1) On peut aussi, à cet égard, souligner une « coïncidence » d'ordre historique qui n'a pas été évoquée parce que totalement hasardeuse : le fait que l'abandon de la fabrication du cuivre ait lieu à une époque où de nombreuses populations émigraient vers le sud.

BIBLIOGRAPHIE

BERNUS, E.

1981 *Touaregs nigériens. Unité culturelle et diversité régionale d'un peuple pasteur*. Paris, Editions de l'ORSTOM, 507 p.

1983 « Place et rôle du forgeron dans la société touarègue », in *Métallurgies africaines...*, op. cit. : 237-252.

BERNUS, E. et S.

1972 *Du sel et des dattes*, Niamey-Paris, Etudes Nigériennes, 31, 128 p.

BERNUS, S.

1983 « Découvertes, hypothèses, reconstitution et preuves : le cuivre médiéval d'Azelik-Takedda », in *Métallurgies africaines...*, op. cit. : 153-172.

BERNUS, S. et N. ECHARD

1985 « Metalworking in the Agadez Region (Niger). An ethno-archaeological approach » in *Furnaces and Smelting Technology in Antiquity*, edited by P.T. CRADDOCK and M.J. HUGHES, Londres, British Museum, Occasional Paper No 48 : 71-80.

BERNUS, S. et P. GOULETQUER

1976 « Du cuivre au sel, recherches ethno-archéologiques sur la région d'Azelik (campagnes 1973-1975) », *Journal des africanistes*, 46, 1-2 : 7-68.

BONTE, P.

1970 *Production et échanges chez les Touaregs Kel Gress du Niger*, Paris, Institut d'Ethnologie, micro-fiches.

BOURGEOT, A.

1972 « Idéologies et appellations ethniques. L'exemple twareg, analyse des catégories sociales », *Cahiers d'Etudes Africaines*, 48, XII : 533-554.

BRIGGS, Dr. L.C.

1965 « European blades in Tuareg sword and daggers », *The Journal of the Arms and Armour Society*, 5, 2 : 37-95.

- BUCAILLE, R.
 1975 « Takaddâ, pays du cuivre », *Bull. de l'I.F.A.N.*, 37, B, 4 : 719-778.
- ECHARD, N.
 1965 « Note sur les forgerons de l'Ader », *Journal de la Société des Africanistes*, XXXV, II : 353-372.
 1968 « Noces de feu », film, 16 mm, coul., son, 32 mn. Paris, Comité du Film Ethnographique.
 1975 *L'expérience du passé. Histoire de la société paysanne hausa de l'Ader*, Niamey, Etudes Nigériennes, 36, 232 p.
 1983 « Scories et symboles. Remarques sur la métallurgie hausa du fer au Niger », in *Métallurgies africaines...*, op. cit. : 209-224.
- FOUCAULD, Ch. de
 1951
 1952 *Dictionnaire Touareg-Français*, Paris, Imp. Nat. 4 vol.
- FRANÇIS-BOEUF, C.
 1937 « L'industrie autochtone du fer en A.O.F. », *Bull. Com. Et. Hist. et Sc. de l'A.O.F.* : 403-464.
- GABUS, J.
 1955 *Au Sahara, les hommes et leurs outils*, Neuchâtel, La Baconnière, 104 p.
 1958 *Au Sahara. Arts et symboles*, Neuchâtel.
- GILLE, B.
 1966 *Histoire de la métallurgie*, Paris, P.U.F., Que sais-je ?, 96, 127p.
Histoire des techniques, Paris, Gallimard, La Pléiade.
- GIRONCOURT, G. de
 1914 « L'Art chez les Touaregs », *Rev. d'Ethn. et de Socio.*, 1-2 : 42-50.
- GOULETQUER, P.
 1983 « Territoires et techniques : le sel et le fer » in *Métallurgies africaines...*, op. cit. : 173-198.
- GREBENART, D.
 1983 « Les métallurgies du cuivre et du fer autour d'Agadez (Niger), des origines au début de la période médiévale. Vues générales », in *Métallurgies africaines...*, op. cit. : 109-126.
- GROS, M.
 s.d. « La poterie d'In Gall », in *Documents. Publication provisoire*, CNRS, RCP 322, 7 p.

- HAMANI, D.
1975 *Contribution à l'étude de l'histoire des états hausa. L'Adar précolonial (République du Niger)*, Niamey, Etudes Nigériennes, 38, 277 p.
- JEAN, C.
1909 *Les Touareg du Sud-Est de l'Air. Leur rôle dans la politique saharienne*, Paris, Larose, 361 p.
- JEMMA, D.
1972 « Les artisans de l'Ahaggar », *Libyca*, 20 : 269-290.
- LEROI-GOURHAN, A.
1943 *L'homme et la matière*, Paris, Albin Michel, 367 p.
- LEVY-LUXEREAU, A.
1983 « Métallurgie dans le sahel nigérien : contraintes de l'écosystème et effets de la technique, l'exemple de la région de Maradi (Niger) », in *Métallurgies africaines...*, op. cit. : 225-236.
- LHOTE, H.
1944 *Les Touaregs du Hoggar*, Paris, Payot, 415 p.
1954 « Note sur l'origine des lames d'épée des Touaregs », *Notes Africaines*, 61 : 9-12.
- Métallurgies africaines, Nouvelles contributions, Textes réunis par Nicole Echard, Société des Africanistes, Mémoires, 9, 339 p.
- NICOLAS, F.
1950 *Tamesna. Les loullemmeden de l'Est ou Touâreg « Kel Din-nik »*, Paris, Imprimerie Nationale, 279 p.
- OLIVER, R. et B. FAGAN
1975 *Africa in the Iron Age*, Cambridge University Press, 228 p.
- OURY, P.
1978 *L'Argus de l'outil*, Paris, Balland éd.
- PONCET, Y.
1983 « Minerais et exploitations métallurgiques : une réflexion géographique », in *Métallurgies africaines*, op. cit. : 199-208.
- RODD, E.
1923 « The Magazawa Hausa technique of Iron Working », 3 p. dact., 2 fig., Archives F. Rodd, vol. I, part III, The Royal Geographical Society, Londres.
- SAENZ, C.
1980 « Kinship and Social Organization of the *inadan* », Paris, Table ronde sur la parenté touarègue.

SPANDE, D.

1977 *A historical perspective on metallurgy in Africa : A bibliography*, USA, Mass., Crossroad Press, 68 p.

TYLECOTE. R.-F.

1976 *A History of Metallurgy*, Londres, The Metal Society, 182 p.

1973 « Iron smelting at Taruga, Nigeria », *JHMS*, 9 : 49-56.

1975 « The Origin of Iron Smelting in Africa », *West Afr. Journ. of Arch.*, 5 : 1-9.

1977 « Iron working at Meroe, Sudan », *Wiss. Arbeiten Bgld.* 59 : 157-171.

URVOY, Y.

1955 *L'art dans le territoire du Niger*, I.F.A.N., Etudes Nigériennes, II, 68 p.

VELTER, A. et M.-J. LAMOTHE

1976 *Le livre de l'outil*, Paris, Hier et Demain.

LES POPULATIONS ACTUELLES

Edmond BERNUS

Rappelons que les populations vivant dans la région du Projet sont essentiellement formées d'éleveurs nomades, associés à de petites communautés sédentaires très anciennement implantées. A ce schéma traditionnel, l'industrialisation récente a apporté des correctifs en favorisant une migration de travailleurs et de commerçants venus d'arrondissements ou de pays voisins. Aux éleveurs et citadins de vieille souche sont venus se joindre des étrangers qui grossissent les cités anciennes et les implantations nées récemment de la route et de l'industrie. Ainsi, l'arrivée successive de groupes familiaux, refoulant ou assimilant les occupants précédents, a progressivement mis en place un puzzle humain dont les pièces ne sont jamais définitivement fixées.

La mise en place des populations (1)

Les populations recensées dans le Département d'Agadez se répartissent dans les registres, en une poussière de « tribus » ou de « fractions » qui ont été modelées par l'administration coloniale dans le but de déstructurer cette société guerrière qui s'était révoltée. Les groupements ainsi créés, toujours en place, forment des unités assez peu cohérentes qui ne possèdent pas de territoires géographiques propres, mais se répartissent selon des aires imbriquées et superposées. La totalité des « tribus » et des « fractions » individualisées dans le Département atteint le nombre de 120 : cela correspond à une centaine de « tribus » touarègues, si l'on retire de ce dénombrement les groupes peuls et sédentaires (quartiers d'Agadez et d'In Gall). L'écheveau de ces listes officielles était si complexe que l'Administrateur F. Nicolas avait souhaité les regrouper en trois « souches », car la « tribu » est une « appellation (qui) recouvre en réalité une poussière de fractions, voire de « noyaux » de familles le plus souvent situées, sous des étiquettes de fortune, hors de leur dépendance normale » (Nicolas 1950, (b) : 459). Le retour à la tradition, selon Nicolas, ne fut jamais opéré et l'administration continue à rassembler de nombreuses tribus sous l'autorité du Sultan d'Agadez et sous celle de l'Anastifidet, chef des Kel Owey, sous le nom de « Non groupés du Sultan » et de « Groupement de l'Anastifidet ». Seules quelques unités politiques, constituent encore des

(1) Une partie de ce chapitre s'inspire de Bernus (1981 : 318-319), avec de nombreuses modifications et adjonctions.

entités autonomes sous la conduite d'un *amenokal*, telles celles des Kel Fadey et des Kel Ferwan.

Sur l'origine des tribus occupant aujourd'hui l'Air, les traditions locales fournissent de nombreuses sources que nous avons tenté de résumer ici. Avant de les énumérer et d'essayer d'en faire la synthèse, il faut rappeler que Djibo Hamani (1989 : 26 et 75) a montré que de nombreuses tribus citées par l'écrivain arabe Ibn Hawqal (10^e siècle) dans la région de Tadmakkat portent des noms proches de tribus actuellement connues dans l'Air. Il cite celles se rattachant aux Bani Tanamak (Tadamakka) : Isakkaranan, Imazwaghan (ou Iberkoreyan), Isattafan et peut-être Kel Sandal, Kel Ferwan, Itesan ; celles se reliant aux Sanhadja : Izaggharan, Imakkitan, Ifareyan ; celles se rapportant aux Zenata : les Bani Igdalan. Pour Djibo Hamani, ces sources arabes n'infirmement pas les traditions locales : la mouvance « de ces tribus et (de) leurs fractionnements entre le Sahara central et le Sahara méridional expliquent qu'elles paraissent venir à la fois du nord et de l'ouest ». Ces traditions font apparaître que les courants migratoires ne constituent pas les grandes vagues souvent décrites ; il s'agit, selon Djibo Hamani, plutôt de groupes familiaux qui ont fait, avant d'y pénétrer, des étapes successives à l'est, au nord et surtout à l'ouest de l'Air.

Avant l'arrivée des Touaregs, l'Air « était probablement peuplé de Noirs dont on sait fort peu de choses, sinon que certains groupes résiduels parlent un langage songhay considéré comme archaïque par les linguistes (Lacroix, 1981 ; Nicolaï, 1979) et qu'un certain nombre de groupes haoussaphones du sud (Gobirawa, Katsinawa) estiment être pour une part originaire de l'Air. L'archéologie, qui montre que ces populations préislamiques possédaient souvent un habitat sédentaire, apportera des renseignements intéressants sur des techniques aujourd'hui disparues (forage de puits, teinturerie, céramique, métallurgie). » (Bernus, 1986 : 352-353).

Parmi les éleveurs nomades de la région, les Igdalan constituent un cas à part : religieux non guerriers, restés en marge des conflits et des luttes d'influence, ils conservent un particularisme culturel très prononcé. Arrivés avant le dixième siècle (Nicolaisen, 1963 : 412), ils forment aujourd'hui encore plusieurs campements dans la région, alors que beaucoup d'entre eux ont poursuivi vers le sud leur migration (2). D'après certains auteurs (Laurent, 1966 : 72-73), les Igdalan seraient des « chorfa », venus de Fez, descendants du prophète par les femmes après une visite à Médine au cours d'une longue sécheresse. Reprenant cette tradition, Chapelle (1949 : 78-79) formule l'hypothèse d'une origine commune avec une petite tribu Zenaga des bords du Sénégal, qui porte le même nom (Igdalen) : « ces Igdalen, poursuit Chapelle, sont

(2) Igdalan kel Tafeyt et kel Tagaleyeyt (nord et nord-ouest de Marandet et de Tanout), Igdalan kel Amdit (sud de Marandet), Igdalan ta-n Tabagalamat (Tamaya, Abalak), Igdalan kel Tarayerit (Tillia, Telemses), Igdalan kel Tagaleyeyt (idem).

Nous ne pouvons énumérer tous les groupes Iberogan dispersés dans tout l'arrondissement de Tchinn Tabaraden. Citons cependant, sans exclusive : Idawatan, Iresaman, Igdaman, Ikarashan, Ibekman...

peut-être des descendants des « Gedala », une des tribus berbères qui envahirent la Mauritanie, des descendants de ces « Getules », cités pour la première fois par Strabon, puis par Pline et situés alors au nord du Sahara, sur le « limès romain ». Djibo Hamani (1989 : 76), nous rapporte des traditions comparables variant selon les sources : originaires « d'un lieu appelé Oudden, près de La Mecque », d'après certains Igdalan, « Igdalan et Shariffaï d'In Gall seraient venus d'Egypte » selon le chef Ghabdwan des Igdalan Kel Tafaï, qui tenaient cette version du sultan Umaru (père du sultan actuel Ibrahim) ».

Les enquêtes que nous avons menées (de 1968 à 1975) ont été décevantes : chez les Igdalan Kel Tafeyt, les deux personnalités majeures, Ghabdwan et Mokhammed wa-n Jekkad, ont donné respectivement La Mecque et Médine comme lieux d'origine, alors que des parents de Mokhammed agg Yusuf, interrogés du vivant de ce dernier en 1968 près de Tamaya (nord-est d'Abalak), parlaient d'Istamboul. Ces trois prestigieux personnages n'avaient que des références valorisantes sur le plan de l'Islam, en ne faisant aucune place à une tradition marocaine naguère évoquée. Aucune explication n'était donnée sur l'origine de la *tagdalt*, parler songhay avec des emprunts touaregs (3), sinon le mariage de Zeinabu, fille du premier Agdal arrivé dans l'Air, Mokhammed Kinin, avec un Zerma. Cette famille, première venue, parlait arabe lors de sa migration. La sœur de ce Mokhammed Kinin, ayant épousé un *eghawel* (affranchi), fut à l'origine des Iberogan, libres, noirs, dépendants des Igdalan, qui parlent eux aussi une langue de type songhay (*tabarog*, parler des Iberogan) (4). Les Touaregs, qui ne comprennent pas ces parlers, expliquent malicieusement qu'au moment où le Prophète distribuait les langues, les Igdalan dormaient ; à leur réveil tous ayant été attribués, le Prophète ne put que leur donner des parcelles de différents parlers, formant ainsi cette *tagdalt* composite. Cette tradition, où un sommeil inopportun fit oublier les Igdalan, confirme leur réputation d'être plus portés à la contemplation qu'à l'action, à la prière qu'à la guerre, à la lecture des livres saints qu'aux armes. Cette réputation justifiée leur vaut le respect, tout en leur donnant une image de faiblesse, voire de lâcheté dans la littérature et les poèmes faits par les guerriers : pour les *imajeghan*, ce sont des anti-héros :

« Depuis sept années, ils s'étaient tous avilis,
se laissant battre comme des Igdalan... »,

(Ghubayd, 1975 : 83) dit le célèbre poète-guerrier Efellan, en utilisant les Igdalan comme point de comparaison négatif (5).

Ce comportement particulier, ces caractéristiques culturelles, linguistiques et même physiques n'avaient pas échappé à l'explorateur allemand H. Barth en Décembre 1850, quoique sa description s'attache

(3) Ces parlers ont été classés par les linguistes dans « un sous-ensemble songhay-zarma septentrional » (Lacroix, 1981) ou dans « le songhay septentrional » (Nicolai, 1979 et 1981).

(4) Tradition recueillie au campement de Mokhammed agg Yusuf, près de Tamaya au nord-est d'Abalak en 1968.

(5) « Agdal/Igdalan / tribu touarègue de l'Ayr parlant le songhay et qui autrefois n'avait pas droit à porter les armes ni à combattre ». (Ghubayd, 1980 : 49).

sans doute ici aux Iberogan : « C'étaient des hommes grands, aux traits larges et grossiers, très différents de ceux que j'avais vus jusqu'alors, et avec de longs cheveux tombant sur le visage d'une façon inconcevable pour des Touaregs » (Barth-Bernus, 1972 : 105). Si Barth rappelle que les arabes les appellent « Arabes-Touaregs », comme le produit de la rencontre de deux mondes (idem : 109), il a bien vu que les Igdalan, « dont toute l'apparence, spécialement leurs longs cheveux, montre qu'ils sont un mélange de Berbères et de Songhay. Et il y a quelques raisons de supposer qu'ils appartiennent à l'origine aux Zenaga ou Senhaja » (idem : 137). D'après le grand érudit Khamed Ibrahim des Kel Eghlal que nous avons interviewé en 1977, les Igdalan, comme les autres tribus de l'Azawagh ne portant pas les armes (Kel Eghlal Enniger, Kel Allakod, Debbakar), ont accepté l'allégeance du sultan d'Agadez. Ce dernier leur avait dit : « Que les troupeaux et la religion soient vos seules occupations et je vous protégerai. »

Aujourd'hui, cependant, certains Igdalan portent des armes et un Abarog a dit : « des épées ont poussé sur le *tirza* (Calotropis procera) : si nous portons des épées c'est que nous devons maintenant nous protéger nous-mêmes. »

Faisant partie avec les Igdalan de ce premier courant migratoire, les Iberkoreyan (6), qui, d'après Nicolas (1950 (a), 46) seraient comme eux, « venus d'Orient par Bilma et le Kawar, s'installant temporairement dans l'Aïr où ils étaient arrivés avant le onzième siècle ». Le même auteur rapproche le nom des Iberogan de celui des Iberkoreyan, les uns et les autres groupes résiduels très anciens. Les Iberkoreyan après avoir combattu les Kel Owey qui les avaient suivis dans l'Aïr quelques siècles plus tard, partirent vers l'ouest fonder la ville d'In Teduq (Bernus, 1985) (7) ; ils en furent chassés par un chef idahusahaq nommé KhadaKhada, au milieu du dix-septième siècle. La destruction d'In Teduq provoqua la diaspora des Iberkoreyan qui migrèrent vers le sud jusqu'aux abords de l'Ader. Cet événement pourrait être lié à la scission des Iwellemmedan (Bernus, 1985 : 26) ; les Iberkoreyan furent alors rejoints par les Iwellemmedan formant dès lors avec eux la nouvelle « confédération » des Iwellemmedan kel Deneg, connus aussi sous le nom de Tegaregarayt (8). Le chef religieux, l'*imam* fut choisi dans une de leurs tribus, alors que le pouvoir politique (*eṭṭebel*) revenait à une tribu de l'aristocratie guerrière (Kel Nan). Des rivalités éclatèrent entre les deux pouvoirs et les suzerains durent, pendant une brève période, céder le pouvoir aux Iberkoreyan sous El Jelani (1807-1816, Ghubayd, 1975 : 34).

(6) Les Iberkoreyan sont cités dans les « chroniques d'Agadez » (Urvoy, 1934 : 156) sous le nom de Balkoray, comme une des cinq tribus de la confédération des Isandalan, plus connue sous le nom d'Itesan, une de leur principale tribu, P.F. Lacroix a suggéré une étymologie songhay, *boro kworey*, homme blanc, reprise par Ghubayd (1975 : 20). Ce terme désigne aujourd'hui de nombreuses tribus rattachées aux Kel Eghlal, Attawari et Isherifan vivant dans la région d'Abalak (Ghubayd, 1975 : 8-10).

(7) Cette question a été développée dans : Bernus (E.), 1985 - « In Teduq dans la tradition touarègue ». Rapport multigraphié, Paris, 1985 ; Programme vallée de l'Azawagh, campagne nov.-déc. 1984, 34 p.

(8) Tegaregarayt « entre les autres », nom donné par les Kel Aïr, pour signifier qu'ils sont entourés par les Kel Geres, Kel Aïr et Kel Ataram.

Les Isandalan, qui comprennent Immakitan et Itesan, occupèrent ensuite les vallées du centre et du nord-ouest de l'Air, précédant les Kel Geres qui s'installèrent dans l'ouest et le sud-ouest du massif. Les Kel Owey, après avoir séjourné au Fezzan pénétrèrent pour cette raison le versant oriental et occupèrent les vallées du nord-est de l'Air (Djibo Hamani, 1989 : 80). La chronologie de ces arrivées varie selon les auteurs : avant le dixième siècle pour les Igdalan et les Iberkoreyan, à partir du onzième siècle pour les Isandalan (« Sandals »), Kel Geres (« Kel-Gress ») et Kel Owey (« Kel-Oui ») ; enfin à des dates diverses pour les Kel Fadey, Kel Ferwan, Kel Tamat, etc., d'après Urvoy, (1936 : 146). Avant le dixième siècle pour les Igdalan et les Iberkoreyan, entre le douzième et le quatorzième siècle pour les Itesan et les Kel Geres, au quatorzième pour les Kel Owey, selon Nicolaisen (1963 : 412-413). Au huitième et au début du neuvième pour les Igdalan et certaines fractions Iberkoreyan et Isandalan, douzième et treizième pour les Kel Geres, treizième et quatorzième pour les Kel Owey d'après Djibo Hamani (1989 : 79-80). Itesan, Kel Geres, Kel Owey, venus successivement d'Aoudjilla en Cyrénaïque, se mirent en place progressivement, suivis par les Kel Ferwan et les Kel Fadey qui occupèrent d'abord les régions montagneuses septentrionales, dont ils prirent les toponymes : « ceux d'Iferwan » et « ceux de Fadey ». Les Kel Ferwan, originaires également d'Aoudjilla (9), furent repoussés vers le sud, dans la région de Tafadeq, dès le quinzième siècle, bien avant l'émigration définitive des Kel Geres hors de l'Air au dix-huitième siècle. Au sein de la « confédération » des Kel Ferwan, les Kel Tadele occupent une place à part ; ils se défendent de toute allégeance à la tribu suzeraine des Irawatan, et de fait ils ne suivirent pas le gros des Kel Ferwan, en restant dans le nord de l'Air, nomadisant du Talaq, à l'ouest, à la bordure du Ténére, à l'est.

Les Kel Fadey (10), originaires de Ghât, se rattachent, nous ont-ils affirmé, aux Imanan, alors que de nombreux auteurs (Duveyrer, 1864 : 322 ; Urvoy, 1936 : 150 ; Nicolas, 1950 : 472) les font venir des Taytoq de l'Ahaggar. Ils amorcèrent aussi, par étapes, une migration vers le sud : à Fadey (au nord-nord-ouest du Mont Greboun dans l'Air septentrional), à Aghalgu (la tribu suzeraine des Ighalgawan tire son nom de ce toponyme) et à Dabla, avant de gagner la région d'In Gall à la fin du dix-neuvième siècle. Kel Ferwan (à l'exception des Kel Tadele) et Kel Fadey occupent aujourd'hui les régions méridionales : ils débordent les plaines qui entourent l'Air et occupent une position charnière, d'Aderbissinat à Tafadeq pour les premiers, et d'In Waggar à Tegidda-n-Tesemt pour les seconds.

Kel Gharus et Ikazkazan, implantés aujourd'hui sur la bordure ouest de l'Air, sont venus de l'Ahaggar et du Tassili des Ajjer. Ils participèrent à une migration plus récente et occupèrent la bordure occidentale de l'Air occupée par les Kel Geres au dix-huitième siècle. Les Ikazkazan

(9) C'est la tradition la plus souvent rapportée : nous ne donnons pas ici les traditions issues de sources variées (Barth, Urvoy, etc.) relatives à d'autres origines (Ajjer, Ahaggar, Egypte, Fezzan), rapportées par Nicolaisen (1963 : 413).

10) Nous renvoyons au chapitre consacré aux Kel Fadey. Nous avons enquêté assez longuement sur leurs traditions d'origine.

prétendent faire partie des Uraghan, tribu noble du Tassili, et avoir adopté sur place le nom d'Ikzakazan, après que leurs femmes aient épousé des Touaregs de l'Aïr.

Pour bien des groupes arrivés dans l'Aïr, les traditions se référant à leur origine présentent des points communs. Pour chacun d'eux, il existe souvent des traditions différentes, voire contradictoires : les Kel Fadey, par exemple, seraient issus des Imanan (Ajjer) ou des Taytoq (Ahaggar) et les Kel Ferwan auraient également des origines variées selon les sources auxquelles on se réfère. Ces versions, en fait, ne sont pas exclusives les unes des autres, si on se rappelle que ces « tribus », ces « groupes », ces « confédérations » se sont constitués dans l'Aïr où ils ont pris la forme et l'appellation qu'on leur connaît aujourd'hui : nés dans un lieu ou à l'occasion d'un événement, ils ont adopté comme noms, toponymes (11) ou incidents révélateurs qui deviennent leur terme de référence dans l'espace ou dans le temps. De plus, dans les « confédérations » regroupant de nombreuses tribus, les traditions d'origine retenues concernent en général les tribus suzeraines (12). Nées de la rencontre sur place de familles ou de femmes et d'hommes appartenant à des communautés différentes, les termes de parenté servant à expliquer ces alliances sont révélateurs de la manière dont se sont constituées ces « tribus ».

Plus récemment encore, fin du dix-huitième ou première partie du dix-neuvième siècle, des tribus *imghad* de l'Ahaggar sont venues s'établir dans les plaines et contreforts du sud-ouest de l'Aïr (13) : contrairement aux cas précédents, elles ne se sont pas constituées sur place, mais ont conservé leur identité en se détachant de tribus restées dans l'Ahaggar. A partir de ces migrations récentes, les nouveaux venus ne se forment plus dans le creuset de l'Aïr : ces tribus ont été incorporées dans les groupements administratifs d'Agadez dès 1909 sous le nom de « Hoggars de l'Aïr ». Dans une première étape, ils ont nomadisé dans la plaine du Talaq en compagnie des Ikzakazan et des Kel Gharus, avant de poursuivre leur route vers le sud, jusqu'à la dépression périphérique du sud de l'Aïr, où ils vivent aujourd'hui.

Enfin une partie des Taytoq, l'une des trois tribus nobles de l'Ahaggar, avec son chef et quelques-unes de leurs tribus *imghad*, a été accueillie au Niger à la suite de rivalités avec les Kel Ghela et recensée à Agadez à partir de 1934. Ces Kel Ahaggar « nigériens » ne se distinguent des Kel Ahaggar algériens que par leur statut national, car ils nomadisent aux côtés des précédents dans le Tamesna, et ils conservent comme eux des contacts étroits avec les éléments de leur tribu restés en Ahaggar.

Ainsi, parmi les éleveurs qui ont pris place depuis environ un siècle

(11) Les toponymes qui donnent leur nom sont largement majoritaires : les Kel Fadey, Kel Ferwan, Kel Tefis, etc.

(12) Dans les « confédérations » regroupant de nombreuses tribus, les traditions d'origine concernent souvent les seules tribus suzeraines : Ighalgawan pour les Kel Fadey, Irawattan pour les Kel Ferwan.

(13) Il y a 180 ans (Lafitte, Rapport 1940-1942 ; Carnet monographique du cercle d'Agadez).

dans la région, on trouve essentiellement des Touaregs venus du nord, dans d'ultimes étapes à partir de l'Air ou dans un courant migratoire qui les a portés vers ces plaines sans réellement pénétrer le massif. Il faut enfin signaler parmi les derniers arrivés, les Peuls WoDaaBe avec leurs bovins, dont les premiers éléments sont signalés en 1925-26 (Laurent, 1966 : 84), alors que les véritables implantations se sont produites après 1940 ; à contre courant de toutes les vagues touarègues successives, ils sont venus du sud depuis une cinquantaine d'années, chercher des parcours encore disponibles, loin des zones agricoles saturées.

Les nomades de la région du Projet

Les acteurs permanents : leur place dans le cadre politique traditionnel

Les éleveurs qui nomadisent en saison sèche dans la région du Projet sont relativement peu nombreux, face aux « saisonniers » qui utilisent ces parcours durant un ou deux mois estivaux. Les acteurs permanents de cette scène, inscrite dans les vastes plaines de l'Eghazer, sont les Igdalan, « Hoggars de l'Air », Peuls WoDaaBe et sur les marges les Kel Ferwan, arabes Kunta, Kel Ahaggar, Kel Gharus et Ikazkazan (14).

Les Igdalan constituent de paisibles communautés, groupées autour de personnalités de grand renom que l'on vient visiter de loin pour leur savoir et leur sagesse. Akhmed wa-n Jekkad (15) avait installé son campement au sud de Tegidda-n-Tesemt, et il vivait, entouré de ses serviteurs, dans une atmosphère de recueillement et de prière. Au cours de l'année, le campement ne s'éloignait guère du puits d'Akenzigi, creusé sur l'emplacement d'un puits des « gens d'autrefois », (*kel lru*), laissant à l'ouest un monument désigné comme mosquée. En octobre 1972, sur les trente six tentes du campement, cinq seulement étaient occupées par la famille d'Akhmed, composée de son fils Mokhammed, et de ses filles mariées : toutes les autres tentes étaient réservées aux familles serves, attachées aux tâches domestiques et pastorales. Le campement de l'autre personnalité majeure des mêmes Igdalan kel Tafeyt, Ghabdwan, chef officiel, était installé à l'ouest d'Asawas et du barrage de Tigerwit, à proximité du puits de Kokeri, creusé par ses gens. Les Igdalan, minorité au teint clair entourée de très nombreux serviteurs qui leur sont associés depuis des générations, participent à la même culture et pratiquent un même langage, vivent dans un petit nombre de campements assez peu mobiles : les principaux sont ceux d'Akenzigi et de Kokeri déjà cités, ceux d'Asawas et d'Akasansan (à l'est du barrage de Tigerwit). Les Iberogan se regroupent dans d'autres campements : hommes libres, noirs, au statut intermédiaire de ceux des *ighawelan* et des *imghad*, ils possèdent des serviteurs comme les Igdalan et relèvent de la même famille culturelle et linguistique (*tagdalt*, *tabarog*). Leurs campements sont dispersés de Tegidda-n-Adghagh et d'Asawas au sud

(14) Kel Ahaggar, Kunta et Ikazkazan peuvent être selon leur implantation de saison sèche, acteurs permanents et/ou saisonniers.

(15) Mort en 1975, remplacé par son fils Mokhammed, décédé à son tour en nov. 1984.

de la falaise à Tembelaga, Sokkomor, Tchîn Gheytan, In Waggar, et plus au sud encore à Eghade (ouest d'Aderbisinat).

Les Igdalan kel Amdit ne font pas plus partie des usagers permanents que les Iberogan ci-dessus cités, qui comme eux nomadisent en saison sèche au sud de la falaise.

Iberogan et Igdalan se sont souvent avancés en zone agropastorale ; les uns et les autres se sont alors insérés dans des « ensembles politiques » (*eṭṭebel/eṭṭebelen*) variant selon qu'ils ont gagné la région de Tanout, Abalak ou Tillia, mais dans quelque région qu'ils vivent, ils ont conservé leurs particularismes et leur réputation d'hommes doux, pacifiques, vivant souvent repliés sur eux-mêmes. Les Igdalan sont surtout éleveurs de chameaux alors que les Iberogan possèdent de grands troupeaux de moutons et se livrent souvent à un petit commerce caravanier (terre salée de Gélélé, natron, etc.).

Depuis leur lointaine arrivée, Igdalan et Iberogan, sans ambitions politiques, sans recours à la violence sur les personnes et les biens, ont été placés sous la protection et l'hégémonie de diverses tribus suzeraines selon leur implantation géographique. Ne constituant ni des rivaux, ni des ennemis potentiels pour qui que ce soit, leur caractère réservé voire renfermé, leur repli culturel, n'ont jamais été vraiment menacés. Ils ont réussi, lorsqu'ils restaient en nombre suffisant, à maintenir de petits isolats défiant les siècles, au milieu du flux et du reflux d'innombrables tribus guerrières.

Les « Hoggars de l'Air » occupent le centre de la région étudiée, de part et d'autre de l'axe de l'Eghazer wa-nn Agadez. S'ils vivent aux côtés des Igdalan sur un même territoire, leur arrivée dans la région est toute récente par rapport à ces derniers, pour lesquels ils sont des nouveaux venus. Arrivés depuis environ deux siècles dans ces plaines du sud-ouest de l'Air, ils se sont progressivement liés avec les tribus trouvées sur place (Kel Gharus, Kel Tamat), et ont finalement distendu les liens qui les unissaient à leurs suzerains traditionnels ; ces tribus *img-had* relevaient jadis des Kel Ghela ou des Taytoq, et n'ont jamais vraiment possédé de véritable unité politique : Kel Rebsa et Ighallaman dépendaient des Kel Ghela, tandis que Ikaramayan, Isokonatan, Tegehen-Efis et Iklan-n-Tawshit étaient rattachés aux Taytoq.

Cet ensemble composite, dont les noms de tribus témoignent de leur origine comme de leurs liens de dépendance passés, forme un groupe marginal, sans chefferie traditionnelle autre que celle qui leur a été attribuée par l'administration coloniale. L'abandon des liens avec leur région d'origine se note en particulier par l'adoption de traits culturels spécifiques de l'Air : ils ont abandonné l'usage des velums en cuir, encore utilisés actuellement dans l'Ahaggar, pour adopter la tente en nattes.

En dehors de ces « Hoggars de l'Air », intégrés aux nomades nigériens, les Kel Ahaggar ont toujours posé problème aux autorités : dès 1909, la convention de Niamey (Chapelle, 1945) a précisé les limites entre Algérie et Niger, ainsi que les règles de transhumance. Elle autorisait les tribus de l'Ahaggar à venir, en cas de sécheresse, nomadiser dans le Tamesna, et leur accordait en quelque sorte un droit de pacage. Mais la convention d'autre part exigeait : « les campements de Touaregs

du territoire algérien actuellement sur le territoire du Niger devront tout d'abord évacuer ce territoire. Cette mesure leur est imposée afin de leur faire comprendre l'incorrection de leur conduite à l'égard des officiers des deux territoires... ». Cette exigence ne fut évidemment pas suivie d'effet, et la sécheresse quasi permanente de l'Ahaggar perpétua la présence des troupeaux dans le Tamesna.

En fait, ces éléments de tribus constituaient la base avancée des Kel Ahaggar vers le sud, permettant la capitalisation d'un cheptel camelin (surtout composé de chamelles), bovin et ovin, qui ne pouvait survivre dans le Sahara central, faute de pâturages suffisants. La paix définitivement instaurée par les Français, dès la fin de la révolte de 1917, au cours de laquelle le comportement des Kel Ahaggar resta assez ambigu (Salifou, 1973), incita des tribus entières à nomadiser dans le Tamesna à longueur d'année, sans retourner en Ahaggar ; des puits, forés par l'administration, favorisèrent ce mouvement. De plus, en raison de rivalités politiques, les Taytoq qui supportaient mal l'hégémonie des Kel Ghela en Ahaggar, émigrèrent, sinon en totalité, du moins avec les principales familles, leur chef et leurs *imghad*. Cette rivalité s'était manifestée lors de la révolte de 1917, précisément, où les Kel Ghela avec Musa agg Amastan avaient acquis une position dominante grâce à une politique prudente de non-engagement vis à vis des révoltés de l'Aïr. Les Taytoq, plus compromis, avaient subi une baisse d'influence, et avaient vu non sans jalousie croître les troupeaux des Kel Ghela, qui avaient su recueillir les biens des tribus révoltées en fuite. Au cours d'une rixe, en décembre 1934, trois hommes des Taytoq furent tués par des Kel Ghela ; ces rivalités incessantes, ces affrontements incitèrent les Taytoq à revendiquer leur rattachement au Niger, ce qui leur fut accordé en 1945. Les autorités pour prévenir de nouveaux conflits, tentèrent d'attribuer aux Kel Ghela et aux Taytoq des parcours distincts : aux premiers l'ouest de la piste de Tegidda-n-Tesemt à In Abangharit, aux seconds, l'est (Lafitte, 1940) sans qu'il soit vraiment possible de faire respecter ces dispositions.

De ce fait, il faut donc distinguer deux groupes de Kel Ahaggar, algériens et nigériens, correspondant à deux ensembles traditionnels rattachés aux tribus suzeraines Kel Ghela et Taytoq. Les uns et les autres ont des contacts avec l'Ahaggar, mais les premiers ne sont constitués que d'éléments avancés, alors que les seconds ont déplacé leur centre de gravité vers le sud. Les Kel Ghela ne comportent au Niger que quelques familles suzeraines, sous la direction de l'*amenokal* responsable devant l'administration locale, en compagnie de tribus dépendantes, assimilées au statut d'*imghad*, Ibotenatan et Iregeynatan (16), quasiment au complet. Enfin les Kunta, Maures d'origine malienne, de la région de Tombouctou, se sont rattachés aux Kel Ahaggar dans le Tamesna, dès avant l'arrivée des colonisateurs. Leur rattachement aux Kel Ghela confirme donc des liens traditionnels spontanés.

Les seconds, représentés par les Taytoq, tribu suzeraine avec son chef Mohammed ag Mohammed et leurs tribus *imghad* (Kel Ahnet,

(16) Rappelons que les Iregeynatan sont des métis d'Arabes et de Touaregs. A ce sujet, on peut se référer à la notice de Gast (ARAGENA, in Encyclopédie Berbère, 1989, IV, A266, 878-9, Aix en Provence. EDISUD.

Tegehe-n-Efis, Iwarwaran) nomadisent au Tamesna sinon au complet, du moins avec la majorité de leurs effectifs. Deux tribus Kunta (I et II), également d'origine malienne, ont poursuivi au sud des précédents une migration qui les a conduits à l'ouest d'In Gall : par commodité, sans raisons historiques valables, ils ont été rattachés par l'administration aux Taytoq.

Les Kel Ahaggar au sens large sont ainsi répartis en trois groupes qui témoignent de trois étapes successives de leur avancée vers le sud. Cette région peu accidentée entre Aïr et Adghagh des Ifoghas a toujours constitué un couloir de passage, où les troupeaux étaient souvent menacés par les rezzous venus de l'Aïr, de l'Ahaggar, de l'Adghagh des Ifoghas et du sud, par les kel Fadey et les Iwellemmedan. Le Tamesna est cependant conçu par les Kel Ahaggar comme le prolongement naturel de leur massif, comme l'annexe sahélienne complémentaire indispensable à leurs troupeaux.

Vivant dans cette zone de passage, auprès de populations les ayant précédés ou suivis, les « Hoggars de l'Aïr » qui ont adopté l'habitat local en nattes, font désormais partie des Kel Aïr. Ils ont une place définie dans le puzzle des groupes d'éleveurs de l'ouest du massif : ils sont entourés par les Kel Gharus et Ikazkazan au nord, les Igdalan et Kel Fadey au sud, les Kel Ahaggar à l'ouest et Kel Ferwan à l'est.

Kel Fadey et Kel Ferwan qui encadrent la région du projet et la débordent vers le sud, constituent deux groupements politiques autonomes, possédant chacun un *eṭṭebel* (tambour de guerre, insigne du pouvoir), dont l'*amenokal*, qui en est le dépositaire, appartient toujours à la même tribu suzeraine : Ighalgawan pour les premiers, Irawattan pour les seconds. Ces deux « confédérations » de type classique, possèdent chacune deux tribus suzeraines (Ighalgawan et Idawaran pour les Kel Fadey, Irawattan et Kel Azil pour les Kel Ferwan), qui commandent à un grand nombre de tribus dépendantes (*imghad*).

Les Kel Fadey qui ont fait ailleurs l'objet d'une étude particulière, ne sont cités ici que pour mémoire. Si l'*eṭṭebel* coiffe l'ensemble des Kel Ferwan, sous l'autorité de l'*amenokal*, les tribus dépendantes sont rattachées chacune à une des deux tribus suzeraines. Les Irawattan contrôlent les Isakaranan, Iburdianan, Ifadeyan, Igendianan, Idaleyan, Kel Akara et Ayt Ogharan, sans oublier les Kel Tadele qui contestent cette sujétion. Aux Kel Azil se rattachent les Ijakarkaran, Ikaokan, Ifokar, Ifoghas, Imazuran et Kel Tesemt. Leur aire de nomadisation va des contre-forts de l'Aïr jusqu'au Damergou, avec comme centre les environs d'Aderbissinat où se trouvent les campements des *imajeghan*.

Au dessus des tribus et des « confédérations », le Sultan d'Agadez fait figure de chef supérieur, au statut particulier de résident urbain. A ses côtés l'Anastafidet n'était au départ, selon Djibo Hamani (1989 : 316-319), qu'un chef sans pouvoir, ayant un rôle de représentation, sous les ordres du Kel Adode, véritable chef des Kel Owey ; depuis qu'il s'est installé à Agadez, au début du siècle, il a étendu son influence sur l'ensemble des Kel Owey, jardiniers, éleveurs et caravaniers de l'intérieur du massif ; Ikazkazan et Kel Gharus lui ont été un peu arbitrairement rattachés par l'administration, alors qu'ils appartenaient aux chefferies nomades des plaines occidentales de l'Aïr.

Toutes les autres tribus, groupées ou non, vivent sous l'autorité nominale du sultan.

Sur cette organisation traditionnelle, laborieusement et maladroitement structurée par l'administration coloniale, les Peuls WoDaaBe sont arrivés, par petits groupes, chacun sous la conduite d'un *ardo*, guide de chaque communauté familiale, sans s'insérer dans un espace propre du puzzle, sans reconnaître les chefferies en place. Ils se sont progressivement avancés jusqu'aux frontières du Sahara, en s'insérant dans les mailles vides de cet espace, en réalisant ici et là des accords entre particuliers sur l'utilisation, l'achat ou le creusement d'un puits ; leur migration connut des flux et des reflux : arrivés en ordre dispersé, ils désertèrent massivement les plaines septentrionales lors de la récente sécheresse, pour y revenir progressivement à partir de 1976, lorsque les conditions climatiques redevinrent meilleures. En 1984, devant un déficit fourrager exceptionnel lié à une saison des pluies catastrophique, ils quittèrent à nouveau la région, accompagnés cette fois de la majorité des groupes touaregs.

Les Saisonniers

Au cours de la saison des pluies, des éleveurs qui vivent pendant neuf à dix mois éloignés de la région du Projet, convergent vers la plaine de l'Eghazer wa-nn Agadez dans une migration estivale traditionnelle, connue au Niger sous le nom de « cure salée ». Ils suivent des itinéraires précis et se rendent d'année en année autour des mêmes puits et des mêmes sources avec des effectifs variant selon l'état des pâturages.

A partir des arrondissements de Tanout, Dakoro, Tchîn Tabaraden et de ceux plus méridionaux de Maradi et Tahoua, pasteurs et troupeaux se dirigent dans une vaste migration saisonnière vers les eaux minéralisées de l'Eghazer – sources, puits ou forages – un des objectifs majeurs de la « cure salée ». Si certains de ces éleveurs se déplacent au complet – hommes et animaux réunis – beaucoup d'agro-pasteurs de la zone méridionale et aujourd'hui d'éleveurs de la zone pastorale n'envoient que leurs troupeaux sous la conduite des jeunes et de bergers.

Des Touaregs qui ont quitté l'Air depuis un ou deux siècles et qui nomadisent au sud de la falaise de Tigidit et à l'est du 7° de longitude est, se dirigent vers les plaines de l'Eghazer autour des puits et sources de Marandet, Asawas, Tegidda-n-Adghagh et Tegidda-n-Tagaït : ce sont, entre autres, les Kel Ferwan, Kel Owey, Musgu (ou Tamesgidda), Igdalan. Egalement issus de l'Air, occupant un territoire à la frontière de Nigeria, au sud des précédents et des Iwellemmedan kel Denneg, Kel Geres et ltesan envoient d'immenses troupeaux de chameaux et de moutons, vers les mêmes points d'eau jusqu'à Tegidda-n-Tagaït ; les fils des grands propriétaires, accompagnés de bergers, partent avant les acteurs principaux de la « cure salée » et reviennent après, fin octobre, en parcourant cinq cents kilomètres à l'aller comme au retour.

A l'ouest du 7° de longitude, les Iwellemmedan kel Denneg constituent la majorité des éleveurs qui se rendent à la « cure salée », à partir de l'Ader, de Tchîn Tabaraden et d'Abalak en suivant des itinéraires

passant à l'ouest ou à l'est d'In Gall, selon leur aire de nomadisation de saison sèche (17). Les principaux points d'eau, buts de cette migration, sont les sources de Tegidda-n-Tesemt, Gelele, Azelik, les puits et forages artésiens (récemment mis en place par les compagnies minières) de Tende, Tiggart, Fonfu-Eghazer, le puits de Fagoshia, et le forage ancien d'In Jitan. Ces deux derniers points d'eau sont souvent utilisés à la fois par les Kel Aïr émigrés au sud et les Iwellemmedan : ils constituent une zone de rencontres et de contacts entre les éleveurs du sud-est et les Iwellemmedan qui, selon les années, préfèrent Fagoshia à Azelik ou In Jitan à Gelele.

Les « saisonniers » généralement évoqués dans les études ou rapports sur la « cure salée », sont les éleveurs méridionaux. En effet, originaires d'arrondissements provisoirement abandonnés, ils franchissent une ou plusieurs frontières administratives pour se rendre dans les plaines d'In Gall et d'Agadez ; ils reçoivent alors la visite des autorités de leur circonscription d'origine (préfets, sous-préfets, chefs traditionnels), qui, avec les responsables des arrondissements locaux se joignent à la tournée d'un ministre venu de Niamey. C'est le mouvement le plus ample, qui concerne les populations les plus nombreuses.

Les éleveurs qui nomadisent en saison sèche au nord de la région du Projet, effectuent également des mouvements vers les plaines de l'Eghazer à l'occasion de la « cure salée », mais leur déplacement s'effectue dans les limites de l'arrondissement d'Agadez, à l'intérieur d'une même zone écologique, du nord vers le sud. Il s'agit des Kel Ahagar au nord-ouest, des Ikazkazan et des Kel Gharus au nord et au nord-est.

Les Kel Ghela et les Taytoq, avec leurs tribus dépendantes respectives, nomadisent en saison sèche aux environs d'In Abangharit : lorsque les pluies sont venues, ils amorcent un mouvement vers le sud et se dispersent à l'ouest de Tegidda-n-Tesemt, aux alentours des puits de Tegaza, d'In Atay, parfois d'In Gushul ou encore des sources de Tegidda-n-Tesemt ou de Gelele.

Les Ikazkazan et les tribus rattachées à ce groupe (Shimofora, Kel Ezreg, Igerzawan, Afagarwel) nomadisent en saison sèche dans la vallée de Sekiret, autour du puits portant ce nom et en amont dans les vallées débouchant de l'Aïr, à Karafu, Illagazan, Tamazalak ; les Kel Gharus occupent une région toute proche au nord, la vallée d'Anu-n-Agerof. Ikazkazan et Kel Gharus amorcent en saison des pluies un même mouvement vers le sud qui les mènent aux sources et puits de Dabla, Aman-n-Tadant, Tegidda-n-Tagaït, Teleginit ; ils ne dépassent guère, en général, l'axe de l'Eghazer wa-nn Agadez, sinon pour gagner des forages immédiatement au sud tels Tende ou In Jitan.

La « cure salée », phénomène saisonnier traditionnel est devenu un événement politique national : le gouvernement met à profit ce rassemblement, dans un périmètre limité, pendant une brève période, pour visiter les éleveurs nomades, les informer, les encadrer. Les services de la Radio-Télévision, de la Santé, de l'Élevage installent pendant plusieurs semaines à In Gall, des délégations dont les équipes parcourent la

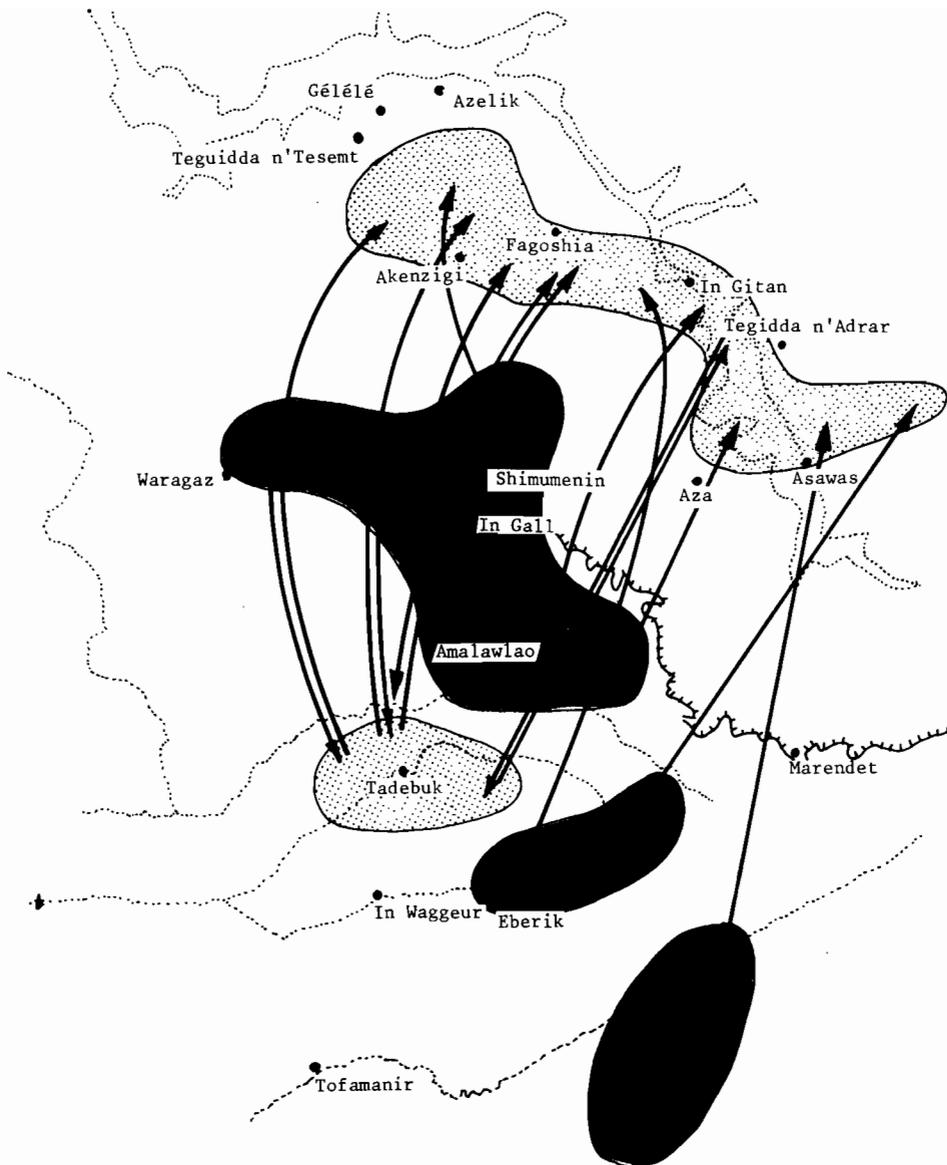
(17) Cf. Bernus 1981 : carte hors texte n° 2.

région : des campagnes de soins et de vaccinations et un renfort des services locaux, permettent des tournées et un accueil des malades. Une émission de radio est produite à l'antenne d'In Gall, informant les nomades des événements nationaux et locaux : déplacements du chef de l'Etat et des ministres dans le pays, visites et tournées des autorités et des services à l'occasion de la « cure salée », rassemblement en un point fixé à l'avance pour la réception d'une personnalité officielle, etc. Des spécialistes de Radio-club, des instituteurs volontaires d'origine nomade, participent à la vie des campements avec un poste radio et un magnétophone : ils font écouter les émissions, les commentent, suscitent des réactions qui sont enregistrées et envoyées à In Gall pour être diffusées.

L'Administration déclare la « cure salée » ouverte à une date qui peut varier en fonction des conditions climatiques. C'est l'occasion pour les autorités officielles de parler aux nomades des problèmes qui les touchent, concernant l'élevage, l'économie, le développement, de montrer la place importante qu'ils tiennent dans la communauté nationale et de prouver l'intérêt que leur porte le gouvernement.

Acteurs et saisonniers rassemblés : les parcours confondus de la saison des pluies

Le tableau présenté ci-dessus des populations nomadisant en permanence ou pendant la seule saison des pluies dans la région du Projet doit être nuancé. Au mois de juin, lorsque le vent du sud (*efarey*), humide commence à souffler et que des manifestations orageuses éclatent sans toujours provoquer de pluie importante, de nombreux nomades des plaines de l'Eghazer amorcent un mouvement vers le sud, Hoggars de l'Air, certaines tribus Kel Fadey vont ainsi à la rencontre du *Front Inter Tropical* qui déclenche de violentes tornades en refoulant vers le nord les masses d'air continentales sahariennes. C'est un mouvement limité dans le temps et dans l'espace vers un air humide pressenti par les hommes, humé par les animaux, en attente de l'arrivée de la saison nouvelle. Début août, lorsque les éleveurs méridionaux amorcent leur mouvement vers le nord, ces « permanents » font demi-tour et reprennent la même direction, refluant devant le front des troupeaux qu'ils précèdent pour ne pas mêler au cours du mouvement leurs animaux à ceux des nouveaux venus par crainte de pertes et de vols. Lorsque les « saisonniers » arrivent en pleine saison des pluies, ils ont repris place sur leurs parcours de « cure salée » qui sont peu éloignés de ceux qu'ils occupent en saison sèche. Autour des principaux points d'eau, sources, puits et forages artésiens, voisinent alors des troupeaux innombrables, chamelles à robe aux larges taches sombres (*azerghaf*), aux yeux vairons des Kel Geres, et à robe unie et claire des Iwellemmedan et des Kel Air, quelques troupeaux de moutons à longs poils noirs des Kel Ahaggar et moutons à poils ras des Kel Air et Iwellemmedan. Les tentes à velum en peaux s'installent au voisinage des tentes en nattes : au cours des déplacements les ânes, bœufs porteurs et chameaux des Kel Air (Kel Ferwan, Igdalan, etc.), se distinguent par les arceaux de leurs tentes,



AIRES DE NOMADISATION DES KEL FADEY

-  aires de nomadisation en saison sèche
-  aires de nomadisation en saison des pluies
-  mouvements de début de saison des pluies



supports des nattes, qui sont arrimés sur les montures comme des arcs dressés au-dessus des voyageuses. Les palanquins surmontés d'un dais en tissu blanc, qui se balancent au rythme du pas des chameaux, signalent l'arrivée des religieux Kel Eghlal, dont les femmes sont ainsi protégées des regards indiscrets.

Au cours des mois d'août et de septembre de nombreux mariages ont lieu dans des tribus dont les campements se sont rapprochés : des travaux pastoraux moins contraignants, une disponibilité plus grande des hommes, liée à des ressources plus abondantes, facilitent le déroulement des fêtes. Dans certains cas, « saisonniers » et permanents voisinent, ce qui provoque des visites, des contacts, des réjouissances. C'est parfois l'organisation de mariages entre tribus alliées, comme celui entre la fille du chef des Kel Gharus et une jeune fille des Ighalgawan (Kel Fadey) auquel nous avons assisté en septembre 1977, au sud de Fagoshia, lieu de rencontre entre Kel Gharus venus du nord et Kel Fadey du sud. C'est l'époque où les groupes émigrés dans les zones méridionales viennent en pèlerinage sur les tombes de leurs ancêtres, sur celles de saints, objets d'un culte, ou simplement sur la tombe d'un des leurs, mort au cours de la « cure salée ». C'est le cas des Kel Geres qui se rendent sur leurs anciens cimetières au sud-ouest de l'Aïr (à Jikat, en particulier), des Tamesgidida qui se recueillent à Anasafar au nord d'In Gall sur les tombes de deux saints, ou des Iwellemmedan qui visitent celle de leur *amenokal*, Mokhamed agg Elkumati, mort au début du siècle près d'In Gall, à In Taghazamt, c'est à dire le « lieu de la maison » (18).

A la fois point de départ et point d'arrivée pour de nombreux groupes nomades, la région du Projet reste en saison des pluies un pôle de convergence pour les éleveurs éloignés et proches, qui profitent de conditions pastorales exceptionnelles pendant cette brève période. Pour les « permanents » comme pour les « saisonniers », elle est partie intégrante de leur écosystème. Cette coexistence intermittente n'est pas contestée et elle se poursuit sous des formes nouvelles qui voit souvent aujourd'hui l'abandon des déplacements collectifs, remplacés par la transhumance des troupeaux sous la conduite des hommes jeunes. Ces dernières années, l'occupation de l'espace s'est transformée : des étrangers sont arrivés et le nombre des citadins s'est accru plus rapidement que celui des éleveurs.

L'évolution récente de la population : les nomades et les « autres », étrangers et citadins

La densité de la population d'éleveurs nomades varie donc au cours de l'année : faible pendant neuf à dix mois, elle augmente sensiblement de la mi-juillet à la mi-septembre avec cependant d'importantes variations interannuelles, en fonction de la pluviosité et des pâturages. Les recensements ne font état que des populations nomades permanentes, recensées dans les arrondissements d'Agadez et d'In Gall. Les « saisonniers » figu-

(18) Nom donné en raison de la taille de la tombe qui la fait ressembler à une maison.

rent sur les registres des sous-préfectures qui les administrent et sur le territoire desquelles ils nomadisent pendant les 4/5^e de l'année. Les chiffres officiels ne rendent pas compte de cette occupation temporaire de la région et ne traduisent qu'une densité correspondant aux neuf à dix mois de saison sèche. Ce flux annuel en hommes et animaux peut donc difficilement être comptabilisé, en raison du cloisonnement administratif de milieux complémentaires, exploités au sein d'un écosystème global cohérent : l'unité écologique déborde ici celle de l'arrondissement.

L'évolution récente de la population dépasse cependant ce flux et ce reflux saisonniers des éleveurs qui se perpétuent. Des changements se sont manifestés dans la composition de la population, dans ses activités, à l'occasion de deux phénomènes concomitants dont les effets se font encore sentir : d'une part, la sécheresse de 1969-1973, et son retour dramatique en 1983-1984, de l'autre la phase d'industrialisation avec l'implantation de grandes sociétés depuis 1976.

La source des données démographiques

Jusqu'à 1977, les sources statistiques concernant les populations du Niger étaient de deux ordres. En premier lieu les recensements tenus par chaque sous-préfecture ou poste administratif dans des « cahiers » remis à jour périodiquement : les « fractions », « tribus », « groupements », « villages » ou « quartiers » de ville étaient recensés successivement et les registres complétés au fur et à mesure par adjonction et suppression jusqu'au recensement suivant. Les mises à jour, effectuées selon les possibilités du personnel administratif à un rythme variable, étaient souvent reportées en raison de l'immensité du territoire et de la dispersion de la population. De ce fait les recensements administratifs n'étaient jamais réalisés en une même année dans le cadre du même arrondissement ; de plus, leurs qualités étaient très inégales en fonction d'un personnel plus ou moins formé, ou étranger à une population qui n'« avouait » qu'une partie de ses effectifs pour diminuer ses impositions. Les recensements administratifs, largement sous-évalués constituaient néanmoins la base de toute donnée quantitative sur les populations.

La seconde source disponible avant 1977 était fournie par les enquêtes démographiques par sondage qui s'étaient déroulées au Niger, en zone agricole d'abord, puis en zone pastorale en 1963-1964 : cette dernière enquête, publiée en 1966 sous le titre « Étude démographique et économique en milieu nomade » couvrait approximativement l'arrondissement de Tchîn Tabaraden, avec une extension vers le sud en zone agro-pastorale : elle ne concernait malheureusement pas les arrondissements d'Agadez. Comme toutes les enquêtes par sondage elle avait été réalisée au même moment sur toute l'étendue du terrain retenu, par des agents formés préalablement. Si la technique du sondage ne permet pas d'apprécier les effectifs de telle ou telle « tribu », elle fournit des données sur les mouvements naturels de la population (taux de natalité, de mortalité, etc.) qui corrigent bien des idées reçues, en particulier celles concernant le faible taux de croissance, voire même la dispa-

rition à terme des Touaregs de certaines catégories (*imajeghan* en particulier). Bien que ne touchant pas directement les populations de la région du Projet, mais seulement une partie des « saisonniers », ces chiffres avaient une valeur comparative.

Une nouvelle source est aujourd'hui disponible : le recensement général de la population de 1977. Ce document devrait conjuguer les avantages des recensements administratifs et des enquêtes par sondage : exhaustivité des populations recensées, et dénombrement effectué pendant une même période (Novembre et Décembre 1977), par des agents spécialement formés à cette tâche. Ce recensement se distingue des sources administratives antérieures qui servaient de base à l'impôt et de ce fait négligeait parfois jeunes et vieillards non imposables : il permet donc d'obtenir des résultats relatifs aux mouvements naturels et l'évolution démographique. Malheureusement ce recensement n'a jamais été publié intégralement : les chiffres communiqués ne concernent que des données globales concernant les départements, les arrondissements et les centres urbains et ne sont pas fournis au niveau des « groupements » ou cantons, des « tribus » ou villages.

Un dernier document photocopié, daté de février 1983, émane des services agricoles du Ministère du Développement rural ; on y trouve analysé l'évolution de la population du Niger de 1977 à 1983, en utilisant des taux de croissance variable pour chaque département. Les effectifs de population sont donnés globalement par arrondissement et même par « groupement » dans la zone pastorale.

La situation actuelle ou la difficile interprétation des données

Dans ces divers documents, on constate une césure entre les chiffres donnés avant et après 1977. Avant cette date, les effectifs fournis par les recensements administratifs, source principale de toutes les données disponibles, sont largement sous-estimés. L'Enquête démographique en milieu nomade, seule, avait montré cette sous-évaluation et fourni des taux de croissance annuels (taux de reproduction brute de 1,9 à 2,5 %) proches de ceux donnés en 1977. Mais l'enquête par sondage ne permettait pas de comparer avec précision, familles, « tribus », « groupes », villages, quartiers urbains : c'est pourquoi les recensements administratifs étaient utilisés pour l'analyse comparative fine, au niveau des plus petites unités de référence.

Ainsi dans notre étude des Kel Fadey, les statistiques sont tirées des recensements administratifs de 1974. Les onze tribus Kel Fadey comportent selon ses sources 4.100 habitants. Dans le document du Ministère du Développement rural, ils groupent 10.942 personnes en 1977 ; mais, comme le document ne porte que « Groupement Kel Fadey », « 33 villages », alors qu'on sait qu'il comprend onze tribus, portant chacune un nom, et formant des unités cohérentes, on reste troublé devant une entité si mal définie. Vérification faite, on s'aperçoit qu'au Groupement Kel Fadey ont été rattachés les Igdalan, Kunta, « Hoggars de l'Air », Taytoq avec leurs dépendants et les Peuls Bikorawa ou Bingawa. On a rassemblé sous le nom d'une chefferie touarègue cohé-

rente et bien identifiée toutes les tribus nomades de la région, y compris les Peuls, chacune d'elles étant désignée comme « village ». Cela dénote une méconnaissance totale des structures politiques touarègues et un abandon volontaire des classements antérieurs : de plus, la notion de « village », qui ne correspond à rien dans la zone donnée, traduit peut-être un souhait, mais en tout cas pas une réalité. Autrement dit, si le chiffre de 1974 est certainement sous-évalué, celui de 1977 ne peut être correctement interprété, faute de précisions sur la notion de « village » plaquée arbitrairement sur des éleveurs nomades vivant sous la tente.

Autre difficulté, le désaccord entre les chiffres du recensement général de 1977 et ceux du document du Ministère du Développement rural. Pour l'arrondissement d'Agadez et la même année de référence (1977), le premier donne 91.925 habitants et le second 44.519 : il semble que le dernier, bien que publié en 1983, ignore les données du Recensement général et s'appuie sur les recensements administratifs majorés. L'analyse de la population depuis 1976 ne peut être faite sans de grandes précautions. Le document du Ministère (M.D.R.), à partir de chiffres de 1977 (largement inférieurs à ceux du Recensement général) établit des statistiques jusqu'en 1983, en donnant à chaque département un taux d'accroissement variable. Celui d'Agadez est le plus élevé de l'ensemble du pays, avec 6 %, dépassant même largement celui de Niamey (3,9 %), département qui possède pourtant la capitale au développement incontrôlé avec des habitants toujours plus nombreux. Ce document montre donc que l'augmentation de la population du département d'Agadez, née de l'industrialisation, provoque un renouvellement rapide du peuplement par migration.

Mais ce taux de croissance, largement supérieur à l'ensemble du pays (2,7 %), ne peut être utilisé d'une manière uniforme. Il ne concerne que les villes, les centres industriels, les marchés : les éleveurs, comme l'ont prouvé les enquêtes par sondage, possèdent un taux de croissance inférieur, non seulement à celui des agriculteurs et des citadins, mais aussi au taux national. Autrement dit, ce document oublie un fait essentiel : la progression de la population est discontinue dans l'espace et effective seulement dans quelques centres et le long des axes routiers ; il ne montre pas le déséquilibre croissant entre les centres fixes et les zones d'élevage, entre les populations citadines et pastorales, les premières bénéficiant de l'apport des migrations du travail, les secondes du seul croît démographique naturel, relativement faible. Le Recensement général de 1977, qui dénombre les populations urbaines montre bien ce phénomène : dans le département d'Agadez, cette population citadine représente 28,1 % du total, alors qu'elle n'est que de 22,1 % dans le département de Niamey, avec une moyenne nationale de 11,8 %. La faible densité du département, inséré pour sa plus grande partie en zone saharienne, accentue ce déséquilibre : toute augmentation de la population citadine, donne à celle-ci une importance relative sans commune mesure avec ses effectifs réels.

L'avenir en question

La sécheresse de 1969-1973 a provoqué le regroupement de nombreux éleveurs ayant perdu leurs troupeaux autour de certains points : environ des villes pour les « éprouvés » selon la terminologie officielle, dans l'attente de la distribution des vivres — autour des forages artésiens pour l'aménagement de cultures irriguées, grâce à l'écoulement d'une eau jaillissante laissée libre pour ces usages agricoles.

La fin des distributions officielles, la reconstitution partielle des troupeaux familiaux, favorisèrent le retour de nombreux éleveurs vers leurs parcours habituels. Si dans l'ensemble du Niger, les troupeaux étaient presque reconstitués vers l'année 1981, ce n'était pas encore le cas pour le département d'Agadez, bien que la progression soit spectaculaire.

**Effectifs estimés des troupeaux en 1981
par rapport à ceux de 1968 en pourcentage**

| | Bovins % | Ovins % | Caprins % | Camelins % | UBT* % |
|--------------------------|-------------|------------|--------------|---------------|-----------|
| AGADEVZ (Département) | 19,5 | 114 | 48,5 | 49,9 | 40,3 |
| TCHIN TABARADEN | 69,7 | 157,6 | 113,8 | 90 | 81,9 |
| Total NIGER | 76,9 | 113,8 | 110,2 | 110,8 | 86,4 |

* U.B.T. : unité de référence correspondant à un bovin sur pied de 250 kg, équivalent ici à 1 camelin, à 0,75 bovin et à 0,10 ovin ou caprin.

Les tentatives agricoles encouragées par le gouvernement au cours des années 1970-1974, ne provoquèrent pas le mouvement de sédentatisation attendu : les aménagements de Tegidda-n-Adghragh ou du barrage de Tigerwit furent désertés et seuls quelques forages restèrent colonisés par les jardiniers les plus entreprenants, comme celui de Tebelilig à l'ouest de Tegidda-n-Adghragh. Ce furent les travaux de la route, les créations industrielles et minières qui suscitèrent un afflux de populations nouvelles. Si les éleveurs trouvèrent quelques emplois, ce furent surtout les migrations, à partir des zones peuplées du sud, qui fournirent l'essentiel de la main d'œuvre.

Ce développement industriel rapide ne se poursuit pas et de nombreux projets furent mis en sommeil, après la baisse du cours de l'uranium, le ralentissement des politiques nucléaires des Etats industriels occidentaux et la mise en service dans le monde de nouveaux gisements plus accessibles.

La société japonaise (IRSA) implantée à Tegidda-n-Tesemt procéda à des recherches, mais ne construisit pas la ville attendue près d'Azelik pour l'exploitation de l'uranium. De nouvelles recherches sont actuellement en cours près du puits de Sekiret, mais on ne semble pas disposé à ouvrir de nouvelles usines. La route Tahoua-Arlit terminée, de nom-

breux emplois furent supprimés, car l'entretien de la route ne nécessite plus que des équipes réduites. Après la phase de progression rapide, c'est une période de stagnation qui s'annonce, perpétuant ce déséquilibre entre une société urbaine qui attire toujours des étrangers — ouvriers, manœuvres, commerçants — et une société pastorale à croissance lente, qui exploite des troupeaux surtout de camelins.

Pour beaucoup d'éleveurs cette période a été riche en événements. Fin de l'émigration et du commerce vers et avec la Libye, en particulier du bétail sur pied. Ouverture de nouveaux centres industriels et administratifs créateurs d'emplois. Arrivée de Japonais, appartenant à une humanité inconnue des populations nomades qui virent en eux des « génies », menaçants pour l'équilibre de la société et des individus. De nombreux Touaregs connurent des troubles psychiques à l'occasion de l'irruption de ces humanoïdes étranges, échappant à toutes les classifications établies, et jamais encore signalées dans les traditions.

Le retour de la sécheresse en 1983 et surtout en 1984, où le déficit en pluie atteint des records absolus (4 mm en 1984 à Agadez), provoqua cette année-là une chute brutale des ressources fourragères : Touaregs et Peuls, confondus cette fois, quirrèrent la région, après la fin de l'été, vers des parcours méridionaux ; certains Touaregs se réfugièrent en Ahaggar. Tous ceux qui partirent ne sont pas encore revenus : le gouvernement mit en place des centres de « cultures de contre-saison saison ». L'histoire ainsi se répète et s'accélère : les éleveurs sont une fois encore durement touchés et reprennent lentement place sur des parcours reverdis.

La région du Projet a donc connu une évolution rapide avec la progression spectaculaire de la population citadine. Bien que les programmes industriels soient en retrait par rapport aux prévisions, le rapport entre les pièces du puzzle fixes, démesurément grossies, et celles des éleveurs qui ne changent guère, est désormais modifié. Ces derniers continuent à occuper des espaces immenses : même si leur croissance démographique est réelle, leur part relative s'est fortement amenuisée. Ils quittent le pays, prennent provisoirement le chemin des villes à chaque retour de la sécheresse ; et pourtant ne restent-ils pas aujourd'hui encore les meilleurs utilisateurs de ces parcours et de leurs ressources discontinues et variables ? Ce sont les gardiens et les protecteurs de cet environnement fragile.

LES KEL FADEY

Edmond BERNUS

« C'étaient les plus grands pillards de l'Air », dit F. Nicolas (1950(b) : 472) ; cette réputation leur est restée, depuis les premiers explorateurs qui les ont rencontrés ou en ont entendu parler. Barth, en octobre 1850, les définit comme « un ensemble de gens très turbulents, considérés comme tels par les autochtones eux-mêmes » (Barth-Bernus, 1972 : 76) ; en effet, le sultan d'Agadez, dans une lettre qu'il confie à Barth pour le recommander à Annur, chef des Kel Owey de l'Air, désigne les Kel Fadey comme les principaux responsables de l'insécurité sur les routes et du pillage des caravanes. « A ce propos, nous désirons de vous (1) de l'aide contre leurs incursions. Les Kel Fadey ce sont eux les maraudeurs. » Bary, en août 1877, traite les Kel Fadey « de tribu touareg redoutée à cause de ses habitudes de pillage ». (Bary, 1898 : 124).

A la suite de ces explorateurs, les militaires et les explorateurs qui entrent en contact avec les Kel Fadey, portent sur eux des jugements toujours concordants. Le Lieutenant Jean, qui occupe Agadez en 1904, les traite de « brigands dont les vols et les crimes dépassent toute idée » (Jean, 1909 : 105). Dans une note historique sur Tegidda-n-Tesemt, l'administrateur (?) Thepol, en Juin 1907, ne cite l'arrivée des Kel Fadey dans la région que pour dire : « bien vite leurs goûts se manifestèrent par des vols et des pillages ». Confirmant cette réputation, le savant traditionaliste Khamed Ibrahim (des Kel Eghlal) nous a donné en 1977 les noms des trois « tribus » d'imajeghan considérées comme dangereuses, car elles rendent impossible tout accord et provoquent des guerres. Il s'agissait des Tellemedez (Iwellemmedan Kel Deneg), des Targhaytamut (Kel Ataram) et des Kel Fadey (Kel Air) encore une fois sélectionnés dans la galerie des plus redoutables razzieurs.

Cette image de marque est-elle abusive ou s'agit-il d'une étiquette indélébile dont les Kel Fadey n'ont pu se défaire ? Justifiée ou non, cette réputation mérite d'être expliquée et il convient d'en rechercher l'origine. Qui sont donc les Kel Fadey dont le nom est inévitablement associé à celui de pillards, de razzieurs ou voleurs ? Ils forment un petit ensemble politique (*eṭṭebel*) groupant onze tribus et 4.160 habitants (2) sur une aire de nomadisation peu étendue et assez bien délimitée, chevauchant la falaise de Tigidit, rebord septentrional du plateau du Tegama,

(1) Il s'adresse à Annur, chef des Kel Owey.

(2) Au recensement de 1974.

qui surplombe les plaines argileuses de la dépression périphérique cernant l'Aïr au sud-ouest. Les Kel Fadey vivent dans une zone de contact entre Sahel et Sahara, aux alentours de l'isohyète « normale » 200 mm. Leurs tentes en nattes végétales les rattachent à la culture matérielle des Touaregs de l'est, issus de l'Aïr (Kel Aïr au sens large) et les distinguent de leurs voisins immédiats, Kel Ahaggar et Iwellemmeden kel Deneg, qui possèdent des tentes en peaux sur des parcours dont les franges recourent les leurs à l'ouest et au sud.

1. Traditions d'origine, migrations historiques et formation du groupe

Si toutes les traditions s'accordent sur le fait que les Kel Fadey tirent leur nom d'une région (Fadey) du nord de l'Aïr où ils vécurent un temps (Barth-Bernus, 1972 : 75-76 — Urvoy, 1936 : 150) (3), des divergences apparaissent en ce qui concerne leur origine. Pour de nombreux auteurs, ils sont issus de l'Ahaggar et apparentés aux Taytoq (Duveyrier, 1864 : 322 — Chapelle, 1949 : 86 — Nicolas, 1950b : 472 — Laurent, 1966 : 65), et Urvoy place cette migration à la fin du 18^e siècle. Barth (1965, I : 287), par contre, situe une de leur origine dans le Tassili des Ajjer : « flocking here from different quarters, and principally from that of the Askar » (« the Imoshagh or Tawarek of Ghât, are generally called Azkar or Asgar », (Barth, I : 198)). Les traditions que nous avons recueillies en 1977 s'accordent pour les faire venir de Ghât et pour les apparenter à la noble tribu des Imanayan. Il s'agit évidemment des Imenan, dont les chefs résidaient à Ghât et Djanet et exerçaient leur autorité sur le pays Ajjer, l'Ahaggar et l'Adghagh des Ifoghas. Le pouvoir des Imenan fut détruit à la fin du 17^e siècle et, après avoir assassiné le sultan Goma, les Uraghan les supplantèrent (Duveyrier, 1864 — Benhazera, 1908 — Gardel, 1961 — Dubief, 1956). « Les Imenan s'en allèrent jusqu'à Agadès dont le chef était leur parent allié. Les Ihadhanaren se retirèrent également en Aïr chez les Kel Fadey ; d'autres Touaregs du parti des Imanarassaten allèrent planter leur tente au Fezzan » (Gardel, 1961 : 53). Les liens entre Kel Fadey et tribus dépendantes des Imenan sont donc confirmés par les traditions septentrionales (4).

Les Kel Fadey, aujourd'hui (5), rapportent que trois femmes et un homme quittèrent Ghât et se rendirent dans le pays de Fadey au nord de l'Aïr, entre Iferwan et In Azawa (6). De là, cette petite troupe se diri-

(3) « Ce sont les originaires et les vrais habitants de la région de Fade-ang, qui s'étend autour de Taghajit » dit Barth en 1850, Taghajit et son massif se trouve à l'ouest du Greboun (1944 m d'altitude).

(4) On se reportera à la notice de Gast (1986 : 391).

(5) Tradition que nous avons recueillie en 1977 auprès d'Idem ag Matafa, vieillard de 75 ans : elle concerne donc les suzerains Ighalgawan.

(6) Fadey, à 30 km au nord-nord-ouest du mont Greboun, sur la carte I.G.N. au 1/200.000, IN TADERA, à l'extrême sud de la feuille. Ce toponyme recouvre une région de plateaux.

gea vers Aghalgu (7), au nord-est de la plaine du Talaq, toponyme dont la tribu suzeraine des Kel Fadey tire son nom (Ighalgawan) : elle rencontra là des Igdalan Kel Tafeyt qui, des environs de Tegidda-n-Adghagh où ils vivaient alors, s'étaient dirigées vers le nord à la poursuite de chamelles raziées. Le chef des Igdalan les invita à le suivre à Tegidda-n-Adghagh et là, leur donna des chamelles et leur fit construire des tentes. A cette époque eut lieu une grande bataille entre les Irreulan (Iwillemmedan Kel Denneq) venus de l'ouest et les Kel Ezil (Kel Ferwan). Il y eut des morts et des blessés qui furent accueillis et soignés par les Igdalan, religieux pacifiques. Du mariage d'une de ces trois femmes avec un guerrier des Irreulan blessé naquit l'ancêtre des Kel Fadey...

Une tradition proche a été recueillie à la même source (Hamani, 1989 : 81) : « une femme de la tribu des Imannan était venue de Ghât avec ses filles, après avoir été dépouillée de ses biens par son beau-frère à la suite du décès de son mari. Elle s'installa d'abord à Madawella, puis à Aghalga (d'où le nom d'Ighalgawan donné à leur clan dirigeant), puis allèrent à la montagne de Fade où les Iwillemmedan les trouvèrent. Elles épousèrent des Iwillemmedan et engendrèrent ainsi les Kel Fade. D'après une autre version recueillie dans le même camp à un an d'interval, il est dit que les Iwillemmedan épousèrent les femmes Tamanneneyen dans la région de Tegidda. D'après Ismaghil des Ikazkazan, les Kel Fade seraient venus de l'Ouest, puis auraient continué vers le nord jusqu'à la montagne de Fade, avant de redescendre en faisant le chemin inverse ».

Une autre tradition rapporte (Riou, 1945) qu'une nommée Efawet, arrivée dans l'Aïr, (de Djanet ?) se maria et eut sept filles dont l'une donna naissance à deux sœurs jumelles qui furent à l'origine, l'une des Tamesgidda et l'autre des Kel Fadey. Or, ces Tamesgidda, d'après la même source, se disent issus de la tribu des Ihdanaran qui auraient autrefois habité Djanet. On retrouve ici la tradition citée plus haut (Gardel) au sujet de la défaite et de la dispersion des Imenan et de leurs dépendants (dont les Ihdanaran)(8) ; les liens d'origine des Kel Fadey avec Ghât et Djanet semblent être confirmés par ces différentes sources.

Les Kel Fadey migrèrent par étape (Fadey, Aghalgu, Tamazelak, Sekiret, Aman-n-Tadant, etc.) pour gagner vers le milieu du 18^e siècle la région d'In Gall. Les lieux de sépulture des *imenokalen* successifs sont les témoins de cette migration : parmi les neuf détenteurs de la chefferie aujourd'hui décédés, les trois premiers furent enterrés à Agalal, le quatrième à Takriza, c'est à dire dans les lieux saints des pèlerinages de l'Aïr, au sud-ouest d'Iferwan. Le cinquième, Wann Agoda qui vécut au milieu du 19^e siècle fut enseveli à Sekiret, (au lieu dit Tamaswejjeg), dans une zone plus méridionale, au sud-ouest du massif montagneux, et sa mère, Tisigellet, dont nous allons évoquer le rôle historique, à

(7) Nous n'avons pas repéré d'Aghalgu au nord-est du Talaq. D'après une communication orale de Candelario Saenz, Aghalgu serait situé au nord du mont Tamgak.

(8) Les Ifareyan, une des onze tribus Kel Fadey, considérés comme *imghad*, viendraient aussi de Ghât et se seraient appelés Ihdanaran ihugharan, avant leur migration dans l'Aïr, d'après Ibag, chef des Ikherkheran, vieillard aveugle de 80 ans (cf. note sur les tribus - in chap. 3 : « l'*ettibel* des Kel Fadey ».)

Aman-n-Tadant, au sud de Sekret. Les trois suivants furent enterrés à In Gall, dans le cimetière des Isherifan, à Kore Futu, sur la rive droite du kori. Enfin, la tombe de Sidi, mort en 1974, se trouve à Shimumenin, comme celle de son fils Mohammed, son successeur, décédé en novembre 1984.

Les Kel Fadey durent livrer de nombreuses batailles au cours de cette longue migration. On rapporte, qu'au cours du 19^e siècle, ils furent attaqués par des hommes désignés sous le nom imprécis d'*izinga*, c'est à dire « ennemis », venus de l'ouest (il s'agit vraisemblablement de Touaregs venus du Mali), alors qu'ils nomadisaient dans la région d'Aman-n-Tadant. Leurs troupeaux furent raziés, leurs guerriers tués ; pendant la période qui suivit, les Kel Fadey privés d'animaux durent se nourrir de produits de cueillette (fruits du jujubier *Ziziphus mauritiana* et du palmier doum, *Hyphaene thebaïca*, dont le péricarpe donne une farine, et graines du cram-cram, *Cenchrus biflorus*) ; après la mort de nombreux guerriers, aucun des prétendants à la chefferie n'avait chez les Ighalgawan l'âge requis. Ce fut une femme, Tisigellet, fille d'un ancien *amenokal*, qui sans avoir les insignes officiels de la fonction, assura la réalité du pouvoir grâce à un caractère et à une énergie hors du commun. Lorsque les jeunes guerriers eurent atteint l'âge adulte, ils partirent vers l'ouest et reprirent leurs animaux ; c'est à cette occasion que les Itagan, qui constituent actuellement une tribu de la confédération (cf. *infra*) furent capturés et ramenés par leurs vainqueurs.

D'autres épisodes, d'autres luttes sont restés célèbres. Le premier (9) opposa Kel Fadey et Kel Owey, dont le chef Bolghu, avait acquis une grande influence et prétendait étendre sa suzeraineté sur tous ses voisins. Les Ifareyan qui, aujourd'hui, font partie de l'*eṭṭebel* des Kel Fadey, étaient alors sous le contrôle de Bolghu, et les deux confédérations se disputaient cette tribu. Bolghu, qui se trouvait à Agadez, convoqua les Kel Fadey : alors, Tisigellet groupa ses guerriers à Tamazelak (à 80 km au nord d'Agadez) et se rendit seule chez Bolghu, montée sur une ânesse ; elle dit aux Kel Fadey de la rejoindre à cheval ou à chameau s'ils entendaient battre l'*eṭṭebel*. Arrivée devant Bolghu, elle lui dit : « Bolghu, pourquoi envoies-tu chercher mes enfants ? C'est à cause de leurs *imghad* (10), tu n'es qu'un esclave (11). Moi, Tisigellet, ne serai pas sous tes ordres, tu régneras dans ta région et moi dans la mienne », Bolghu accepta, et, à la demande Tisigellet, fit battre l'*eṭṭebel* par ses forgerons. A cet appel les Kel Fadey accoururent sur leurs montures et se livrèrent à des cavalcades. Les Ifareyan, dès lors, acceptèrent la suzeraineté des Kel Fadey. A l'issue de cette rencontre, qui avait marqué le courage d'une femme et rappelé le rôle des femmes dans la migration de Ghât, deux versions nous ont été rapportées ; dans la première (par Ibag), Tisigellet remit l'*eṭṭebel* à son fils Wann Agoda ;

(9) Source : Ibag, chef des Ikherkheran, et Idem ag Matafa.

(10) Il s'agit des Ifareyan, ici en cause.

(11) Le terme utilisé est *ebanjour* que notre informateur traduit par « vieil et vilain esclave ». Ce terme est cité dans Foucauld (1952-53, I:73) : « *ebenher* : esclave qui ne parle ni le touareg ni l'arabe mais seulement un idiome soudanais / par ext. s'emploie, comme terme de mépris, en parlant d'un esclave quelconque ». C'est ici une insulte dans la bouche de Tisigellet.

dans la seconde (par Idem ag Matafa), elle fit chercher dans le sud un grand plat en bois et égorger une vache blanche pour l'en couvrir de sa peau et donner aux Kel Fadey leur premier tambour de guerre (*ette-bel*). Tisigellet consacre ou renforce le pouvoir d'un *amenokal*. Cet épisode télescope un peu l'histoire et sa chronologie (12), mais montre l'arrivée chez les Kel Fadey de héros de légende avec Wann Agoda le plus célèbre d'entre eux (13).

Les Kel Fadey durent aussi affronter les Tamesgidda, guerriers-religieux qui contrôlaient la région d'In Gall et de Tegidda-n-Tesemt, et ne voulaient pas voir s'implanter sur les mêmes parcours des rivaux menaçants ; les Igdalan pacifiques, premiers arrivés dans cette zone, ne constituaient pas des adversaires dangereux ; et c'est pourquoi ils purent rester sur place, en dépit des guerres, car ils n'y prenaient jamais part. Les Tamesgidda (appelés parfois Musgu dans la région méridionale où ils vivent aujourd'hui) livrèrent une série de batailles aux Kel Fadey (14). La première eut lieu à Shimumenin (à 12 km à l'ouest d'In Gall), une seconde à Tebangant, à quelques kilomètres de là et une troisième à Tegidda-n-Tageyt. Les Kel Fadey furent vainqueurs dans les deux premiers combats et les Tamesgidda s'enfuirent dans le Damer-gou. Après avoir confectionné des talismans, les Tamesgidda revinrent, surpris les Kel Fadey dispersés et s'emparèrent de leurs troupeaux et de leurs captifs, de Shimuzazel (près d'In Gall) à Tegidda-n-Tageyt. Les Kel Fadey eurent de nombreux morts : ils firent alors battre l'*ette-bel*, se rassemblèrent, poursuivirent les Tamesgidda et les rejoignirent à Egurer (ouest de l'actuel barrage de Tigerwit), alors que le *kori* coulait (c'était le mois d'Août) : tous les Tamesgidda furent massacrés sauf un guerrier et un forgeron qui réussirent à franchir le *kori* en crue. Les Tamesgidda qui ont migré dans la vallée de Tarka (entre Tanout et Dakoro), participent encore à la « cure salée » estivale et se rendent chaque année avec leurs troupeaux dans la région de Marandet.

L'occupation passée de la région par les Tamesgidda est aujourd'hui encore marquée par un cimetière à Anasafar (15) où sont enterrés deux saints, Bobeji wa-nn Anasafar et El Mustapha avec leurs compagnons. Des pierres dressées, avec inscriptions en arabe sur les tombes, constituent un lieu de pèlerinage où les hommes des Tamesgidda se rendent parfois l'été, à partir de leurs campements restés aux alentours de Marandet.

(12) Bolghu et Wann Agoda vivaient à la même époque, Bolghu, présent en 1877 lors du passage de Bary (1898:122) est également cité par Ghubayd (1975:61, 87, 101), lors d'épisodes situés en 1865 (prise du pouvoir), 1868 (attaques répétées de Bolghu allié aux Kel Geres contre les Iwellemmedan kel Denneg) et 1874 (rezzou de Musa ag Bodal, *amenokal* des Kel Denneg dans l'Air). Wann Agoda est cité pour ses exploits par Ghubayd (1975 :85 et 119) aux batailles de Shin Ziggaran (1871) et d'Afarag (1891).

(13) Tradition que nous a rapportée Idem ag Matafa.

(14) Rappelons que d'après Urvoy (1936 : 203) et Nicolas (1950 : 56) les Tamesgidda qui occupaient l'Azawagh furent refoulés vers le sud-est à l'arrivée des Iwellemmedan kel Denneg de Menaka, au milieu du dix huitième siècle. Leur départ fut donc lié à une poussée conjointe de l'est (Kel Denneg) et du nord (Kel Fadey), probablement décalée dans le temps, les premiers les refoulant d'abord vers l'est, puis les seconds définitivement vers le sud.

(15) Anasafar, à 30 km au nord-nord-ouest d'In Gall.

2. Des guerres de la fin du 19^e siècle à l'arrivée des français : la figure d'El Kabus

Au cours de la seconde moitié du 19^e siècle, les Kel Fadey, grâce à leur position charnière au contact de différentes « confédérations » touarègues, guerroyèrent alternativement contre les Kel Aïr, auxquels ils sont pourtant rattachés et contre les Iwellemmedan Kel Denneg et les Kel Ataram.

Pour cette période, on dispose de plusieurs traditions historiques. La principale, récemment publiée (1975), a été recueillie par Ghubayd agg Alawjeli, chez les Kel Eghlal, important groupement religieux des Kel Denneg ; cette tradition est issue des marabouts instruits en arabe, dont la mémoire précise a inscrit leur histoire, sous un angle qui diffère de celui des *imajeghan*, jusqu'ici surtout pris en compte. Les Kel Fadey au cours de cette période troublée, apparaissent auprès des Iwellemmedan, comme des alliés, des partenaires de coups de mains, plutôt que comme des ennemis. La seconde source est celle des Kel Fadey eux-mêmes, recueillie auprès des forgerons vivant à In Gall : c'est aussi une version subjective, vue à travers le verre déformant de forgerons, qui mettent en valeur les haut-faits des Kel Fadey et passent sous silence les batailles perdues ; ils n'hésitent pas cependant à montrer les faiblesses de leurs héros, redressées par leurs habiles initiatives. Au cours du dernier quart de siècle, se détache la figure d'El Kabus, fils de Wann Agoda : il ne fut jamais détenteur de l'*eṭṭebel* des Kel Fadey, mais sa renommée a dépassé, et de loin, celle des *imenokalan* qui succédèrent à son père.

La première de ces sources est issue d'une tradition dotée d'une chronologie, qui va de 1804 à 1919, alors que la seconde ne comporte que quelques épisodes qui ne peuvent être situés dans le temps avec précision, sinon en référence avec l'histoire des Kel Denneg. C'est la source des Kel Fadey qui sera donnée en premier (16).

Après une attaque surprise, un groupe de guerriers Ikazkazan se saisit d'un précieux talisman qu'El Kabus avait laissé suspendu dans sa tente, alors qu'il se trouvait dans le campement de ses forgerons, pour saluer Bahi, *enad* des Kel Ferwan, qui était de passage. El Kabus, anéanti par cette perte, ne peut récupérer ce talisman que grâce aux ruses de sa forgeonne Erzarnet (Bernus, 1983 : 244-245). Ayant recouvré son talisman, il sort de sa léthargie, reprend confiance, retrouve vigueur et courage et veut, monté sur son cheval Aglan (17), combattre les Kel Ferwan qui ont attaqué les siens. Il dit à son père Wann Agoda, « autorise moi à les combattre pour que je me saisisse de la moitié de leurs

(16) Source : Mohamed ag Badiden, forgeron des Kel Fadey.

(17) Ghubayd (1975 : 85) cite le nom d'un cheval, Aglan, à pattes et chanfrein blanc, appartenant à Alhawa des Kel Denneg. Même nom, mais sans doute cheval différent, puisque ce dernier s'illustre en 1867, alors que la monture d'El Kabus est tuée en 1892 par Musa agg Amastan. Aglan, ici nom d'un cheval précis, se réfère aux caractéristiques d'une robe, ce qui explique soit commun à plusieurs chevaux. La définition de la robe varie selon les régions. Dans l'Aïr, « cheval à pattes et chanfrein blanc » (Ghubayd, 1975 : 196) et dans l'Ahaggar, « animal de couleur crème avec de très petits points plus foncés » (Foucauld, 1951-52, I : 450).

armes ». Wann Agoda, après lui avoir refusé de partir à l'attaque, en raison de l'abattement, « comme une femme accouchée », manifesté après la perte de son talisman, lui donne satisfaction, et lui remet sa chechia (*takebbut*-chechia rouge de type haoussa), qu'il pose sur son *tiggelmust*. Il attaque les Kel Ferwan à Awelawel (nom de la montagne qui domine In Gall) ; après chaque assaut, il revient déposer son bouclier criblé de lances ennemies. Les Kel Ferwan se séparent alors en deux groupes pour tenter de l'atteindre. El Kabus s'avance entre eux et dans son bouclier viennent se ficher dix lances-javelots (*allagh/allaghan*) d'un groupe et neuf de l'autre : la manquante appartient à Ayhia, père d'Amasey, que courtise El Kabus. Ayhia s'est rapproché sans être vu : El Kabus est sauvé par son cheval Aglan, qui au sifflement de l'arme s'écarte et peut, une fois de plus, parer le coup avec son bouclier. « C'est en l'honneur d'Amasey que j'ai arrêté ce javelot », dit El Kabus. « Oh enfant, c'est en l'honneur de Tyu-Tyu qui t'a mis au monde que j'ai lancé ce javelot », réplique Ayhia.

Cet épisode, qui se situe sans doute vers les années 1880, montre la vaillance d'El Kabus, vainqueur solitaire, en saisissant toutes les armes que ses adversaires lui adressent, son bouclier attirant les lances comme un aimant. Il montre aussi les rapports ambigus entre Kel Fadey et Kel Ferwan, frères ennemis : ici El Kabus et Ayhia, gendre et beau-père potentiels, font succéder au jet des armes, des adresses verbales au nom d'une fille aimée et d'une mère respectée. El Kabus, ce Rodrigue touareg, ne va pas jusqu'au bout du drame : son courage reste défensif, il pare les coups sans en porter. Son honneur est sauf et Amasey-Chimène n'aura pas à pleurer.

Le second épisode, bien connu, et maintes fois relaté (18) a lieu en 1892. C'est le rezzou mené par Musa agg Amastan et son jeune frère Bello dans le campement des Kel Fadey qui se trouvait près de Shizerzay, deux collines pointues au sud d'In Gall. Arrivés en l'absence d'El Kabus, ils déshabillent (*izef-tet*) Tyu-Tyu, sa mère et ne lui laissent pour tout vêtement qu'une *tabarde*, couverture matelassée faite d'étoffes et de chiffons cousus à l'intérieur d'un tissu.

Ils partent en s'emparant de deux captives. El Kabus arrive le lendemain en compagnie d'Aghali (19) des Kel Nan : une jeune servante qui leur sert de la viande grillée, dit en se retirant : « Si El Kabus savait que Musa est venu hier ici et a déshabillé sa mère, il ne mangerait pas cette viande ». El Kabus, qui a entendu, s'arrête de manger et ne peut plus ni avaler, ni cracher le morceau de viande qu'il a en bouche. Il dit à Aghali : « Attache ta selle ». Leurs chevaux sellés, ils partent. Ils rencontrent à Aman-n-Tadant (20), les deux servantes enlevées qui s'étaient échappées et fuyaient vers le sud. Musa agg Amastan et Bello

(18) Sur la mort de Bello. Version des Kel Ahaggar (in Foucauld et Calassanti-Motylnski, 1984 : n° 69, 148), « épisode d'un rezzou de Musa agg Amastan ». Version des Kel Fadey (in Nicolas, 1944 : n° 19, 113), « Poème d'El Kabus. Version des lwellemedan kel Deneg (in Ghubayd, 1975 : 120-122).

(19) Aghali agg Eberdya.

(20) Aman-n-Tadant, point d'eau situé à 75 km au nord-ouest d'Agadez et à 15 km au nord de Tegidda-n-Tageyt.

abandonnant le gros de leurs troupes, se lancent à la poursuite des fugitives en disant qu'ils les prendront en croupe pour les ramener avec eux. El Kabus et Aghali surprennent Musa et Bello avant qu'ils aient pu se saisir de leurs armes. El Kabus transperce de sa lance la jambe de Musa qui est clouée sur sa selle. Il dit à Aghali : « Achève le pendant que je tue l'autre ». Le cheval d'El Kabus, Aglan, pose ses pattes sur le chameau de Bello ; El Kabus frappe Bello avec son épée de l'épaule aux reins. Il le frappe à plusieurs reprises et le coupe en deux. Musa qui a attaché sa jambe avec la sangle de sa selle et s'est laissé tomber à terre vise El Kabus avec son fusil. Aghali prévient El Kabus qui s'écrie : « Ce n'est pas une balle qui tue, c'est Dieu qui tue », puis se précipite vers Musa qui tire et atteint le cheval Aglan à la patte antérieure et au cœur. Aglan, après avoir parcouru une certaine distance, tombe avec son cavalier. C'est seulement lorsque sa lance a percé la jambe de Musa qu'El Kabus a pu rejeter le morceau de viande qu'il avait en bouche depuis qu'il avait appris que sa mère avait été déshabillée.

Au bruit des coups de feu de Musa, les Kel Ahaggar rebroussement chemin. Aghali dit alors à El Kabus, dont le cheval a été tué, « monte derrière moi ». El Kabus réplique, « Amasay (21) n'entendra pas dire que je suis monté en croupe » et il demande à Aghali de retirer ses pieds des étriers et il prend sa place sur la selle.

Les traditions rapportées par Ghubayd font apparaître à plusieurs reprises les Kel Fadey entre 1878 et 1900. « En 1878 Mokhammad (22) se mit à la tête d'un rezzou important et partit razzier Agadez. Faisaient partie de cette troupe les Kel Faday qui étaient une tribu de l'Air installée autrefois près d'Ingal jusqu'à leur brouille avec les Kel Ferwan et leur combat avec ceux-ci près d'Eboragh (à 20 km au sud-est d'Ingal). Les Kel Faday y avaient été battus ; les Kel Ferwan les avaient poursuivis jusqu'aux environs d'Anasafar (à 50 km à l'ouest d'Ingal) ; ils avaient recommencé le combat et les Kel Faday avaient été battus de nouveau et alors ils avaient émigré chez les Kel Denneg et avaient demandé protection chez Makhammad ; celui-ci la leur avait accordée et ils s'étaient établis là » (Ghubayd, 1975 : 100). Cet épisode de la lutte entre Kel Fadey et Kel Ferwan peut être rapproché de celui que nous avons rapporté : la défaite des Kel Fadey y est passée sous silence et seuls les exploits d'El Kabus sont mis en exergue.

En 1890 un important rezzou des Kel Denneg, dont faisaient partie Kel Fadey et Kel Geres, se dirigea vers l'ouest pour attaquer les Kel Ataram dans la région de Ménaka. C'est alors qu'eut lieu la bataille de Tarek-reka (Ghubayd, 1975 : 116), que d'autres traditions appellent Afarag (Bernus, 1970 : 446-447) en raison de la clôture construite par les Kel Ataram et dans laquelle ils s'enfermèrent avec leurs troupeaux pour se défendre.

En 1892, c'est le contre-rezzou d'El Kabus et d'Aghali au cours duquel Musa agg Amastan est blessé, et Bello, son jeune frère, tué. La

(21) Amasay, courtisée par El Kabus, a déjà été évoquée dans l'épisode du combat contre les Kel Ferwan.

(22) Mokhammad agg El Kumati, *amenokal* des Kel Denneg depuis 1875, après la mort de Musa ag Bodal en 1874.

duquel Musa agg Amastan est blessé, et Bello, son jeune frère, tué. La version de Ghubayd (1975 : 120-122) est très proche de la nôtre, rapportée plus haut.

En 1895, El Kabus tue Amna, le petit frère de l'*amenokal* des Kel Ferwan, envoyé par ce dernier pour remettre une lettre demandant la paix à l'*amenokal* des Kel Denneg (Ghubayd, 1975 : 122). Ce meurtre, accompli par un Kel Fadey, provoqua rezzous et contre-rezzous entre Kel Denneg et Kel Ferwan : au cours de l'un d'eux 37 guerriers lwellemmedan furent tués en représaille de la mort d'Amna.

En 1896 eut lieu la bataille d'Izerwan (23) : les Kel Ahaggar, avant d'engager le combat, réclamèrent qu'on leur livre El Kabus et Aghali, responsables de la mort de Bello. Devant le refus de l'*amenokal* des Kel Denneg, la bataille s'engagea.

C'est en 1896 que mourut El Kabus. Il n'avait pas pris part à la bataille d'Izerwan, mais peu après, participa avec les Kel Denneg à un rezzou contre les Kel Geres. « Lorsqu'ils les atteignirent, Alkabus alla contre eux le premier, et en tua deux, mais quelqu'un le frappa de sa lance et il tomba avec celle-ci fichée dans le corps. Les Kel Geres déguerpirent et abandonnèrent leurs chamelles, mais Alkabus fut emporté avec sa blessure et survécut quelques jours, puis décéda » (Ghubayd, 1975 : 126).

En 1900, « Les Kel Fadey se réconcilièrent avec leur pays, y retournèrent peu après, s'allièrent aux Kel Aïr, attaquèrent les Kel Denneg pour les piller, tombèrent sur quelques petits campements en bordure du territoire, les razièrent et s'en allèrent ». (Ghubayd, 1975 : 140).

Ces traditions montrent bien le mouvement de pendule, qui fait passer les Kel Fadey des Kel Aïr aux lwellemmedan : elles semblent établir, qu'au cours du dernier quart du dix-neuvième siècle, les Kel Fadey furent les alliés des Kel Denneg, comme le prouvent les aventures d'El Kabus et d'Aghali. La mort d'El Kabus marque peut-être la fin de cette alliance, et le retour des Kel Fadey au sein des Kel Aïr.

Les Kel Fadey, comme la plupart des Kel Tamasheq opposèrent une vive résistance aux colonisateurs. En 1904, un détachement venu de Tahoua crée un poste militaire à In Gall, mais il ne peut se maintenir, car Kel Fadey, Kel Gharus, Hoggars de l'Aïr, tous insoumis, s'y étaient regroupés, (Salifou, 1973 : 28). En 1907, on note des mouvements de rébellion chez les Kel Fadey, dont le nouveau chef, Elwidias « avait juré fidélité aux Français, sans même avoir obtenu le consentement de sa tribu » (Salifou, 1973 : 30). En 1916, à l'arrivée de Kaosen, le sultan Tegama fait assassiner le serki-n-Turawa (24), qui refuse de s'allier à Kaosen, avec la complicité active des Kel Fadey. La colonne Berger, en

(23) Sur la bataille d'Izerwan. Version des Kel Ahaggar (in Foucauld, 1925, t. I, n° 56, 188, 236, 256, 257 et Foucauld, 1930, t. II, n° 451, 452 et 478). Version des lwellemmedan (in Nicolas, 1944, n° 16 et Nicolas, 1950 a) : 64-66 ; Bernus, 1970 : 463-464 ; Ghubayd, 1975 : 122-133). La date de la bataille d'Izerwan varie selon les auteurs : 1896 (Ghubayd, 1975 : 122), 1897 (Foucauld, 1951-52, t. III : 1544) et 1898 (Nicolas, 1950 : 65).

(24) *Serki-n-turawa* signifie littéralement « le chef des blancs » (c'est à dire « des arabes »). Ministre du sultan, il est responsable du commerce caravanier.

1917, occupe In Gall, et massacre de nombreux Kel Fadey accusés d'avoir fait des incursions dans la ville (Salifou, 1973 : 97). Au cours de la même année, la colonne Bourgès poursuit des Kel Fadey insoumis au puits de Karafou (80 km au nord-nord-ouest d'Agadez) sans pouvoir les atteindre. Signalons enfin une tradition récemment recueillie (25), qui rapporte que l'*amenokal* des Kel Fadey, Isiad, après des échanges de gifles avec un soldat de Kaosen, fut molesté par ce dernier (qui l'exposa dévoilé au soleil) : il se rendit alors avec ses *imghad* à Agadez pour se soumettre au chef de poste. Cette affaire, si elle est exacte, ne profita guère à Isiad, puisqu'en 1919, il fut arrêté ainsi que le sultan Ibrahim en raison de son attitude suspecte et de ses attaches supposées avec Kaosen (Salifou, 1973 : 165).

De cette histoire, qui met en lumière les exploits des héros Kel Fadey, se dégage un certain nombre de constantes. Bien que soumis au sultan d'Agadez et appartenant à l'ensemble des Kel Aïr, le petit groupe des Kel Fadey était fixé dans une région de contact, à proximité des Kel Aïr, des Kel Ahaggar et des Iwellemedan : d'où une politique d'alliances qui varie au gré des événements. A la fin du dix-neuvième siècle, il semble qu'ils guerroyaient le plus souvent aux côtés des Iwellemedan ; c'est déjà la crainte en 1850 du sultan d'Agadez dans la lettre au chef des Kel Owey, qu'il confie à Barth : « Si nous n'avons pas destitué leurs chefs, c'est pour trois raisons : d'abord parce que j'ai peur qu'ils quittent les Anikel (communauté des gens de l'Aïr) pour les Awelimmiden ; en second lieu qu'ils puissent faire alliance contre nous avec eux, car ce sont tous des malfaiteurs. Et troisièmement afin que vous puissiez juger qu'ils nous paient l'impôt » (Barth-Bernus, 1972 : 123). Bary, en 1877, dit également que dans l'Aïr l'arrivée des Kel Fadey n'est guère appréciée car « ils ne cessent d'espionner dans le pays et puis vont dire aux Aouelimiden où il y a une razzia à faire », (Bary, 1898 : 189).

Une implantation géographique aux confins des zones sahéennes et sahariennes, de part et d'autre de la falaise de Tigidit, sur les marges des parcours d'autres « confédérations », à proximité de la zone de nomadisation estivale, permet aux Kel Fadey des alliances mouvantes, liées aux opportunités du moment : c'est pourquoi ils apparaissent comme une menace permanente à tous leurs voisins, qui ne savent pas si l'allié présent ne va pas rejoindre un ennemi lointain ; de plus, ils contrôlent les routes de la « cure salée » et celles des caravanes de sel des Kel Geres reliant le Gober-Tudu à l'Agram et au Kowar. Leur petit nombre ne les empêche pas de jouer un rôle décisif, qui les fait passer pour les adversaires de tout le monde et les désigne aux colonisateurs comme les ennemis de l'ordre établi.

3. L'*eṭṭebel* des Kel Fadey

Les Kel Fadey constituent un petit ensemble politique

(25) Tradition que nous a rapportée Idem ag Matafa.

(4.160 hab.) (26), composé de onze tribus, rassemblées sous l'autorité d'un *amenokal* détenteur du tambour de guerre et toujours choisi parmi les Ighalgawan. L'*eṭṭebel*, qui n'a jamais cessé d'exister, comme le prouve la photo ci-jointe, est fait d'un large récipient en bois, recouvert de la peau d'une vache blanche ou, à défaut, tachetée de blanc (27). A l'intérieur, on dépose des talismans, des sourates du Coran et également quelques dattes, un morceau de sucre et de fromage : l'*ettebel*, ainsi muni à la fois de forces spirituelles et de nourritures matérielles, peut montrer la puissance de la chefferie dont il est le symbole. Il n'est jamais posé sur le sol, mais accroché à deux piquets ou placé sur le velum d'une tente avant l'installation du campement. Deux battoirs en cuire souple à l'extrémité bourrée de chiffons, maniés par des forgerons, frappent alternativement l'*eṭṭebel* : trois coups répétés signalent le départ, des coups espacés, l'arrêt.

L'*amenokal* Mokhammed ag Sidi, décédé en Novembre 1984, était le dixième sur la liste des détenteurs de l'*eṭṭebel*, établie dans son campement. Il faut signaler que le recueil des généalogies concernant la chefferie des Kel Fadey s'est heurté à certaines difficultés : l'*amenokal* lui-même manifestait une certaine indifférence au sujet de ses ancêtres, considérant ce sujet comme une histoire ancienne dépassée : les anciens, et en particulier Idem ag Matafa, déjà cité, et désigné comme le plus qualifié, était souvent trahi par sa mémoire, malgré une évidente bonne volonté ; à chaque difficulté, il faisait appel à sa fille Ghayshatu épouse de l'*amenokal*, qui restée sous sa tente, donnait, comme un oracle invisible, des réponses claires, auxquelles chacun se ralliait. Finalement, en face des contradictions et des imprécisions des vieillards, Ghayshatu, femme pourtant encore jeune, se révéla l'arbitre incontesté.

On se reportera au tableau ci-joint qui montre les relations de parenté existant entre les onze *imenokalan* qui se sont succédés : Aghadal, Idder, Baga, Ahallama, Wann Agoda, Elwidias, Balla, Isiad, Sidi, Mokhammed et Ghalyu, investis en 1985. On remarque, en ce qui concerne le mode de transmission du pouvoir, que d'Aghadal à Ahallama, l'*eṭṭebel* est passé du père au fils, puis du frère aîné au cadet. Le cinquième *amenokal*, par contre, est le cousin croisé des précédents, et il succède à son oncle maternel Idder. Cette transmission matri-latérale se retrouve également pour le sixième *amenokal*, fils d'une sœur du précédent. Mais pour le septième, Balla, la question se pose de savoir s'il hérite du titre parce qu'il est le fils de son père llejil (lui-même fils et frère respectivement des *imenokalan* 2, 3 et 4), ou parce qu'il est fils d'une sœur de Wann Agoda, tout comme Elwidias. Avec Sidi, Mokhammed et Ghalyu, on note un retour à la transmission patrilatérale, puisqu'ils sont les descendants de Wann Agoda en voie patrilinéaire. Toutefois, le tableau n'indique pas clairement qui sont les épouses et les mères de certains *imenokalan*, ce qui rend toute conclusion sur le mode de transmission du pouvoir (patri ou matrilatéral) difficile à proposer. Il semble bien qu'on trouve ici, chez le Kel Fadey, un argument supplémentaire pour illustrer

(26) Ces données statistiques proviennent du recensement de 1974.

(27) C'était le cas en 1977, car les vaches à robe blanche unie sont très rares.

la thèse selon laquelle la question de la transmission linéaire du pouvoir chez les Touaregs est en réalité un faux problème (Bernus, 1980 a et b).

La nature de la *tawshit*, groupe de filiation cognatique et à tendance endogame, en privilégiant selon les cas les fils ou les neveux, contribue à maintenir le pouvoir à l'intérieur du groupe, tout en ménageant la possibilité d'alliances politiques externes, les impératifs de la démographie et la liberté de choix entre plusieurs candidats. En effet, le choix de l'*amenokal* est effectué par l'assemblée (*ameni*), de tous les hommes libres reconnaissant l'autorité de l'*eṭṭebel*, et ce choix devait être jadis ratifié par le sultan d'Agadez, la valeur personnelle des individus est prise en considération pour départager les candidats possibles.

Des onze tribus Kel Fadey, deux appartiennent à l'aristocratie guerrière (*imajeghan*), les **Ighalgawan** (1.130 personnes) et les **Idarawan** (111 personnes). Les forts effectifs des premiers s'expliquent par le fait que les affranchis *ighawelan* sont encore recensés avec eux et forment l'immense majorité de la tribu aux côtés d'une poignée d'*imajeghan*. Les *Idarawan* sont également issus de Ghât ; ils tirent aussi leur nom d'un toponyme, Tadara (situé au nord de l'Air) (28), où un descendant de l'ancêtre fondatrice déjà citée épousa une femme locale. *Ighalgawan* et *Idarawan* sont d'ailleurs étroitement alliés par de nombreux mariages. Cependant, les faibles effectifs de ces deux tribus, l'endogamie de classe pratiquée et la nécessité d'alliances, ont favorisé des mariages à l'extérieur et en particulier avec les Kel Gharus. Au cours de la saison des pluies, les deux groupes convergent vers l'Eghazer wa-nn Agadez, et c'est alors que se déroulent les mariages. En septembre 1977 nous avons assisté à Tiggart, à 20 km au sud du puits de Fagoshia, au mariage de Bazo, des Kel Fadey, avec la fille du chef des Kel Gharus : une origine commune (Ghât et les *Imenan*), d'après les traditions, favorisent sans doute ces alliances, autant que des aires de nomadisation voisines.

Les neuf autres tribus se trouvent dans une position de dépendance vis à vis des deux tribus suzeraines, bien que certaines d'entre elles refusent le statut d'*imghad*, qui leur est attribué.

Les **Ifareyan** seraient également originaires de Ghât, d'où ils gagnèrent dans l'Air, la région de Farey (peut-être Farès à l'est des monts Tamgak ?), puis la vallée de Boghel (au sud d'Aouderas). Ils se disent d'origine *amajegh*, mais les Kel Owey et les Kel Fadey les traitent en *imghad*, et l'épisode déjà évoqué de Tisigellet montre que les premiers comme les seconds cherchèrent à se les rattacher et à les faire entrer dans leur orbite et à leur donner un statut dépendant.

On distingue parmi les *Ifareyan*, les *Wi-n Ziggarnin*, les *Irralaman*, chez qui le chef de tribu est en général choisi, et les *Ifendalaq* qui seraient issus d'une femme des *Iwellemmedan* venue chez les Kel Fadey et qu'un homme des *Ifareyan* épousa.

(28) Puits d'In Tadera, indiqué sur la carte I.G.N. 1/1.000.000 In Azaoua et sur celle au 1/200.000. In Tadera, le toponyme du puits ayant donné son nom à la feuille. Selon cette dernière carte, c'est un puits d'eau salée, de moins de dix mètres de profondeur, à 50 km au nord-ouest de Fadey, et à 60 km au nord-ouest du mont Greboun. La vallée de ce puits, issue du Greboun, se dirigeant vers le nord-ouest, porte également le nom d'In Tadera.

Les **Ikherkheran** (638 hab.) (29), se disent également d'origine *amajegh*. Ils seraient issus de la tribu noble des Ikherkheran (Iwellemedan kel Denneg) qui nomadise aujourd'hui au sud d'Abalak. A l'origine, les Ikherkheran viendraient de Tademakka, d'où auraient migré au nord de Tahoua (région de Barmou, Aza, Urihamiza). Un petit groupe composé d'une femme (Terert) et de deux hommes (Funkan et Buzan) se sépara de l'ensemble de la tribu pour gagner vers le nord la région de Sekiret, Dabla, Aman-n-Tadant, où vivaient alors les Kel Fadey, sous la direction de l'*amenokal* Idder, oncle maternel de Wann Agoda, c'est à dire sans doute dans la première moitié du dix-neuvième siècle. Ils préféreraient cette région aux sources abondantes à leurs terrains méridionaux et demandèrent à vivre avec les Kel Fadey ; Idder leur dit : « Vous êtes mes frères, nous aurons la même marque (*ejuel*) (30). Les Ikherkheran aujourd'hui encore, contestent le statut d'*imghad* qui leur est attribué par les Kel Fadey et par tous les rapports administratifs : ils soulignent qu'Idder les appela « frères » en les accueillant près de lui.

Ces deux tribus, Ikherkheran et Ifareyan ont conclu entre elles de nombreuses alliances matrimoniales depuis qu'elles ont été réunies dans le même ensemble politique. Toutes deux d'origine *amajegh*, elles ont conscience d'être alignées par leur suzerain sur un même statut dépendant qu'elles contestent en souvenir de leur passé : sous la nouvelle autorité des Kel Fadey, ces deux tribus ont acquis de fait une qualité d'*imghad*. C'est un exemple intéressant du passage à une catégorie sociale inférieure ; en acceptant l'allégeance à de nouveaux suzerains, qui prétendent ignorer leur statut antérieur, ces tribus deviennent dépendantes, comme toutes les tribus venues se rassembler sous l'autorité des Ighalgawan.

Les **Ibutkutan** (317 hab.) et les **Iburgalan** (178 hab.) seraient issus de deux femmes *timghad*, de Ghât dans l'Aïr. L'une de ces femmes épousa à Marandet un homme des Ifadéyan wi-n Eyfed (31) et donna naissance aux Ibutkutan. L'autre épousa un homme de la tribu des Illabakan (*imghad* des Iwellemedan kel Denneg et fut à l'origine des Iburgalan. Une tradition parallèle nous a été rapportée chez les Illabakan : « les liens qui unissent ces deux tribus (32) aux Illabakan sont de type « relation à plaisanterie », telles qu'elles existent entre cousins croisés, enfants d'un frère et d'une sœur (*ibobazen* plur. *abobaz*) » (*Bernus, 1974 : 47*).

Les **Isagarasan** (129 hab.) viennent de Tamazelak (80 km au nord d'Agadez) : là deux femmes pauvres qui se nourrissaient des fruits (*ikokan*) du palmier doum (*Hyphaene thebaica*), rencontrèrent des Kel Fadey. L'une d'elle fut épousée par un homme des Ifareyan, l'autre par un

(29) Tradition que nous a rapportée en 1977 Ibag, chef des Ikherkheran.

(30) Il s'agit de la marque du bétail. Celle adoptée en commun est une fente à l'oreille gauche appelée « *tabelleshet* ». Récemment les Ikherkheran choisirent une marque distincte nommée « *afedes* » c'est à dire « marteau » : T avec un point à gauche.

(31) « Les Efadéye, quoiqu'ils se maintiennent dans une sorte d'indépendance sont néanmoins considérés comme appartenant à la communauté des Kel Oui », dit Barth en 1850 (Barth-Bernus, 1972 : 70).

(32) Ces deux tribus sont les Iburgalan et les Attawari.

homme des Ibutkutan et de leur double descendance naquit les Isagarasan.

Les **Igameyan** (510 hab.) se sont formés à la suite du mariage d'une femme des Kel Tadélé avec un homme des Itagan. Cette recherche (*agama*, le fait de chercher) d'une femme étrangère a donné son nom à la tribu (33).

Les **Kel Tamesna** (107 hab.), d'après toutes les traditions, sont issus des Iwellemmedan kel Denneg, comme l'atteste l'usage conservé de la tente en peaux. Une femme noble des Kel Denneg qui avait accouché d'un bâtard au cours de la « cure salée » à Tanekert à l'ouest d'In Gall, avait été laissée à l'emplacement d'un campement parti vers le sud, seule, avec son enfant ; elle se dirigea vers In Gall et là, elle fut épousée par un homme des Kel Gharus et leur descendance donna les Kel Tamesna.

Les **Itagan** (178 hab.) (sing. *ataga*) (34) portent un nom qui désigne en général des étrangers, hommes libres, pris à la guerre et qui sont installés chez leurs vainqueurs. On retrouve des Itagan dans d'autres groupements politiques (Kel Denneg, par exemple). Ces Itagan appartenaient à l'origine aux Iwellemmedan kel Ataram : deux femmes furent prises au cours d'un rezzou et leurs maris les suivirent chez les Kel Fadey. Aujourd'hui encore, certains d'entre eux utilisent des tentes en peaux qui témoignent de leur origine occidentale.

Les **Izelitan** (35) (94 hab.) sont des affranchis dont le statut est très proche de celui des *iderfan* regroupés en tribus autonomes. Un homme des *iklan-n-egef* (originaire des Kel Denneg de la région de Tahoua, après avoir tué un de ses amis, se réfugia chez les Kel Fadey. Il se chargea alors d'entretenir le cheval de Wann Agoda, de le panser, de l'abreuver, de le nourrir. A la bataille de Tizerzay (5 km au sud d'In Gall) où les Kel Fadey repoussèrent une attaque des Kel Ferwan, il fit la preuve de sa vaillance ; il épousa une affranchie (*tedereft*) et de leur union naquirent les Izelitan.

Itagan et **Izelitan** ne portent pas de nom de tribu se référant à un toponyme (comme les Ighalgawan, Idarawan, Ifareyan) ou à un épisode de leur histoire (Igameyan). Ce sont des termes génériques se référant à un statut social qui se retrouve dans d'autres confédérations et, à ce titre, sont cités par Foucauld. En plus de ces tribus qui constituent des unités autonomes reconnues par l'administration, il faut citer les *ighawelan*, d'origine servile, qui vivent par petits groupes, mais qui n'apparaissent pas dans les recensements et figurent sur les registres des Ighalgawan qui de ce fait sont nombreux (1.130 hab.). Les Kel Fadey

(33) Selon une communication orale que nous a faite Candelario Saenz, leur nom pourrait venir du toponyme Agamgam, dans le massif du Takolokuzet (Aïr).

(34) *itağa/itağan* (Foucauld, 1951-52, T. IV : 1886 : « hommes libres appartenant à une classe particulière entre les *amejid* et les esclaves / les *ataga* passent pour descendre d'un croisement d'*amejid* et d'esclaves ». Cette définition incomplète et inexacte (cf. Bernus, 1976 : 89) est due au fait que les Itagan, absents de l'Ahaggar, étaient mal connus de Foucauld et de ses informateurs.

(35) cf. Foucauld, 1940 : 266 - « Izelliten m. sing. Azelli... nom propre d'un groupement d'*ibourelliten* habitant l'Aïr et l'Azaouar ». Ils sont issus en général d'un couple formé de partenaires dont l'un est libre et l'autre captif. Ce sont des « mélangés » à titre collectif.

distinguent les lghawelan wa-n Teratirt et les lghawelan wa-nn ige-san (36), à la fois en raison de leur implantation géographique séparée et du fait que les premiers, contrairement aux seconds, ont parfois conclu des mariages avec des femmes *timghad*.

Au terme de cette revue des tribus constituant l'*ettebel* des Kel Fadey, il faut noter que les marques (*ejwel/ijwalan*) (37) de bétail semblent ici posséder une grande unité, en raison sans doute du faible nombre des tribus concernées. On distingue une marque au feu et une marque par incision de l'oreille droite ou gauche ou aux deux oreilles, plus (*tabelleshet*) ou moins profonde (*tallit*). Il faut noter que cette marque au feu, sous le même nom (*egeyd*) est mentionné dans Foucauld (1951-52, t. II : 629) comme la marque de la tribu des lhadanaran, originaires du Tassili des Ajjer et qui vint chercher refuge chez les Kel Fadey à la fin du dix-septième siècle, comme cela a été mentionné plus haut. Ce V renversé, marque de presque toutes les tribus, est placé sous l'oreille droite, mais varie en dimension. Seuls les lghalgawan mettent cette marque au bas du cou du chameau, à gauche, et la famille de Sidi (celle de son petit fils, l'*amenokal* actuel) ajoute un point à l'intérieur (38). Par contre, les lfareyan font, sous l'oreille droite, un V ordinaire, appelé *egeyd wa gezzeyan*, « *egeyd* qui monte » (39). Les lkerheran, nous l'avons vu, ont adopté récemment la marque T, *afades*, le marteau.

L'*ettebel* des Kel Fadey comporte donc deux tribus suzeraines et neuf tribus dépendantes. On ne trouve aucune tribu religieuse, et par conséquent, il n'y a guère de contre poids au pouvoir de l'*amenokal* dans le domaine de la religion et de la justice.

Les Kel Fadey doivent compter cependant avec le sultan d'Agadez, qui a toujours autorité sur eux et qui donne sa caution à la nomination de l'*amenokal*. L'administration coloniale, puis celle du Niger indépendant, en reconnaissant le sultan comme « chef supérieur », ont confirmé une autorité que les Kel Fadey ne menacent plus comme naguère par des expéditions guerrières entravant la libre circulation des pistes caravanières.

Si les tribus *inesleman* sont absentes de l'*ettebel*, elles sont représentées chez leurs voisins nomades (lgdalan) et sédentaires (lsherifan d'In Gall). Les Kel Fadey entretenaient et entretiennent toujours des relations étroites avec des deux groupes : lgdalan qui les ont précédés dans la région et villageois d'In Gall et de Tegidda-n-Tesemt, qui ne combat-

(36) Taratirt, toponyme d'une vallée à 20 km au sud d'In Gall. *Eges/igesan*, « blessure, durillon au pied provoqués par des épines ou des pierres ».

(37) Rappelons la définition de Foucauld (1951-52, t. II : 628) : « l'*ehouel* est une marque distinctive, personnelle à quelqu'un, ou commune à une famille ou à une tribu, indiquant que l'animal ou l'objet qui la porte appartient à telle personne, à un membre de telle famille, à un membre de telle tribu ».

(38) La marque complémentaire, qui s'ajoute à une marque générale concernant une tribu porte le nom de « *tazazlawt* ». Foucauld, dans son dictionnaire (1951-52, t. IV : 1965) donne : « *azezlou* : marque supplémentaire ».

(39) Les lfareyan, en plus de l'*ejuel*, marque au feu et incisions à l'oreille, possèdent des marques complémentaires (*tazazlawten*, en caractères *tifinagh* pour distinguer leurs chameaux. lfareyan l'fendalaq : i, *ega* sur la joue gauche.

lfareyan l'ralaman et lfareyan wi-n zaggarin : *ema*, sur cou gauche.

taient ni les uns ni les autres et, de ce fait, vivaient sous leur protection : en contre partie, les marabouts Igdalan et Isherifan confectionnaient des talismans destinés à apporter aux guerriers Kel Fadey la faveur divine au cours des combats.

Les contacts entre nomades et sédentaires ont perdu ce caractère de rapport de force qu'ils avaient autrefois, lorsque les guerriers faisaient la loi. Ce sont aujourd'hui des échanges entre communautés complémentaires.

Chaque famille nomade possède un correspondant en ville qui accueille chacun de ses membres se rendant à In Gall. Sidi, il y a quelques années, et ensuite ses fils, habitaient chez Saghid, ancien *alqali*, dont la *zawré* (40) leur sert de logement. Idem ag Matafa, était reçu par Alqasum, fils de Shibba, demi-frère de Saghid. Lorsque les Ighalgawan (41) s'éloignent d'In Gall, vers les sources salées de Fagoshia ou d'Azelik, ils portent chez leurs « correspondants » le matériel dont ils ne veulent pas s'encombrer. Campant à Shimumenin, début septembre, ils se séparent d'arceaux et de nattes (42), pour utiliser au cours de cette période de mouvance et alors que les pluies tirent à leur fin, une tente simplifiée et réduite. Les habitants d'In Gall possèdent souvent des troupeaux de camelins et de bovins, capital confié aux éleveurs voisins Kel Fadey et Igdalan : ceux-ci, pour cette garde, ne reçoivent aucune rétribution mais ont la libre disposition du lait et de ses sous-produits. Les animaux des villageois confiés aux nomades, les bagages excédentaires des éleveurs entreposés dans les cours et les maisons témoignent aujourd'hui d'une confiance réciproque.

4. Aires de nomadisation - Economie pastorale

Aires de nomadisation

Les onze tribus Kel Fadey sont rassemblées en saison sèche sur une aire relativement peu étendue, au contact les unes des autres, avec pour voisins au nord, les Igdalan, les « Hoggars de l'Air », les Kel Ahagar, les Kunta ; à l'est, les Kel Ferwan ; au sud et à l'ouest les Iwellemmedan kel Denneg. Leur implantation autour d'In Gall fait que leur migration estivale de « cure salée » est de très faible ampleur. En général, en saison chaude (Mai-Juin) et au début des pluies (Juillet) les Kel Fadey amorcent un mouvement de 50 à 80 km vers le sud, se rendant à la rencontre du vent humide de la mousson porteur des premières pluies, et à la recherche des nouveaux pâturages herbacés, puis ils refluent vers le nord avant que les premières vagues des nomades méridionaux (Kel Geres, Kel Denneg, etc.) ne soient apparues.

Traditionnellement (43), les tribus Kel Fadey se rassemblaient avant

(40) *zawré* : hall d'entrée des grandes maisons : c'est également dans les familles aisées, une salle majestueuse, de réception et d'audience publique.

(41) Les autres tribus Kel Fadey également : Ifareyan, Ibutkutan, etc.

(42) Au lieu des trois arceaux majeurs (*tchikakawatin*), on se contente de deux.

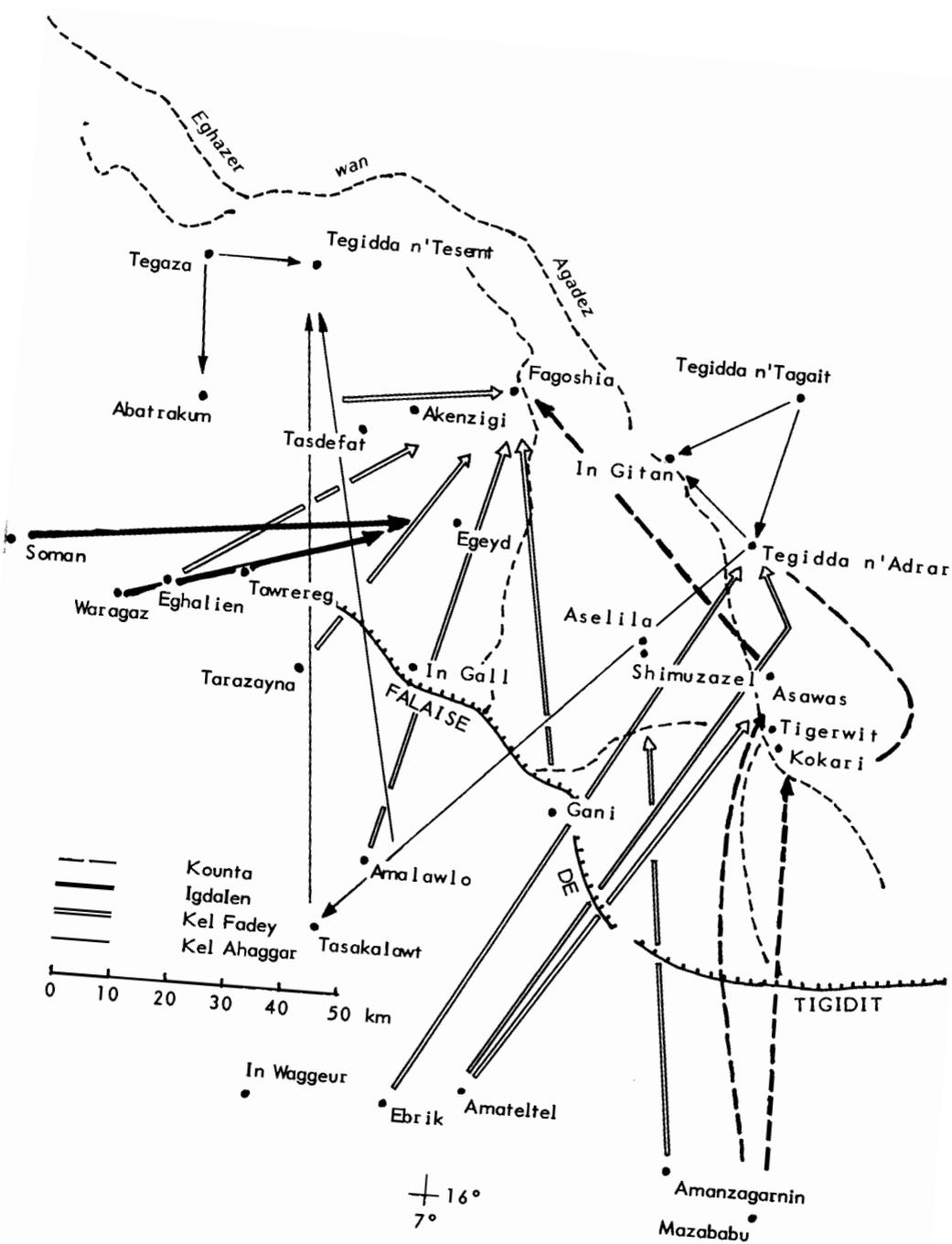
(43) Encore au temps de l'*amenokal* Sidi, mort en 1974.

le départ pour les sources salées, fin Août au début Septembre, à Tishit (« le miroir »), plaine située à 10 km au nord-ouest d'In Gall (entre Shimumenin et Tebangant). Les tribus ensuite se rendaient séparément vers les sources salées, et vers les plaines de l'Eghazer selon des itinéraires assez précis, mais qui peuvent légèrement varier selon l'état des pâturages. Ce rassemblement ne s'effectue plus aujourd'hui, mais chaque tribu, comme par le passé se dirige vers le nord. Fin Septembre et début Octobre, chacun regagne pour les longs mois ses parcours habituels. Certaines années exceptionnelles, à l'issue de la « cure salée » et jusqu'en Décembre et Janvier, les troupeaux se rendent en zone saharienne, vers Tasadalt, dans les pâturages d'*alwat* (*Schouwia thebaïca*) et d'*eglez* (*Tribulus ochroleucus*).

L'originalité de la région exploitée par les Kel Fadey s'exprime sur les cartes géologiques, hydrogéologiques et agrostologiques. La falaise de Tigidit sépare deux domaines tout à fait différents et même opposés. Au sud, ce sont les plateaux de la Tadarast formés dans les grès du Tégama : leur monotonie, leurs larges ondulations sont seulement recoupées par des barres rocheuses et par des vallées orientées vers le sud et l'ouest, formant de larges sillons dont le remblaiement argilo-sableux porte un ruban forestier presque continu et un chapelet de mares qui restent en eau plusieurs mois après la fin des pluies. Ce paysage est marqué par l'opposition entre le haut (*afalla*), le plateau, et la vallée (*aghlal*) : le haut est marqué par la prépondérance de l'*adaras* (*Commiphora africana*) et aussi une strate herbacée discontinue (*Aristida mutabilis*, *Cenchrus biflorus*, etc), mais aussi par de nombreuses plages nues dépourvues de toute végétation (50 à 60 % de la surface totale - Rippsstein et Peyre de Fabrègues, 1972 : 141). La vallée comporte des arbres beaucoup plus variés où dominent *tiggart* (*Acacia nilotica*), *tazzeyt* (*Acacia laeta*), *agar* (*Maerua crassifolia*), *ajeyn* (*Ziziphus mauritiana*), qui forment souvent des forêts linéaires impénétrables. Les herbes constituent ici et là des prairies localisées mais souvent denses. Au nord de la falaise, on pénètre dans le domaine subsaharien avec une végétation discontinue et une strate arborée qui se raréfie et dont les espèces diminuent en taille (*tamat* (*Acacia ehrenbergiana*) devient majoritaire) ; dans les zones dunaires dominent les herbes vivaces en touffes avec essentiellement *afazo* (*Panicum turgidum*) ; dans les plaines argileuses de l'Eghazer, les pâturages d'*ashaghor* (*Sorghum virgatum*), *taghoda* (*Psoralea plicata*), *ekardan-n-allagh* (*Schoenefeldia gracilis*), forment souvent dans leurs niches respectives des prairies monospécifiques, hautes et épaisses en cas de bonnes pluies et réduites à néant lors des années déficitaires. C'est donc une région à très haut rendement pendant les deux mois de la saison pluvieuse, mais limitée certaines années à une très faible production fourragère.

Plus au nord encore, au-delà de l'isohète 150 mm, le domaine saharien commence avec des pâturages d'hiver recherchés pour les chameles comprenant *alwat* (*Schouwia thebaïca*) et *eglez* (*Tribulus ochroleucus*).

Ces trois zones (sahélienne, subsaharienne et saharienne) possèdent également des ressources hydrauliques différentes : au sud de la falaise de Tigidit, ce sont des mares qui durent, selon les cas, jusqu'à Décembre, Janvier ou Février et des puits où l'eau des nappes profon-



AIRES DE NOMADISATION

| Noms de tribus | Saison sèche Novembre à Mai | Saison chaude Début des pluies Juin - Juillet | Saison des pluies Fin Août et Septembre |
|---|--------------------------------------|---|---|
| Ighalgawen | Tarazeyna Abejlalam Shimumenin | | Tamazanaq Fagoshia |
| Idarawen | Abara baragh Eberik | Vallée In Waggeur | Fagoshia Gélélé |
| Ifareyen Irralaman Win Zaggarnin Ifendalaq | Gani Shin Sakan Gélélé-Azeliq | Shimumenin | Banawat Aza Gélélé |
| Ikherkheren | Eghazer inzan Eghaljam | Atarak Anuwalla Shiwalemban | Fagoshia Azuz |
| Ibutkuten | Gani - Taratirt Tchin Sakan | | Asawas Teggidda n adrar |
| Iburgalen | Amalawlao Tchin Sakan | Tadebuk | In Abesgin In Gitan |
| Isagarasen | Amateltel | | Shimuzazel |
| Igameyen | Egeyd Maraqad Tezawin | | Fagoshia |
| Kel Tamesna | Aman Zagarnin | Ekawel | Shimuzazel Aselila |
| Itagan | Warragaz Bazin | Tilut Atarak | Tchinzernan Abatrakum |
| Izeliten | Amalawlao | Tadebuk | Fagoshia |
| Ighawellan | Tenakert Taratirt | Tagdemt In Tefastot liolaren | Fagoshia Fagoshia |

des se trouvent souvent à plus de 50 m. Au nord de la falaise, des mares ou des retenues d'eau dans les rochers (*agelmam, temakast*) de faible durée, des puisards (*eres/ersan*) faisant appel aux nappes d'inféreflux des *koris* dévalant la falaise et des puits assez rares, sont relayés par une zone d'artésianisme jaillissant dans la région des Tegidda où se concentrent des sources et des forages artésiens. Dans la zone saharienne les puits s'espacent et les ressources en eau deviennent de plus en plus rares.

Le domaine des Kel Fadey se répartit de part et d'autre de la falaise de Tigidit, ligne de partage entre les parcours de saison des pluies et de saison sèche. Ces derniers s'inscrivent dans une demie couronne, parallèle à l'arc du front de la cuesta, à l'ouest de Marandet ; ils s'articulent autour des puits profonds du plateau de Tegama et sont utilisables toute l'année grâce à la relative abondance de la strate arborée. Les parcours de saison des pluies, immédiatement au nord, forment avec les précédents un territoire global sans hiatus qui se prolonge vers les pâturages sahariens d'*al'wat* à l'est d'In Abangharit. Les sources salées restent à portée des troupeaux et au cours de la saison sèche, les animaux peuvent abandonner les campements pour une « cure salée » rapide sous la conduite, des bergers. Les Kel Fadey constituent un petit groupe, exploitant un territoire articulé sur trois zones éco-climatiques différentes et voisines, en effectuant des déplacements saisonniers pendulaires nord-sud, d'assez faible ampleur et selon des itinéraires qui ne varient guère.

Economie pastorale

Les Kel Fadey sont des pasteurs qui pratiquent surtout un élevage d'auto-consommation du lait.

| | |
|---------------|---------|
| camelins | : 2.222 |
| bovins | : 680 |
| ovins caprins | : 4.018 |
| asins | : 519 |
| équins | : 25 |

Ces chiffres, largement sous-estimés, qui datent d'avant la sécheresse (1974), témoignent cependant de l'importance de l'élevage camelin qui n'est pas destiné au commerce caravanier, mais presque exclusivement à la production laitière.

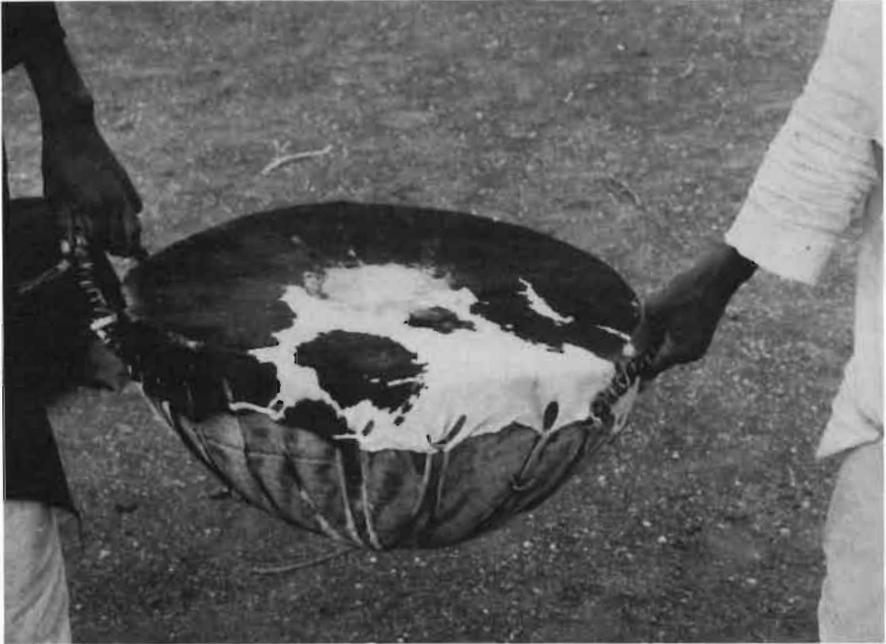
Les Kel Fadey achètent du mil et de nombreux produits, grâce à la vente du croît de leurs troupeaux. S'ils fréquentent souvent le marché d'In Gall, c'est surtout dans le sud qu'ils achètent les céréales, après avoir vendu leurs animaux car les prix y sont plus avantageux (Abalak, Tabotaqit, Dakoro).

Au cours de la récente sécheresse, certains Igameyan ont entrepris à l'est d'In Gall des cultures irriguées de melons et de pastèques qu'ils destinent à la vente. Ces tentatives se sont poursuivies et aujourd'hui ces productions sont régulièrement apportées au marché.

Ces brèves notes ont tenté de montrer comment se sont formés et mis en place les Kel Fadey, dans une zone charnière, aux alentours

d'In Gall, au contact des grandes « confédérations » de l'Aïr, de l'Ahaggar et des Iwellemmedan, dans une position qui leur a valu la réputation de trouble-fêtes et de rançonneurs de caravanes.

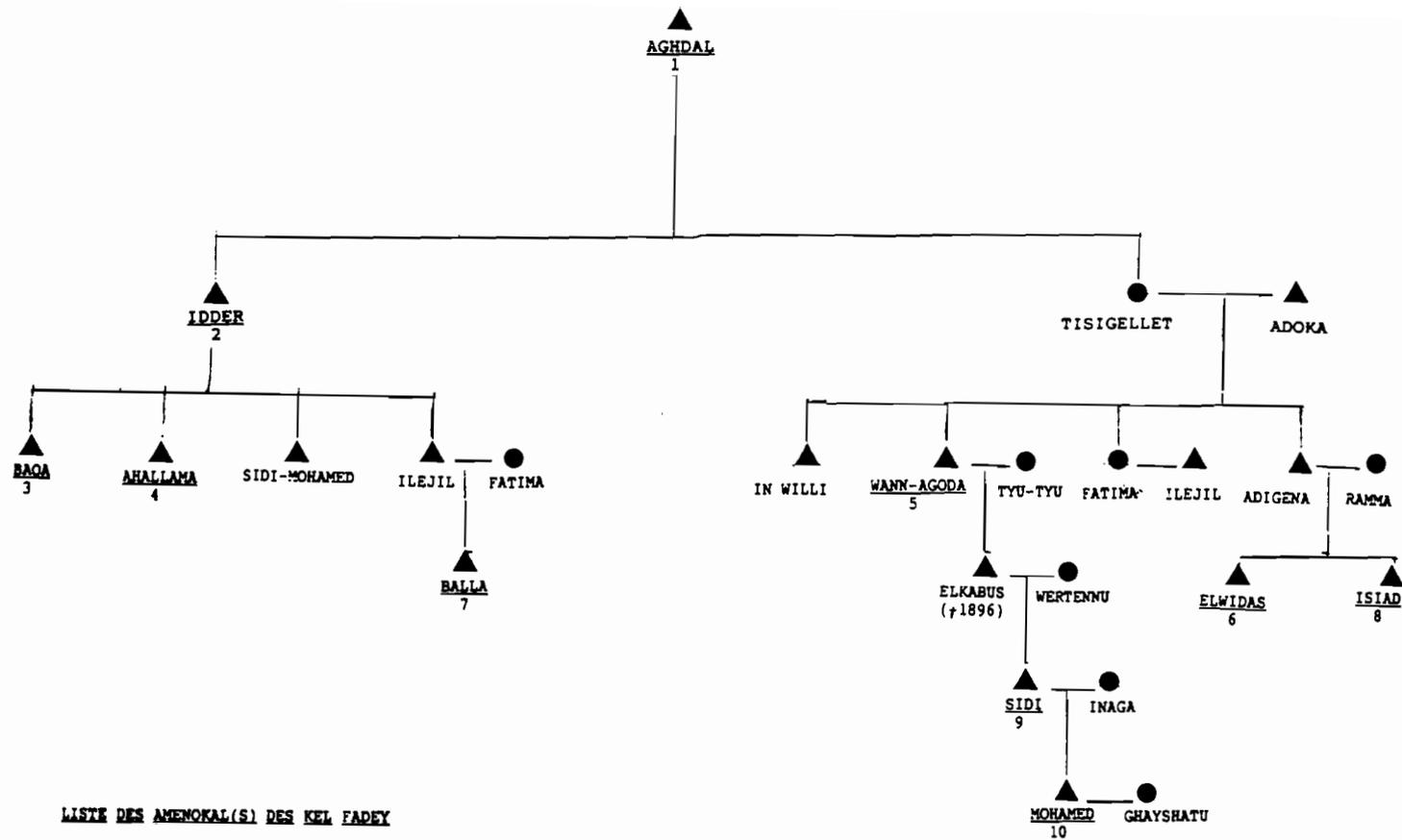
Aujourd'hui la région de l'ouest de l'Aïr se trouve profondément bouleversée par la réalisation de la route goudronnée Tahoua-Arlit qui traverse le pays des Kel Fadey entre In Gall et Marandet tout en délaissant la ville d'In Gall. L'implantation de la base industrielle d'une société japonaise à Tegidda-n-Tesemt pour la recherche de l'uranium, l'ouverture de forages artésiens dans la plaine a ouvert la région à des activités nouvelles, salariales et agricoles. Si le marché d'In Gall s'endort loin de l'axe routier nord-sud qui le contourne, la vallée de l'Eghazer connaît un regain d'activités non pastorales qui donnent aux Kel Fadey (et à tous les éleveurs de la région) des ressources complémentaires suppléant un élevage touché de plein fouet par les sécheresses successives. Il a paru utile de fixer l'histoire d'une petite « confédération » touarègue au moment où elle va se trouver confrontée à des forces nouvelles incontrôlables. Les rapports anciens entre nomades et sédentaires (Kel Fadey / citoyens d'In Gall et Tegidda) vont être remplacés par des rapports entre deux économies, deux mondes opposés et guère complémentaires.



L'*eṭṭebel* des Kel Fadey



Sidi, ancien *amenokal* des Kel Fadey (au centre), décédé.
A gauche, Mohammed, son fils, actuel *amenokol*. A sa droite, Saghid, *alqali d'In Gall*.



LISTE DES AMENOKAL(S) DES KEL FADEY

SIDI = Amenokal et n° d'ordre dans la succession.
9

OUVRAGES CITÉS

- BARTH (H.) - 1965 -
« Travels and Discoveries in Central Africa ». — London : Frank Cass & Co., 1965. — vol. III, 800 p. Centenary Edition in three volumes.
- BARTH (H.) & BERNUS (S.) - 1972 -
« Henri BARTH chez les Touaregs de l'Air ». — Traduction et commentaire de S. BERNUS. — Niamey : CNRSH, 1972, 195 p. (Etudes Nigériennes n° 28).
- BARY (E. de) - 1898 -
« Le dernier rapport d'un Européen sur Ghât et les Touaregs de l'Air, Journal d'Erwin de Bary, 1876-1877 », Traduit et annoté par H. Shirmer. — Paris : Fischbacher, 1898. 221 p.
- BENHAZERA (M.) - 1908 -
« Six mois chez les Touaregs du Ahaggar ». — Alger : Jourdan, 1908, 233 p.
- BERNUS (E.) - 1970 :
« Récits historiques de l'Azawagh ». *Bull. de l'IFAN*. Dakar, 1970, t. XXXII, B, 2, pp. 434-485.
- BERNUS (E.) - 1974 -
« Les Illabakan (Niger). Une tribu touarègue sahélienne et son aire de nomadisation », ORSTOM et Mouton, Paris & La Haye, 1974, 14 cartes h.t. 116 p. (Atlas des Structures Agraires au sud du Sahara, n° 10).
- BERNUS (E.) - 1981 -
« Touaregs nigériens. Unité culturelle et diversité régionale d'un peuple pasteur ». — Paris : ORSTOM, 1981, 6 cartes h.t., 508 p. - (Mémoire de l'ORSTOM n° 94).
- BERNUS (E.) - 1983 -
« Place et rôle du forgeron dans la société touarègue », in « *Métallurgies africaines. Nouvelles contributions* ». Textes réunis par N. Echard. Paris, 1983, pp. 237-251. Mémoire de la Société des Africanistes n° 9.
- BERNUS (E.) - 1985 -
« In Tедуq dans la tradition touarègue », in « *Programme vallée de l'Azawagh* », campagne nov.-déc. 1984, documents provisoires, Paris, 1985, 34 p.
- BERNUS (E.) - 1986 -
« Air (Ayr, Ayar, Azbin, Abzin) », in *Encyclopedie Berbère*, t. III, Aix en Provence, 1986, EDISUD, pp. 342—346 & 352-363.

- BERNUS (S.) - 1986 -
 « Hypothèses sur le processus de constitution d'une tawshet : l'exemple des imeghad Illabakan » in *Le fils et le neveu : jeux et enjeux de la parenté touarègue*. Cambridge Univ. Press./Paris, MSH, 129-157.
- CHAPELLE (J.) - 1945 -
 « Rapport du chef de Bataillon CHAPELLE, commandant le cercle d'Agadès, relatif aux limites territoriales-Algérie, Niger, Soudan » - 20 nov. 1945, 16 p. dactyl., 2 cartes, Archives Niamey.
- CHAPELLE (J.) - 1949 -
 « Les Touaregs de l'Air », *Cahiers Charles de FOUCAULD*, Paris, 1949, vol. 12, 3^e ser., pp. 66-95.
- DUBIEF (J.) - 1956 -
 « Les Oûraghen des Kel Ajjer. Chronologie et nomadisme ». Alger, 1956. *Travaux de l'Institut de Recherches Sahariennes*, t. XIV, 1-2 sem. 1966, pp. 85-137.
- DUVEYRIER (H.) - 1864 -
Les Touaregs du Nord, Paris, 1864, 499 p., suppl. 37 p., Challamel.
- FOUCAULD (Le P. Ch. de) - 1925-1930 -
Poésies touarègues. (Dialecte de l'Ahaggar). Publiées par André Basset. Paris, t. I, 1925 ; t. II, 1930 ; Ernest Leroux, 658 p., & 461 p.
- FOUCAULD (Le P. Ch. de) - 1940 -
Dictionnaire abrégé Touareg-Français de noms propres. (Dialecte de l'Ahaggar) ; Paris, 1940, Larose, 363 p.
- FOUCAULD (Le P. Ch. de) - 1951-52 -
Dictionnaire Touareg-Français. Dialecte de l'Ahaggar. Paris, 1951-52, 4 vol., Imprimerie nationale, 2.028 p.
- GARDEL (G.) - 1961 -
Les Touaregs Ajjer, Alger, Institut de Recherches Sahariennes, 1 carte h.t., Baconnier, 388 p., (Doc. n° 1).
- GAST (M.) - 1977 -
 « Aregena », in *Encyclopédie Berbère*, édition provisoire, Aix-en-Provence, n° 18, fév. 1977, 3 p.
- GAST (M.) - 1986 -
 « Ajjer (Azger, Azgër, Adjer) », Aix-en-Provence, 1986, in *Encyclopédie Berbère*, t. III, Edisud, pp. 388-396.
- GHUBAYD agg ALAWJELI - 1975 -
Histoire des Kel Denneg, publié par K.G. PRASSE, Copenhague, 1 carte h.t., Akademisk Forlag, 196 p.

- GHUBAYD agg ALAWJELI - 1980 -
Lexique Touareg-Français, Copenhague, 1980, Akademisk Forlag -
 Edition et révision, introduction et tableaux morphologiques Karl-G.
 PRASSE, 284 p., 1 carte h.t.
- HAMANI (MALLAM DJIBO) - 1989 -
*Au carrefour du Soudan et de la Berberie. Le sultanat touareg de
 l'Ayar*. Niamey, Etudes Nigériennes n° 55, 521 p.
- JEAN (Lt C.) - 1909 -
Les touaregs du sud-est. L'Aïr. Leur rôle dans la politique saharienne.
 Paris, 1909, 1 carte h.t., Larose, 361 p.
- LACROIX (P.F.) - 1981 -
 « Emhedesie, 'Songhay Language of Agadès', à travers les docu-
 ments de Barth » in « *Itinances... en pays peul et ailleurs* », Paris,
 1981, Mémoire de la société des africanistes, t. I, pp. 11-19.
- LAFITTE - 1940 -
 « Carnet monographique, Agadez, 1^{re} partie : cercle d'Agadez ». Archi-
 ves Niamey.
- LAURENT (C.) - 1966 -
L'Aïr et ses gens, Paris, 1966. C.H.E.A.M. Mémoire n° 4.236.
- NICOLAI (R.) - 1979 -
 « Le songhay septentrional (études phonématiques) ». Dakar, 1979,
Bull. de l'IFAN, XLI, B, n° 2, pp. 303-370, n° 3, pp. 539-567, n° 4,
 pp. 829-866.
- NICOLAISEN (J.) - 1963 -
*Ecology and Culture of the Pastoral Tuareg, with particular reference
 to the tuareg of Ahaggar and Ayr*, Copenhagen, 1963, The National
 Museum, 548 p.
- NICOLAS (F.) - 1944 -
 « Folklore twareg. Poésies et chansons de l'Azawagh ». Dakar, 1944,
Bull. de l'IFAN, 6, 463 p.
- NICOLAS (F.) - 1950 (a) -
Tamesna. Les loullemmeden de l'est ou Touareg Kel Dinnik ». Paris,
 1950, Imprimerie nationale, 279 p.
- NICOLAS (F.) - 1950 (b) -
 « Contribution à l'histoire des Twareg de l'Aïr ». Dakar, 1950, in *Contri-
 bution à l'Histoire de l'Aïr*, 1 carte h.t. - (Mémoire de l'IFAN n° 10).
- RIOU (Y.) - 1945 -
 « Les Touaregs du cercle de Tanout ». Rapport inédit dactylographié.
 Archives Niamey.

- RIPPSTEIN (G.) & PEYRE de FABREGUES (B.) - 1972 -
Modernisation de la zone pastorale du Niger. I.E.M.V.T. Maisons-Alfort-Labo. Elevage, Niamey, 1972, Etude agrostologique n° 33.
- SALIFOU (A.) - 1973 -
Kaoussan ou la révolte senoussiste. Niamey, 1973. (Etudes Nigériennes n° 33), 229 p.
- THEPOL - 1907 -
 « Notice sur Teguidda n'Teçoum ». In Gall, 1907. Archives du Poste d'In Gall.
- URVOY (Y.) - 1934 -
 Chroniques d'Agadès, Paris, 1934. *Jour. Soc. Afric.* n° 4, pp. 145-177.
- URVOY (Y.) - 1936 -
Histoire des populations du Soudan central (Colonie du Niger), Paris, 1936, Larose, 350 p.

DOCUMENTS NON SIGNÉS

- INSEE-COOP, SEDES - 1966
 « Etude démographique et économique en milieu nomade ; démographie, budgets et consommation » - Paris, 1966 - 201 p., 1 carte h.t.
- Ministère du Développement Rural - 1983 -
 « Evolution de la population du Niger (1977 à 1983) », Niamey 1983, Services des statistiques agricoles, Etudes et Documentation.
- Ministère du Plan - 1978 -
 « Recensement général de la population 1977. Résultats provisoires. Population résidente des départements, arrondissements et centres urbains ». Niamey, 1978. Bureau central du recensement, 12 p.

Achévé d'imprimer
sur les presses de Copédith
36, rue des Rigoles
75020 PARIS

Juin 1992

Dépôt légal n° 1508

